



LE PÈRE
J. F. ABGRAL

DES
MISSIONS ÉTRANGÈRES



CHANOINE H. PÉRENNÈS

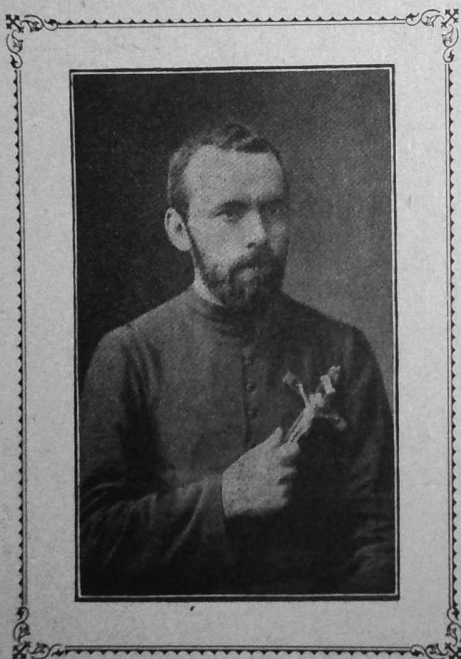
LE PÈRE
JEAN-FRANÇOIS ABGRALL

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES



DÉPOSITAIRE :

PAUL RAOUL, Administrateur de l'Église Saint-Ilud,
11, Rue Algésiras, BREST.



Le Père ABGRALL
partant pour les Missions.

QUIMPER, IMPRIMERIE CORNOUAILLAISE
7, RUE DES GENTILSHOMMES

1930

IMPRIMATUR :

Quimper, 6 Mars 1930.

† ADOLPHE,

Évêque de Quimper et de Léon.

AVANT-PROPOS

Ce livre est un hommage à la sainte vie de l'héroïque Missionnaire qui, sous l'inspiration divine, laissa la France, la Bretagne et les siens, pour s'en aller évangéliser le lointain pays d'Annam.

Il comprend deux parties : une courte biographie, puis un choix de lettres, adressées par le Père Abgrall à son « grand frère » et à sa « grande sœur » (1).

Ces lettres sont un pur miroir où le Missionnaire se révèle tout entier, avec son humeur joyeuse, son exquise sensibilité, son amour passionné pour la Bretagne, son remarquable esprit de foi. Avec quel humour il nous décrit les mœurs et coutumes de l'Indo-Chine, et les pittoresques aventures auxquelles il se trouva mêlé ! Quelle tendresse dans ses affections de famille ! Et ne faut-il pas admirer que, malgré l'éloignement des années et de la distance, il soit encore si présent aux choses de Bretagne, nous tenant sous le charme, réveillant presque à chaque page des échos de nos enthousiasmes bretons !

Il n'y a rien qui prêche comme l'exemple, et combien se sentiront devenir meilleurs en pénétrant dans l'intimité d'une telle vie ! Puisse ce volume faire beaucoup de bien aux nombreuses âmes d'enfants et d'adolescents qui en prendront connaissance ! Plaise au Ciel qu'il suscite parmi eux des vocations et que se réalise ainsi le vœu de Monseigneur de Guébriant, écrivant naguère à Mlle Thérèse de Boisanger : « Le Père Abgrall est le type accompli du missionnaire des Missions Etrangères. Puissent ses mérites obtenir de Dieu, par l'entremise de notre mère sainte Anne, que les vocations missionnaires de nos chers diocèses bretons s'orientent vers la vieille Société française qui porte, à elle seule, devant Dieu et son Eglise, la responsabilité de 250 millions de païens à évangéliser, le quart de l'effectif total des infidèles ! »

Du fond du cœur, je remercie les bienveillants souscripteurs qui m'ont permis d'éditer le présent ouvrage, et tous ceux qui, d'autre part, de façon ou d'autre, m'ont aidé à mener le travail à bonne fin.

H. PÉRENNÈS.

(1) Ce volume était sous presse quand nous avons appris la mort de la « grande sœur », Marie-Anne Abgrall, et celle de sa sœur Perrine, la religieuse.

Le Père Jean-François ABGRALL

des Missions Étrangères.

BIOGRAPHIE

Une lettre adressée le 20 Septembre 1929, du Séminaire des Missions Étrangères à Mlle Marie-Anne Abgrall, l'avisait de la mort de son frère, survenue en Annam, la veille, 19 Septembre. Et Monseigneur de Guébriant s'empressait de dire à la sœur du défunt l'hommage ému de sa condoléance : « Mademoiselle, écrivait l'éminent Prélat, la perte du vénéré Père Abgrall, votre frère, a mis en deuil le Séminaire des Missions Étrangères. Il n'y avait pas dans toute notre Société de membre plus respecté, plus sympathique, plus généralement estimé de tous : c'est dire dans quel état d'esprit nous partageons votre douleur. »

C'est une belle figure qui vient de disparaître, digne à tous égards d'autres figures bretonnes de la même lignée, les Quéméner, les Pellerin, les Coadou, les Laouénan, les Croc...

Jean-François Abgrall, fils d'Alain Abgrall et de Marie-Jeanne Guillou, naquit le 15 Mars 1854, au village de Kerloarec, en Lampaul-Guimiliau, et fut baptisé le lendemain par M. Tréguier, ancien recteur de la paroisse.

Le soir même, le père de l'enfant inscrivait en langue bretonne sur le livre familial *Buez ar Zent*, à la page du 15 Mars : « Jean-François Abgrall, né au mois de Mars 1854 ».

Alain Abgrall et son épouse eurent neuf enfants. Depuis la mort de Jean-Marie, ancien Doyen du Chapitre de Quimper (1), que ses frères et sœurs appelaient *breur bras* (le grand frère) et celle de Jean-François, *breur bihan* (le petit frère), il n'en reste que trois : Marie-Anne, la grande sœur, *c'hoar vras*, au talent si breton en prose et en vers, Perrine, religieuse de l'Immaculée-Conception, à Nantes, et Jeanne-Marie, à qui Dieu a donné 14 enfants.



Le Petit Séminaire de Pont-Croix.

Les premières années de Jean-François furent ce qu'est le premier âge de la plupart des enfants de la campagne : jeux, écoles, garde des bestiaux. Quand il eut douze ans, son oncle, curé de Lannilis, le prit dans son presbytère. Deux ans plus tard, il entra au Petit Séminaire de Pont-Croix, où son frère Jean-Marie professait le dessin. Du cours de Victor Ely et de Louis Treussier, et leur ami intime, il fit comme eux de brillantes études. En rhétorique il était préfet de la Congrégation de la Sainte-Vierge.

Ses vacances, il les passait en partie chez lui, et il vaquait comme les autres aux durs travaux de la moisson. Matin et soir, dans un pré éloigné et solitaire, il était ravi de garder le troupeau paternel, et plus tard, des profondeurs de

(1) Décédé à Quimper, le 10 Juin 1926.

l'Annam, il évoquera ces lieux bénis qu'il affectionnait, cette vie de solitude qui lui plaisait tant, et les chemins creux emplis d'ombre et de poésie à la tombée de la nuit. Vers la fin des vacances le collégien passait quelques semaines au foyer paternel qui lui rendait sa mère, sa *mammik* bien-aimée.

Au Grand Séminaire de Quimper, le jeune homme fut toujours un modèle, et il a laissé à tous ses condisciples l'impression d'un parfait séminariste, d'un compagnon affectueux et bon.

Promu au sacerdoce le 10 Août 1878, il passa quelques mois à Lannilis, et fut nommé, le 13 Mars 1879, vicaire à Sainte-Croix de Quimperlé. Il y eut pour premier curé le bon M. Quémeneur, puis plus tard M. Péron, qui s'attacha à lui et souffrit beaucoup de son départ. Adonné au patronage et au cercle d'études, il était très aimé des enfants. A l'endroit des pauvres gens il se montrait bon et généreux. N'allait-il pas jusqu'à leur donner ses gilets, ses bas et son argent, et ne disait-on pas en ville qu'une nuit il avait porté son matelas à un indigent ? Il gratifiait, un jour, de sa dernière pièce de cinq francs un enfant de chœur qui partait pour une école apostolique, et donnait les deux sous qui lui restaient au mendiant qui sollicitait l'aumône, tout près du Pont, si bien qu'en rentrant au presbytère, il se trouvait être le plus pauvre de la paroisse, tout en s'estimant fort heureux. Quoi d'étonnant dès lors qu'un tel prêtre fût populaire ? Tous les paroissiens l'avaient en vive affection, et, lors d'une grève qui provoqua quelques désordres, les ouvriers de la cité s'étaient donné le mot de ne pas toucher au « petit vicaire ».

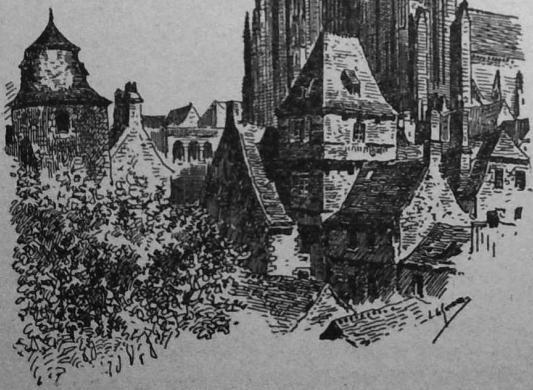
L'abbé Abgrall connut particulièrement à Quimperlé Monseigneur Duparc, notre évêque vénéré, et M. Pierre de la Villemarqué, avec qui il est resté en correspondance jusqu'aux derniers mois de sa carrière, et qui lui a consacré une intéressante notice dans la livraison de Décembre 1929 du *Bulletin paroissial* de Sainte-Croix.

Depuis l'âge de 16 ans, il pensait aux Missions Etrangères. Après 7 ans de ministère à Quimperlé, il se décida à réaliser son pieux dessein. Le cœur broyé, il fit alors ses adieux à la bonne population de Sainte-Croix, qui se garda bien de

I'oublier. On raconte qu'une pauvre mendiante de 80 ans, qui l'appelaient *va mab bihan*, deux ans après son départ de Quimperlé, fit pour lui à pied un pèlerinage de deux lieues.

Dans le courant de Mars 1886, il quitta Lampaul pour s'en aller faire une année de noviciat au Séminaire des Missions Etrangères à Paris.

Rentré chez lui au bout d'un an, il montait en chaire, le 25 Mars 1887, pour faire ses adieux à ses compatriotes : « ... Je ne



La Cathédrale de Quimper, où le Père ABRALL reçut la prêtrise.

vous oublierai pas. Parvenu dans les hauteurs du ciel, l'alouette regarde encore de très loin son pays chéri de

Bretagne ; moi aussi, perdu là-bas dans les lointains, j'aurai l'esprit et le cœur toujours tendus vers les chrétiens de cette paroisse... Adieu église de mon baptême, adieu parents et amis, nous nous retrouverons là-haut, devant le trône de Notre Dame de Lampaul : *kenavo er barados !* »

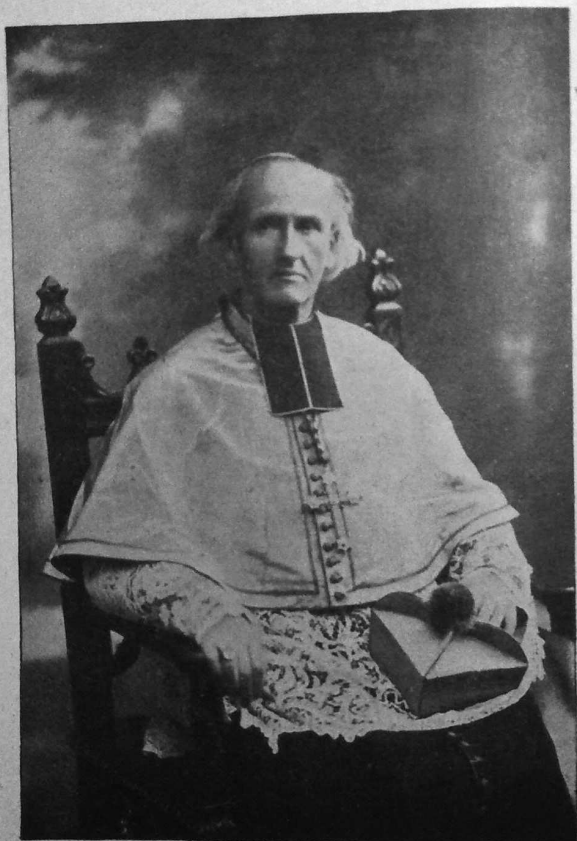
Avant de quitter pour toujours sa paroisse natale, le vaillant missionnaire baisa le pavé de l'église, puis il s'achemina vers la gare, accompagné de quelques parents et de sa vénérable mère qui voulut conduire son cher *mabik* jusqu'au train : elle savait, la grande chrétienne, qu'en ce monde elle ne le reverrait jamais !

Le 24 Avril, le Père Abgrall s'embarquait à Marseille sur l'*Océanien*, pour arriver à Saïgon le 20 Mai. Quatre jours plus tard, il prenait l'*Aréthuse*, qui le débarquait le 28 Mai à Hai-Phong. Encore quelques jours de vapeur, et il parvenait au terme de son voyage, à Xa-Doai, résidence du Vicaire apostolique de la province de Vinh (1).

Le premier poste confié à l'apostolat du missionnaire fut celui de Dong-Trang, dans la brousse, à 15 ou 16 lieues au Sud de Xa-Doai. Pendant plusieurs mois, assisté d'un catéchiste et d'un *chu* (petit servent), il organise des chrétientés dans la localité et aux alentours. C'était la vie rêvée, et voici qu'au début de Décembre 1887, il est appelé comme curé, à la paroisse de Vinh, située à 4 lieues au Sud de Xa-Doai !

C'était la vie de « rentier » après celle de « juif errant ». Une chose le console dans son malheur, c'est qu'il a pu reprendre sa soutane qu'il avait échangée contre le costume annamite... Outre sa paroisse, qui compte 400 habitants, il a quatre chrétientés à organiser. Il est chargé, au surplus, d'arranger les affaires des chrétiens, d'acheter du riz pour les pauvres, du poivre et du sel pour la cuisine des missionnaires, d'être diplomate, avocat, épiciier, etc... Ce qui le préoccupe avant tout, c'est de bâtir à Vinh une église où l'on puisse décentement conserver le Saint-Sacrement. Le monument est bientôt debout et Mgr Pineau le bénit solennellement le Jeudi-Saint 1890, en présence de 9 missionnaires.

(1) La mission de Vinh ou du Tonkin Méridional fut détachée du Tonkin Occidental en 1846. Le premier Vicaire apostolique fut Mgr Gauthier, évêque titulaire d'Emmaüs, de 1846 à 1877. Le territoire de cette mission comprend les provinces de Nghe-An, Ha-Tinh, et la partie Nord de celle de Quang-Binh.



Monseigneur DUPARC, Evêque de Quimper,
grand ami du Père Abgrall.

res, 5 prêtres indigènes, 20 théologiens, 40 catéchistes ou collégiens et un grand concours de peuple.

Le 30 Mai de la même année, le Père Abgrall est pris d'une fausse attaque de choléra : « J'ai tenu ferme, écrit-il, et le choléra, effrayé de la dureté du granit de Bretagne, s'est enfui éperdu. »

Trois mois plus tard, le 19 Août, un pénible incident faillit lui coûter la vie. A Ngû-Loi, des païens s'étaient attaqués à la palissade de la chrétienté. Le Père arrive, armé d'un revolver et d'un fusil ; il tire en l'air, croyant mettre en fuite ses adversaires : mais ceux-ci foncent sur lui, le poursuivent, l'abattent, et le traînent par les pieds sur une longueur d'une trentaine de mètres. Il eut alors deux accès de cette fièvre paludéenne, qui devait tant le gêner dans sa carrière apostolique.

400 baptêmes d'adultes furent enregistrés dans son district au cours de 1891.

De Mars à Juillet 1891, il eut à défendre les nouveaux chrétiens contre les persécutions des mandarins qui leur infligeaient, sous le moindre prétexte, le rotin ou la prison.

L'année suivante, en Août et en Septembre, c'étaient les païens de Ngû-Loi, ceux-là même qui avaient outragé le Père Abgrall, qui demandaient à se convertir. « C'est ainsi, écrit le missionnaire, que le bon Dieu se venge ! »

En 1894, le district comprenait déjà 10 chrétientés.

Emerveillé des succès d'un apôtre si zélé, Mgr Pineau le nomma, en Juillet 1899, provicaire apostolique (1). Le prélat voulut bien lui-même aviser de l'événement le frère de l'élu, aumônier de l'hôpital de Quimper, et il ajoutait dans sa lettre : « Je vous prie de vouloir bien porter cette bonne nouvelle à sa mère bien aimée et aux autres membres de la famille. Puisse la nouvelle distinction, dont notre confrère vient d'être l'objet, être pour tous ceux qui l'ont connu un motif de prier souvent le bon Dieu de le conserver longtemps à notre chère mission pour laquelle il se dépense sans réserve ! »

(1) Cette qualité de provicaire ne confère à celui qui la reçoit aucun pouvoir spécial, du vivant du vicaire apostolique ; mais si celui-ci vient à manquer le provicaire, immédiatement, prend l'administration du vicariat.

Le 9 Août 1903, notre missionnaire recevait son changement, et passait au district de Huong-Phuong, situé dans la partie méridionale de l'Annam : 27.000 chrétiens répartis en 110 chrétientés, formant 15 paroisses ayant chacune à sa tête un prêtre indigène. Dans sa nouvelle résidence, le provicaire était assisté de deux missionnaires, dont l'un le Père Le Gourriérec, originaire de Baud, au diocèse de Vannes, était son ami intime.

A Huong-Phuong, le Père Abgrall travailla à restaurer et embellir l'église Sainte-Anne, construite par Mgr Croc, et il eut la joie d'assister à la bénédiction solennelle de l'édifice, le Jeudi-Saint de l'année 1909.

Mgr Pineau rentra en France en Avril 1910, et le 5 Mai suivant, le Père Abgrall était nommé provicaire en premier de la mission du Tonkin méridional, par Mgr Gendreau, administrateur de cette région. Quelques mois plus tard, Mgr Belleville remplaçait Mgr Pineau, et renommait provicaire le Père Abgrall.

Le nouvel évêque mourut subitement le 7 Juillet 1912 et Rome lui donna comme successeur Mgr Eloy, qui fut sacré le 13 Avril 1913, en présence de 5 évêques, de 40 missionnaires, du résident de France à Vinh, du gouverneur annamite de la province et d'une grande affluence de chrétiens.

Le Père Abgrall, lui aussi, était de la fête, ravi d'assister de sa sympathie et de ses prières le prélat consacré, son confesseur et son ami.

Depuis nombre d'années, notre missionnaire peinait sous le climat torride et malsain de l'Annam. La fièvre le minait, provoquant chez lui de fortes migraines et lui affaiblissant la vue. En Juin 1913, il se décida à prendre quelque repos dans la Procure des Missions Etrangères de Hong-Kong. Sa villégiature prit fin avec l'année, et le nouvel an le retrouva à un nouveau poste de combat.

Il passait en effet en Janvier 1914 au district de Thuân-Nghiá, situé au Nord de l'Annam, district moins important que celui de Huong-Phong, mais sans conteste le plus agréable de la mission : une dizaine de milliers de chrétiens, de vieille souche, pratiquant bien leur religion. Une ligne de chemin de fer traverse tout le district et le met à quelques heures de Xa-Doai.

L'un des principaux soucis du Père Abgrall fut d'achever l'église de Thuân-Nghiá, que Mgr Eloy vint bénir, le 9 Février 1916.

Et ce furent encore les mêmes travaux pour le missionnaire breton. Il ne devait cependant plus changer de district. Avec les années, sa santé devenait chancelante, ses forces peu à peu s'épuisaient, et il dut un jour se retirer à Xa-Doai pour y être hospitalisé. De cette ville, il écrivait, le 1^{er} Août 1929, à ses sœurs :

« Je suis à la communauté, depuis trois semaines, miné par la fièvre. Pas d'amélioration. Je m'ennuie à mort, loin de mon travail et de mes chrétiens. Mais que cette lettre ne vous donne pas d'inquiétude, car quand vous la recevrez, je serai guéri, ou vous aurez appris ma mort. En vue de cela, à mes trois, chères sœurs toute ma tendresse. Mes affections de famille ont été la joie et la force de ma vie.

» A mes neveux et nièces et leurs enfants mes meilleures bénédictions. Qu'ils n'oublient pas à quelle famille ils appartiennent. » BREUR J.-F. »

Le 19 Septembre, l'héroïque missionnaire partait pour une vie meilleure. Il mourait en terre étrangère, sans avoir revu, depuis 42 ans, ni la France, ni les siens. « Je ne veux pas rentrer au pays, disait-il, parce que je crains de mourir de joie. »

En paradis du moins on ne mourra pas de joie, et le missionnaire breton aura pu redire à sa dernière heure les vers du poète :

« Si la Bretagne est belle, ah ! le Ciel est plus beau.
Père, ne pleurons plus, après un court espace,
N'aurons-nous pas ensemble une éternelle place
Dans une autre Bretagne, en un monde nouveau ? »

Nous savons que devant la mort, le Père Abgrall conserva une parfaite sérénité. « Je suis bien tranquille, répétait-il : ma mère, mon frère, et mes sœurs ont tant prié pour moi ! »

Une lettre de Mgr Eloy à Mlle Abgrall, lui fait connaître les derniers moments de son frère défunt. La voici :

« Vinh, le 20 Septembre 1929.

» Mademoiselle,

» Le Séminaire des Missions Etrangères a dû vous faire part du télégramme qui lui a été envoyé, le 20 Septembre, en vue d'annoncer la mort de notre très regretté Provicaire, le Révérend Père Abgrall, votre frère si méritant.

» Le Père Abgrall vous avait mis au courant de sa maladie, vous n'ignoriez donc pas qu'il était assez dangereusement malade. Vers la fin de Mai, il était venu à la Mission pour tâcher de se débarrasser d'un gros accès de fièvre. A ce moment, il en avait eu facilement raison ; mais à peine guéri, il voulut retourner à Thuân-Nghià pour faire la visite des paroisses de son district.

» Nous étions au milieu d'une période de chaleurs très fortes. Les voyages d'une paroisse à l'autre furent donc très fatigants. La visite n'était pas terminée que la fièvre reprenait plus forte que jamais. Il dut revenir à Xa-Doai, puis fit un séjour à l'hôpital européen de Vinh, où il a trouvé un soulagement appréciable. Se croyant en convalescence, il est revenu à Xa-Doai. Au bout de quelques jours, la fièvre reparait. Un second séjour à l'hôpital ne produisit aucun résultat ; et sentant que sa dernière heure n'était pas éloignée, notre cher malade revint à Xa-Doai pour se préparer à la mort. C'est là, au milieu de ses confrères missionnaires, que votre cher frère a rendu sa belle âme au bon Dieu. C'est une grande perte pour la mission. Votre frère était un de nos meilleurs missionnaires et s'est toujours dépensé sans compter pour le salut des âmes ; c'est donc les mains pleines de mérites qu'il s'est présenté devant Dieu, le 19 Septembre.

» † A. ELOY,
» *Vicaire Apostolique.* »

Le R. P. Victor Barbier, qui fut pendant 25 ans le compagnon d'apostolat du R. P. Abgrall, nous communique sur le regretté missionnaire des notes qui achèveront de peindre cette figure originale et vraiment apostolique.

« Il fut, toute sa vie, obéissant, pieux, fidèle à ses exercices quotidiens, et travailleur d'une conscience remarquable, dans un pays où la chaleur anémie si fortement les meilleurs tempéraments, et fait s'écrouler les plus belles espérances.



Sa Sainteté PIERRE XI, Pape des Missions.

Il garda un souvenir ému de ses sept années de vicariat, il en parlait volontiers, et je suis sûr que ces quelques années passées à Quimperlé furent des meilleures, dans une longue carrière aussi bien remplie. En 1886, il quittait sa chère Bretagne pour Paris, et, un an après, recevait sa destination pour la mission de Vinh, en Indo-Chine française.

Avant son départ, il reçut l'ordre de prendre quelques leçons d'un maître-imprimeur, afin de monter une imprimerie à son arrivée au Tonkin. Pendant plusieurs mois donc, il fut imprimeur par obéissance, mais à son arrivée en mission, les projets de l'autorité ne furent pas mis à exécution. Le Père Abgrall s'en réjouit fort, car il avait en horreur tout ce qui l'éloignait tant soit peu de son métier de missionnaire. Il était prêtre et ne voulait être que cela.

Après quelques mois passés à Dong-Trang, pour commencer l'étude de la langue, il fut nommé curé de Vinh. C'est lui qui installa définitivement ce poste, et il ne perdit pas son temps puisqu'en 1890, trois ans après son arrivée, Monseigneur Pineau bénissait la première église de Vinh. Les nouveaux chrétiens l'intéressaient et durant ses quinze premières années de mission, vivant au milieu des Bouddhistes, il déploya un zèle tout à fait remarquable, si bien qu'un grand nombre de païens entrèrent dans le giron de l'Eglise.

Durant la seconde partie de sa carrière apostolique, n'ayant plus à s'occuper de néophytes, il mena une vie de vicaire forain (curé doyen) extrêmement active. Il préparait ses cérémonies avec zèle et goût, et célébrait les fêtes avec la plus grande pompe. Il ne négligeait rien et, défaut de ses qualités, voulait tout faire par lui-même, être partout à la fois. Pour rien au monde, bien qu'ayant vers la fin une douzaine de paroisses à surveiller, il n'eût toléré d'être absent pour une première communion, une adoration, un premier vendredi. Il avait curés et vicaires en nombre, mais il voulait être là.

Depuis sa nomination à Thuân-Nghiã en 1913, jusqu'à sa mort, il fut curé, mais curé dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire curé modèle, rangé, pieux, averti, zélé, aimant ses chrétiens, de telle sorte qu'il n'est guère possible de les aimer davantage. Trop occupé avec eux, il ne les quittait

guère, ne faisait pas de visites et n'aimait pas follement en recevoir.

Et pendant 42 ans, sans autre repos qu'une retraite qu'il fit à Hong-Kong, il travailla infatigable, parce qu'il n'admettait guère le repos ici-bas. Il tomba au bout du sillon à l'âge de soixante-quinze ans et six mois. »

— D'autre part, voici relatées par le R. P. Dalaine, les émouvantes circonstances des funérailles du Révérend Père Missionnaire :

« Le cher défunt avait plusieurs fois, quelques jours avant sa mort, manifesté le désir que l'on veillât à ce que tout se fit le plus simplement et pieusement possible. On peut dire qu'il a été servi à souhait ; jamais, chez nous, enterrement de missionnaire ne fut si simple, si pauvre, ou pour mieux dire, si triste.

Dans la nuit du vendredi au samedi le vent s'était levé, et la pluie avait commencé à tomber avec force. Au petit jour, le typhon était déchaîné. Les Ordinands, au nombre de huit, eurent mille peines à faire le trajet du Séminaire à la chapelle épiscopale où Monseigneur les ordonna à 6 heures 1/2. Ne pouvant remettre cette ordination à un autre jour, Monseigneur avait prié le Père Dalaine de dire la messe des funérailles à sa place. Elle devait être célébrée solennellement avec le concours des élèves de nos deux séminaires, mais, à 8 heures, le typhon était si violent qu'il leur fut impossible de sortir. Le corps fut porté à l'église cathédrale, sans aucune cérémonie, la messe chantée *in forma pauperum*, sans autre assistance que Monseigneur, le Père procureur, un confrère qui se trouvait de passage, et deux autres confrères du Grand et du Petit Séminaires, qui avaient bravé le vent et la pluie, deux prêtres annamites, la Sœur de l'hôpital, et les dix coolies qui avaient porté le corps à l'église. L'absoute fut donnée par Monseigneur, et le typhon soufflant toujours, on dut différer la sépulture. Dans l'après-midi, une accalmie s'étant produite, le corps fut porté au cimetière de la Mission, à un kilomètre de Xa-Doai, par une dizaine de coolies, toujours *in forma pauperum*, car la pluie ne permettait aucun cortège. La fosse fut bénite par le Père Chuang, curé de la cathédrale, assisté de trois prêtres annamites. »

Et ainsi le Père Abgrall, qui fut toujours très simple dans sa vie et dans sa mort, sera resté très simple aussi dans ses funérailles. Ce ne sont d'ailleurs pas les prières qui lui ont manqué. Les chrétiens de Vinh firent célébrer une messe solennelle pour le Père à Vinh même. Quant à ceux de Thuan-Nghia, qui avaient à ce moment le triduum d'adoration, ils communiquèrent en masse à l'intention de celui qui avait été pendant une quinzaine d'années leur Pasteur très aimé. Quelques jours après les obsèques, ils délèguèrent un certain nombre d'entre eux pour venir, selon la mode annamite, pleurer sur la tombe au cimetière de Xa-Doai.

La mort du Père Abgrall laisse un grand vide dans la Mission de Vinh. Lors de son arrivée, en 1887, l'Eglise d'Annam n'était pas encore relevée des ruines qu'avaient produites les longues persécutions du dix-neuvième siècle. Ses martyrs l'avaient ornée d'une gloire immortelle, car c'est d'un bout à l'autre du pays annamite que les chrétiens étaient tombés pour le Christ, non seulement les missionnaires tels que le bienheureux Etienne Guenat, le bienheureux Théophile Vénard, et tant d'autres, mais aussi les martyrs annamites, qui eux, avaient été extrêmement nombreux à Saïgon, à Hué, à Vinh, à Nam-Sinh, à Hanoï et ailleurs. Assurément, ces martyrs avaient tenu ferme le drapeau de la foi, mais ils n'avaient pas pu empêcher les ruines et les désastres toujours inévitables en temps de persécution. Il appartenait à leurs successeurs de réparer ces ruines, de relever l'Eglise d'Annam.

Le Père Abgrall fut l'un des meilleurs ouvriers de cette restauration.

En la personne de *Breur bihan*, c'est un excellent Breton qui a disparu. D'amour passionné, il aimait la Bretagne, sa littérature, sa poésie et ses chansons. Il y revient sans cesse dans sa correspondance. On peut lire dans *Feiz ha Breiz* (Décembre 1929, Janvier et Mars 1930), les lettres bretonnes qu'il adressait à ses père et mère. La missive d'adieux à sa mère bien-aimée est une pure merveille de tendresse et de foi.

CORRESPONDANCE

LE MISSIONNAIRE

Adieux du Missionnaire

Marseille, 22 Avril 1887.

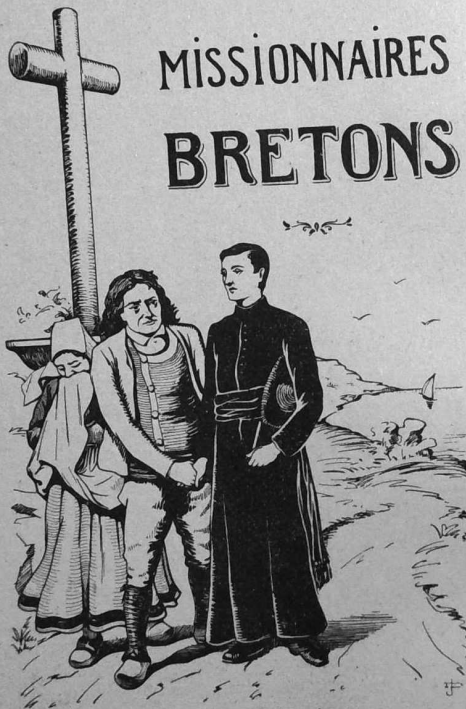
(A SA SŒUR MARIE-ANNE.)

J'ai reçu mercredi matin le titre et les pouvoirs de missionnaire apostolique. Le premier usage que j'en ai fait a été pour bénir un chapelet à l'intention des petits neveux ; le second usage a été pour bénir mon frère, et en le bénissant, je vous ai envoyé à tous ma bénédiction.

J'écrirai alternativement à la maison et à mon frère ; vous vous communiquerez mes lettres. Vous aurez souvent de mes nouvelles, et, en somme, je n'aurai jamais plus vécu avec vous que maintenant que des milliers de lieues vont nous séparer. Je pars, emportant toutes mes affections, ayant surtout plus vives que jamais dans le cœur mes affections de famille, et laissant après moi le poids de toutes les inquiétudes que j'ai pu amasser pendant mes sept années de ministère. Je me sens un cœur tout nouveau et plein encore de jeunesse pour aimer les nouveaux enfants que le bon Dieu va me donner. Qu'ils soient nombreux, ceux que j'enfanterai à Dieu ! J'ai grande confiance : on prie tant pour moi ! J'ai tant de bonnes âmes qui me sont dévouées ! et c'est ce qui me donne confiance. Ne me plaignez pas. Je suis heureux. Plaise à Dieu de vous donner aussi quelques instants de joie !

Nous sommes allés ce matin voir notre navire, l'*Océanien*. C'est une petite coque de noix de 130 mètres de longueur. Le commandant est très bon chrétien, le médecin aussi ;

nous serons donc en bonne compagnie. Les passagers ne sont pas très nombreux ; on ne sera que plus à l'aise.



Adieux du Missionnaire.

Mon frère vous aura envoyé une longue lettre ; aussi je ne vous parle pas de la joie que nous avons eue à nous revoir. On a pleuré à deux ou trois reprises, mais il n'y avait rien d'amer dans ces larmes, et au fond de notre âme de prêtre il y avait des trésors de joie. Maintenant que je vous écris les derniers mots que je vous enverrai de France, je sens la même joie dans mon cœur : joie de l'apôtre qui va

sauver des âmes, joie du prêtre qui réalise enfin la pensée de toute sa vie, joie du fils, du frère, et du tonton qui se croit plus assuré que jamais de revoir au ciel le père, la mère, le frère, les sœurs et les petits neveux qu'il aime tant. Ne soyez donc point tristes vous-mêmes. A bientôt. Je vous embrasse tous bien tendrement. *Kenavo, va zad : ne m'euz morse karet ac'hanoc'h kement all. Kenavo, mamm ! ah, mamm ! allazik da va mamm ! Kenavo tonton Iann, iec'hed deoc'h, ha bennos Doue varnoc'h* (1). A Dieu, ma petite sœur Jeannie ; embrasse pour moi tes enfants si chers, si chers. A bientôt, *c'hoar vras*, sœur si dévouée ; embrasse aussi les enfants pour moi ; on n'épuisera jamais les baisers que j'ai pour eux dans le cœur.

Je vous embrasse, je vous embrasse, je vous embrasse.....

A bord de l'Océanien, 3 Mai 1887.

(A SA MÈRE.) (2)

Maman, Maman, Maman,

— Le petit enfant qui commence à parler ne sait dire qu'un mot : maman, maman, rien que maman ; mais en ce mot que de tendresse !

Maman, comme le petit enfant qui commence à parler, je n'ai, moi aussi, qu'un mot à vous dire : maman, maman, maman ; mais en ce mot je mets tout mon cœur.

— En disant le nom de sa mère, le petit enfant se plaît à l'embrasser, et il ne cesse de le faire, il l'embrasse à plein cœur.

Maman, comme le petit enfant, moi aussi, je vous embrasse de tout mon cœur.

Je vous donne un petit baiser de vraie tendresse, un ou deux.

— Le petit enfant caresse aussi sa mère. Maman, moi aussi, je vous caresse : maman ! ah ! maman !

— Qu'elle est heureuse la mère qui voit sourire son petit enfant, qui le voit joyeux et éveillé !

(1) Au revoir, mon père : jamais je ne vous ai tant aimé ! — Au revoir, ma mère ! Ah, mère ! Une caresse à ma mère ! Au revoir, tonton Jean, bonne santé ! Que Dieu vous bénisse !

(2) C'est ici la traduction française de la touchante lettre d'adieux du missionnaire à sa mère.

Maman, mon cœur sourit et tressaille : jamais je n'ai été si heureux : ouvrez donc aussi votre cœur à l'allégresse, puisque votre fils chéri est si heureux.

— Quand elle voit son petit enfant tout paisiblement endormi dans son berceau, la mère s'en va sans inquiétude à son travail, en le laissant sous la protection de la Sainte Vierge et de son bon ange.

Mère, je suis dans les bras de Dieu, comme un enfant en son berceau. Je suis bercé entre ses bras, et mon cœur est comme endormi, tant il se trouve dans la paix ! Soyez donc sans inquiétude à mon sujet : bien gardé est celui que gardent Dieu, la Vierge Marie et son bon ange.

Allons, maman ! Je vous donne encore un baiser, un baiser aussi à mon père.

Encore une fois je vous donne une caresse : maman, ah ! maman !

Au revoir, maman ! Bonne santé, maman ! donnez-moi un baiser, maman !

Votre enfant chéri,

J.-F., missionnaire.



La mamm du P. Abgrall.

En route vers le Tonkin

A bord de l'Océanien, 26 Avril 1887.

(A SON FRÈRE JEAN-MARIE.)

Dimanche, à 9 heures 1/2, nous étions à bord de l'Océanien, et à 10 heures on levait l'ancre. Je m'attendais à être un peu impressionné à ce moment, je n'ai absolument rien senti ; j'avais déjà versé en quittant la Bretagne toutes mes larmes de patriote. J'ai dit un grand *Miserere*, pour demander pardon de toutes les fautes de la première partie de ma vie qui venait de finir, puis, tourné vers Notre-Dame de la Garde, un *Ave Maris Stella*, pour attirer la protection de Marie sur cette seconde partie qui commence, et sur ceux que je laisse après moi ; et nous nous sommes mis à jaser et à rire, comme si nous avions fait la chose la plus simple du monde ; c'est en effet une chose toute simple de faire la sainte volonté du bon Dieu. Nous n'avons pas tardé à faire des connaissances ; nous avons même dès le premier instant trouvé un ami. Au moment où le navire se mettait en marche, le médecin du bord vint se placer à côté de nous ; tourné comme nous vers N.-D. de la Garde, il se découvrit, se signa pieusement, et fit une petite prière ; il n'en fallait pas davantage pour devenir amis. C'est un excellent chrétien. Il nous a fait préparer un petit autel, et grâce à lui, dès demain, nous pourrons dire la messe tous les jours. Le commandant est aussi très gentil pour nous. Il y a des passagers de toutes les nationalités et de toutes les religions ; tous sont polis, mais nous nous mêlons à eux le moins possible.

La grande occupation à bord est de manger quand le temps est beau, et de vomir quand le temps est mauvais. Quand le temps est beau, le passager s'attable cinq fois par jour ; mais si la mer est agitée son occupation change et du matin au soir,

Aux petits des poissons, il donne leur pâture.

Jusqu'à hier, tout allait très bien, trop bien au goût de quelques-uns qui avaient hâte de faire connaissance avec le mal de mer. Hier, ils ont été servis à souhait. Tout le monde s'est mis à table comme d'ordinaire pour le déjeuner de 10 heures, mais voici que le navire commence à s'agiter ; 10 minutes après, les 3/4 des passagers étaient hors de service, et je me suis trouvé presque seul en face de 36 plats qu'il fallait enlever à la pointe de ma fourchette ; tous ont été terriblement ébréchés, pendant que presque tous les autres passagers fuyaient honteusement. Pour moi, je n'ai pas éprouvé la moindre émotion. On n'est pas Breton pour rien. C'est la seule chose qui soit venue rompre la monotonie de la vie du bord.

Je me porte merveilleusement, je me sens heureux, j'ai le cœur léger, l'âme en paix.

Nous causons, nous rions, je lis beaucoup, je rêve un peu, mais sans une ombre de tristesse, à ma Bretagne et aux êtres si chéris que j'y laisse.

Demain matin nous débarquons à Port-Saïd, après avoir passé cinq jours sur la Méditerranée...

A bord de l'Océanien, 3 Mai 1887.

(A SA SŒUR.)

Je suis en pleine Mer-Rouge. Nous ne la passons pas à pied sec comme les Hébreux, mais les gosiers en revanche sont bien secs : il y a 35 degrés de chaleur à l'ombre, et 55 au soleil : on sue, on est essoufflé ; mais pour ma part, je trouve cette chaleur bien supportable, et je n'en souffre pas le moins du monde. D'ailleurs, on est à l'ombre sur le pont, couvert tout entier comme une tente, et il y a une bonne petite brise qui permet de respirer à l'aise, du moins quand on a de bons soufflets, et les Bretons sont bien montés en cela comme en bien d'autres choses.

Je suis déjà à plus de mille lieues de vous, mais comme je vous apporte tous avec moi, je ne m'éloigne point de vous. Je vis au milieu de vous, malgré la distance qui nous sépare : je cause avec mon père et ma mère au coin du feu, je chante avec toi nos chants bretons que je n'ai jamais tant aimés, je joue avec Jean-Marie et Jean-Baptiste, je présente le *bissik* (1)

(1) Le chat.

aux caresses de petit Jean-François, et je fais tout plein de signes de croix, auxquels je mêle des baisers, sur le front de petit *Iffik* (1).

Le soir, pendant tout ce mois, j'irai avec toi et les enfants au mois de Marie, au bourg. Pour toi le mois de Marie va reprendre tout le charme de notre enfance, quand, autrefois, ayant à peine soupé, nous allions en courant, gais comme des pinsons, heureux comme des rois, au mois de Marie, et que nous chantions à tue-tête : *Alleluia, pebez joa !...* Les enfants qui vont commencer à t'accompagner vont te rappeler toutes les joies naïves de notre enfance et les faire renaître dans ton cœur.

Et dire que je n'ai pas été au pardon de Lampaul dimanche ! Je n'y ai pensé que lundi, mais, ce jour, j'y suis allé, et, quoique en retard d'un jour, je suis arrivé en plein pardon. J'ai remarqué à l'église, et sur la place, — et je n'ai pas été seul à les remarquer — deux petits garçons charmants entre tous, que tenait, par la main, une personne qui en paraissait bien fière et qu'on eût prise pour leur mère, mais les enfants l'appelaient *tintin* (2). J'ai embrassé avec tendresse les enfants et la *tintin*, en remerciant Dieu de donner dans sa bonté deux mères aux enfants qui en ont besoin.

Port-Saïd se trouve à l'entrée du canal de Suez. On y est arrivé vendredi, vers 5 heures du matin.

C'est la ville la plus bigarrée qu'on puisse imaginer : bigarrure dans les constructions : ici une très belle maison européenne, à deux pas une ignoble cabane d'arabe ; bigarrure dans les types d'hommes : des Européens, des Arabes, des nègres, des Chinois : tout cela se coudoie, tout cela grouille ; bigarrure dans les costumes : costumes européens, larges habits des Turcs et des Arabes, vêtements très riches ou haillons informes. L'impression qui reste en quittant cette ville est une impression de dégoût et de profonde tristesse : on sent que la part de Notre-Seigneur y est bien petite, et que, sous diverses religions, presque tout cela est au démon. Oh ! qu'on a besoin encore de missionnaires !

Le canal de Suez traverse un immense désert. La Sainte

(1) Ce petit Yves, qui mourut enfant, était le jeune frère du P. Abgrall.

(2) Tante.

Vierge, saint Joseph et l'Enfant Jésus ont passé par là, lorsqu'ils fuyaient en Egypte. Ce dut être un voyage bien pénible : du sable, toujours du sable, rien que du sable. J'ai pensé à la charmante légende du bon larron que tu apprends aux enfants.

Partis de Port-Saïd vers 9 heures vendredi, nous sommes arrivés à Suez, qui est à la sortie du canal, vers 1 heure du matin, samedi. On s'y est arrêté pendant 3 heures ; mais je dormais si profondément, malgré tout le tapage que l'on faisait pour débarquer les marchandises, que je n'ai su qu'une fois remis en marche qu'on s'était arrêté. Le canal de Suez est un travail gigantesque ; mais c'est tout ce qu'il a de remarquable ; rien de plus ennuyeux que la traversée ; le bateau y va très lentement, pour ne pas ensabler le canal.

En quittant Suez, on entre immédiatement dans la Mer-Rouge. La géographie moderne appelle cela le golfe de Suez, mais c'est bien là que se fit la traversée des Hébreux, et que furent engloutis les Egyptiens. On montre non loin de Suez une petite oasis toute verdoyante, qu'on appelle encore la fontaine de Moïse : c'est là qu'il fit jaillir l'eau du rocher. Dimanche nous avons passé devant le mont Sinaï ; on le voyait très bien du navire.

Ce qui m'a le plus étonné en m'éveillant le lendemain de mon embarquement c'est d'entendre le coq chanter ; je me suis cru dans un port, mais j'étais loin des terres : il y a toute une basse-cour à bord. Il y a aussi une dizaine de vaches : nous avons du lait frais, du beurre frais. De temps en temps, nous recevons la visite de quelques hirondelles qui viennent se reposer sur le navire ; on en a pris plusieurs à la main. Sans savoir au juste pourquoi, on les voit chaque fois avec un singulier plaisir : elles semblent apporter quelque chose de la patrie sur leurs ailes et je chante instinctivement :

Guennili tremeniat
Lapous a gelou mad, etc. (1).

Nous arriverons cette nuit à Aden. Nous n'en partirons que demain soir.

(1) Hirondelles passagères, — Oiseaux de bonne nouvelle,

Mer des Indes, 10 Mai 1887.

(A SON FRÈRE.)

Je t'écris, donc je t'aime. C'est une preuve péremptoire par une température de 35 degrés de chaleur à l'ombre, et un roulis dont mon écriture se ressent sans en donner la mesure, et qui pourrait, s'il continue, laisser des traces ailleurs, à la grande joie des poissons.

Nous sommes arrivés à Aden mercredi vers 5 heures du matin. Nous y sommes restés jusqu'à 6 heures du soir. D'après le docteur du bord, Aden veut dire *Enfer*. C'est très croyable. L'enfer n'est pas plus désolé. Pas la moindre végétation. En revanche, il y a les fameuses citernes d'Aden qui m'ont rappelé, malgré moi, la description de l'enfer par M. Saout : *An ifern a zo evel eur vassin vras, brassoc'h eget parres ar Relec, brassoc'h eget parres ar Relec ha parres Plabennec, ha parres Guitevede assambles, brassoc'h eget va zok* (1). C'est là vraiment un magnifique travail : c'est une suite de 10 à 15 citernes n'ayant pas en moyenne moins de 20 mètres de diamètre, et autant de profondeur, qui s'échelonnent sur le flanc d'une montagne, et sont reliées entre elles par de magnifiques escaliers en pierres taillées. Les archéologues reconnaissent dans le travail le ciment romain ; notre docteur, d'après la tradition du pays, fait remonter le travail à Salomon ; mais je me demande ce que Salomon serait venu faire dans cet enfer.

Après les citernes, la curiosité d'Aden, ce sont les bandes de petits moricauds qui entourent tout navire européen, dès son entrée au port. A les voir nager, on les dirait nés dans la mer. Il y en avait bien une quarantaine autour de notre navire. Leur industrie est de plonger sur les pièces de monnaie qu'on leur jette ; jamais ils ne manquent leur coup. Quand le commerce ne marchait pas, ils nous écornaient les oreilles avec ce refrain tiré de Sophocle, paroles et musique :

Soliste : A la mer. — Chœur : Oh ! — S. : Vous jeter. — Ch. : Oh ! — S. : Nous plonger. — Ch. : Oh ! — S. : Un franc. — Ch. : Oh ! — S. : Une roupie. — Ch. : Oh. — Tous : A la mer, à la mer, à la mer !!!

(1) L'enfer est comme un grand bassin, plus grand que l'ensemble des paroisses du Relec, de Plabennec et de Plouzévédé, plus grand que mon chapeau.

Il eût fallu être sans cœur pour ne pas se laisser toucher. Aussi n'ont-ils pas dû être mécontents de leur journée. — Les quelques officiers d'infanterie de marine qui sont à bord ont saisi le refrain et ils nous le servent depuis, à tort et à travers, au moment où l'on s'y attend le moins, avec les variantes les plus inattendues, qui font rire jusqu'à nos milords anglais qui ne rient jamais. Grâce à ces jeunes gens, on est loin d'être triste à bord. Samedi soir cependant, nous n'étions pas gais : deux petites filles avaient disparu ; tout le monde était très inquiet ; leurs pauvres mères faisaient pitié à voir ; on chercha partout pendant une bonne heure ; à la fin on les trouva, très occupées à faire la cuisine avec du papier dans les cuvettes dites inodores.

Pendant qu'on cherchait les enfants, une dame s'était étonnée que tout le monde se dérangeât pour si peu !!! Cette dame n'a pas d'enfants, mais elle avait un chien, qu'elle idolâtrait, et qui donnait sur les nerfs à tout le monde depuis longtemps. Sa mort fut décidée. Le lendemain, tout le monde s'abordait en se demandant : « N'avez-vous pas vu le chien de Mme X. ? » La pauvre dame pleurait, cherchait partout ; on cherchait avec elle ; les jeunes officiers surtout se prodiguaient, donnaient des consolations, de l'espoir..., et, pendant ce temps, composaient une élégie qui fut chantée, le soir, sur les airs les plus drôles : on rit encore, mais la pauvre dame pleure toujours. Si elle avait voulu se lever pour venir à la messe, il ne lui serait pas arrivé malheur ; les officiers avaient profité de son sommeil trop prolongé pour faire faire le grand plongeon à son pauvre chéri. Voilà les amusements du bord. On en a vraiment besoin pour ne pas étouffer, tant on manque d'air par moments ; mais pour mon compte, je me fais très bien à cela. C'est la nuit que c'est le plus pénible ; dans les cabines on ne respire pas ; on dort alors sur le pont ; c'est ce que j'ai fait une bonne partie de la nuit dernière, et ça va bien.

Nous avons à bord quelques Musulmans qui viennent de faire leur pèlerinage à La Mecque. C'est sur leur dos que les officiers ont jeté l'assassinat du chien ; la dame en question s'était moquée d'eux pendant qu'ils faisaient leurs prostrations ; ils se seraient vengés, et les officiers les ont très bien vus jeter la pauvre bête à la mer. — Ils sont vraiment édi-

fiants ces pauvres Musulmans : ils prient du matin au soir ; quels chrétiens cela ferait ! Il faudrait cent fois plus de missionnaires qu'il y en a.

Nous arrivons demain matin à Colombo. Il y a là des religieux français — des Oblats — et des religieuses françaises — des dames du Bon Pasteur. — Et puis on verra de la verdure, chose qu'on n'a pas vue depuis près de 20 jours. Nous y passerons 24 heures.

Nous nous arrêtons aussi à Singapore, mais j'attendrai de débarquer à Saïgon pour vous écrire de nouveau.

Saïgon, 20 Mai 1887.

(A SA SŒUR.)

Je t'écris au crayon, pour la bonne raison que je n'ai ni plume ni encre. Je suis cependant à terre, au Séminaire de Saïgon, mais les bons Pères sont en classe, et il faudrait les déranger pour pouvoir te dire : « Je prends la plume pour t'annoncer que je suis en bonne santé. » Je ne suis pas moins en bonne santé pour cela, et « j'espère que la présente vous trouvera tous de même ».

Nous sommes arrivés à Saïgon aujourd'hui, vers midi. Ça fait du bien de se sentir sur une terre française. Il faut être si loin de la patrie pour pouvoir le bien comprendre. Pense donc, ma bonne *c'hoar vras*, que, avant-hier, j'ai eu comme un commencement de mal du pays. C'est venu je ne sais ni comment, ni pourquoi. Des bouffées de tristesse me sont montées au cœur : ma Bretagne m'est apparue avec les êtres si chers que j'y laisse ; jamais sa verdure ne m'avait paru si belle, jamais ses parfums ne m'avaient tant enivré, jamais ses landes, ses genêts, ses bruyères ne m'avaient paru si *bretons*, jamais surtout, l'affection de ceux que j'y aime ne m'avait paru si douce au cœur... C'était mon enfance, c'était mes champs, c'était surtout vous tous ; c'était enfin Quimperlé, avec mon autre famille si aimée, et au-dessus de tout planait une figure que tu devines : ma mère ! Mon père ne s'en froissera pas, il était si près d'elle : ma tête, mon cœur, mon imagination se sont montés, et j'ai cru, un moment, qu'il était impossible de vivre loin de tout cela.

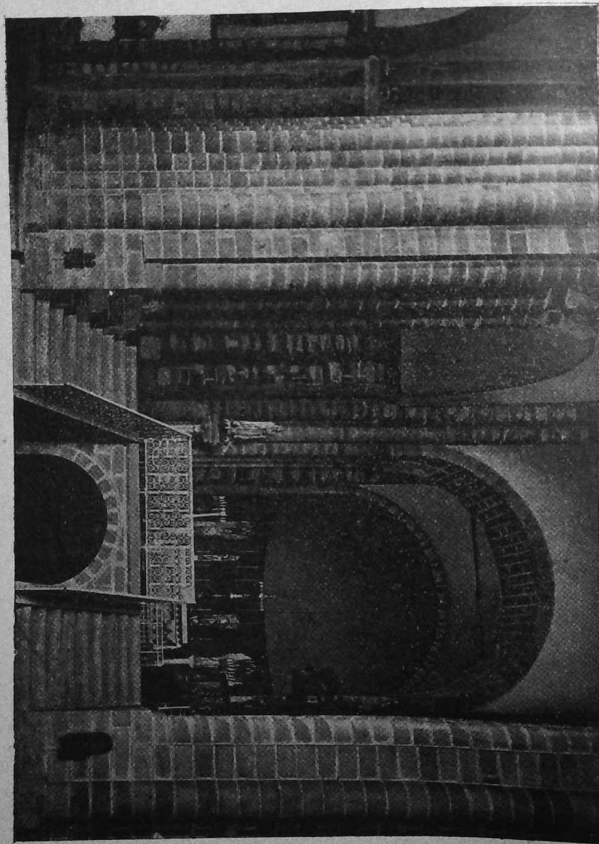
C'était la première fois que la tristesse me dominait depuis mon départ de France, mais ç'a été, tout au plus, l'affaire de quelques heures. Je me suis mis à dire mon office ; c'étaient les vêpres de l'Ascension ; il ne m'a pas fallu prier longtemps pour me convaincre que les joies, que Notre Seigneur est allé nous préparer, méritent bien quelque sacrifice, et que je n'étais qu'un imbécile de me laisser gagner par la tristesse. D'ailleurs n'est-ce pas au jour de son Ascension que Jésus a dit à ses apôtres d'aller prêcher l'Evangile *jusqu'aux extrémités de la terre*. Allons ! me suis-je dit, file droit ton chemin, tu n'es qu'une vieille bête ! et ça a passé. Hier, il y avait bien encore quelques petites bouffées de tristesse, comme la fumée, quand le feu est éteint, mais c'était peu de chose. C'est si triste, une fête de l'Ascension à bord ; rien qui rappelle une si belle solennité, et j'ai pensé aux offices de Lampaul et aux offices de Quimperlé.

Aujourd'hui je pense à vous avec la même tendresse, mais mon cœur conserve toute sa sérénité, et je ne suis que plus heureux de mon sacrifice, parce que j'en ai senti mieux la grandeur. Allons ! vive la joie toujours, vive la joie quand même ! et vive surtout notre bon Jésus et dans nos cœurs et sur tous les peuples !

A bord de l'Aréthuse, 24 Mai 1887.

(A SON FRÈRE.)

Nous avons laissé l'*Océanien* qui poursuit sa route jusqu'à Schanghai, et nous nous sommes embarqués sur l'*Aréthuse*, qui fait le service entre Saïgon et Haï-Phong. A Haï-Phong nous changerons encore pour descendre à Nam-Dinh, puis nous voyagerons en petites barques annamites jusqu'à Xa-Doai. Dans trois semaines, nous serons rendus. J'ai un peu hâte d'arriver, de voir mon Evêque, mes confrères et mes chrétiens, un peu hâte aussi de me retrouver moi-même, car il est impossible de se bien posséder soi-même dans cette vie de voyage. Je t'ai écrit hier pendant une courte escale que nous avons faite à Cam-Ragnh, petit poste fondé depuis 6 mois ; je reprends ma lettre, et je n'ai pas besoin de te dire que le navire est en marche ; je crois que tu le



Intérieur de l'église Sainte-Croix, Quimperlé.

verras facilement à mon écriture, quoique ce que je t'ai écrit hier ne soit pas une page de calligraphie.

Vu hier à bord : un Annamite portant l'habit national, binoche sur le nez, bague en or avec diamant au doigt, cigarette à la bouche, et lisant le journal *La Croix*.

Depuis hier matin nous longeons les côtes, on voit très bien la terre ; le pays est très accidenté et rappelle beaucoup les côtes de la Bretagne : ce sera ma nouvelle Bretagne. Demain nous passerons devant notre mission, mais à cet endroit nous serons loin des côtes.

Haï-Phong, dimanche de la Pentecôte, 29 Mai. — Heureuse coïncidence : le premier jour que nous passons sur la terre de notre apostolat est le jour de la Pentecôte. Daigne l'Esprit-Saint opérer en nous les merveilles qu'il a opérées en ce jour dans le cœur des apôtres, et faire de nous de vrais apôtres !

Nous avons débarqué hier soir, vers 7 heures. Nous avons trouvé l'hospitalité chez le missionnaire Dominicain Espagnol qui dessert Haï-Phong. Il ne sait pas très bien le français. Il y eut hier soir un quiproquo curieux : Comme nous ne voulions point nous imposer chez lui, après lui avoir rendu nos hommages, nous lui demandions de nous indiquer un *hôtel* où descendre : il nous répondit : « N'y a qu'un. » — « Vous seriez bien bon de nous le désigner. » — « Je vous le montrerai demain. » — « Nous voudrions y déposer nos bagages. » — « Ce sera difficile, faudra commencer de bonne heure ; moi dirai à 4 heures, vous après. » Nous comprimés alors, et l'on rit un peu. Pour conclusion, la maison du Père nous sert d'*hôtel*, et ce matin, avant 7 h. 1/2 nous avions déjà tous dit la sainte messe à l'unique *antel* du bon Père.

On est bien matinal ici. A 4 heures l'église était déjà pleine de fidèles. Plusieurs étaient arrivés hier soir, et ont passé la nuit autour de l'église, pour ne pas manquer la messe. Hier soir, jusqu'à 10 heures, tout ce bon peuple pria tout fort à l'église, et ce matin presque tous sont restés de 4 heures à 8 heures, priant continuellement tout fort. Ils sont bien édifiants. Au moment de la consécration, ils disent une prière si plaintive que, à la première messe à

laquelle j'ai assisté, il m'a fallu éclater en sanglots. Quand je commencerai à comprendre cette prière, je vous dirai ce que c'est. — J'ai bien hâte de voir les chrétiens de notre mission.

Lundi de la Pentecôte 1887.

(A SON FRÈRE.)

Bonjour *breur-bras*, bonjour aussi à tes bonnes Sœurs. Vous êtes en fête aujourd'hui, et moi je viens de m'embarquer sur un méchant bateau à vapeur où il n'y a ni table, ni lit..., rien que des Chinois que commande un homme de Poullaouen, oui un homme de Poullaouen, et des sacs de farine pour la garnison de Nam-Dinh. Du moins, comme nous allons par les fleuves, ici il n'y a pas de roulis et l'on peut écrire d'une écriture lisible.

Mardi. — Nous allons arriver à Nam-Dinh. J'ai dormi la nuit dernière, dans un hamac, du meilleur sommeil que j'aie eu depuis longtemps, et j'ai pris, sur une table improvisée avec des sacs de farine, 3 repas comme je n'en aurai plus.

Les sites que j'ai vus depuis notre départ de Haï-Phong me plaisent plus que tout ce que j'ai vu depuis mon départ de France. A Port-Saïd et à Aden, c'est la désolation même ; à Colombo et à Singapore, on goûte la soupe la plus appétissante possible pour le moment, mais elle est trop grasse et l'on est trop vite rassasié ; par ici, la nature n'est pas si luxuriante, mais elle repose davantage, et puis il y a plus de variété : il y a des plaines, des collines, des prés, des champs, des bosquets charmants abritant de nombreux villages : ça rappelle la France, il ne manque que des clochers, mais on voit la croix sur bien des poitrines ; les clochers viendront à leur tour, ce pays appartiendra tout entier un jour à Notre Seigneur Jésus-Christ.

Note prise pour l'utilité du petit Jean-Marie : Tous les petits enfants que je vois garder leurs troupeaux sont à cheval, soit sur un buffle, soit sur un bœuf. Pas si bêtes, les enfants annamites.

Mercredi. — Avons-nous de la chance ! Nous croyions que de Nam-Dinh à Xa-Doai, il nous eût fallu aller en jon-

ques annamites et que le voyage eût bien duré quinze jours ; à peine arrivés à Nam-Dinh, nous trouvons un magnifique bateau à vapeur qui va à Vinh, à quelques heures seulement de Xa-Doai, et nous voilà partis ; dans 3 ou 4 jours, nous serons arrivés ; j'ai hâte.

Lundi de la Trinité. — Arrivés hier soir à Vinh, sur le terrain de notre mission, dimanche de la Trinité, beau jour encore pour arriver : *Ite, docete omnes gentes, baptisantes eos in Nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.* Le P. Frichot, provicaire de la mission, est venu à notre rencontre ; il était prévenu par dépêche de Nam-Dinh. Nous avons un missionnaire ici, et nous sommes chez lui, attendant que le courant nous permette de remonter à Xa-Doai. La barque de Monseigneur est venue pour nous prendre, c'est le carrosse épiscopal, il faudrait voir ce que c'est ; j'aurai plus tard occasion de te faire la description des barques annamites ; tout ce que j'ai le temps de te dire, c'est que l'endroit destiné aux voyageurs m'a fait l'effet d'une niche à chien ; il n'y a qu'une toute petite ouverture pour s'y glisser, et une fois entré, on ne peut même pas se mettre à genoux, il faut rester tout le temps couché ou assis sur une natte, comme les tailleurs chez nous ; c'est dans ces sortes de barques que nous faisons tous nos voyages, car ici, ce sont les rivières qui sont les grands chemins.

Séjour à Xa-Doai

Mercredi. — Nous sommes arrivés à Xa-Doai, hier à 8 heures du soir. On a tiré des pétards pour saluer notre arrivée. C'était grande liesse dans toute la communauté.



Petit Séminaire de Xa-Doai,
où le Père VELLV, d'Esquibien, est professeur.

Monseigneur, souffrant de la fièvre, s'était couché, mais il s'est levé pour nous recevoir. Il paraît bien bon et bien simple. En ce moment toute la communauté est désorganisée ; les plus forts parmi les séminaristes sont à la guerre, les autres surveillent la récolte du riz, qui se fait maintenant. Depuis deux ans les cours sont interrompus ; les professeurs

sont dans des postes pour défendre les chrétiens ; il ne reste ici que le P. Robert, vieux bonhomme qui peut à peine se trainer et qui reste tout seul pour diriger le collège.

Monseigneur vient de nous donner nos nouveaux noms, les noms que nous porterons pour nos Annamites ; comme nous sommes quatre, Monseigneur prit les quatre points cardinaux, et nous avons tiré au sort. J'ai tiré *doai*, l'occident, l'Europe, la France, et l'on ne m'appelle plus que *Cô doai* ; *cô* veut dire « Père ».

Jeudi, Fête-Dieu. — J'ai chanté la grand'messe à 5 h. 1/2 ; l'église était pleine, mais c'était toute la fête. Les autres années, il y avait une très belle procession du Saint-Sacrement ; cette année, comme tout est désorganisé, c'est impossible. A 7 heures tout était fini, et plus rien qui rappelât la grande Fête du Saint-Sacrement. Cela m'a rendu un peu triste ; mais des jours meilleurs viendront, et nous aurons encore en l'honneur du Saint-Sacrement des splendeurs comme on n'en voit pas en Europe. La communauté prête bien à des manifestations religieuses et les Annamites les aiment à la folie.

Le lendemain de notre arrivée une députation de prêtres indigènes est venue nous saluer. Le soir, c'était une députation des religieuses annamites, les amantes de la Croix. Je te parlerai des uns et des autres plus tard, quand je serai plus au courant des choses. Les religieuses nous ont apporté une douzaine d'œufs et quelques fruits.

Prise d'habit. — Je viens de revêtir l'habit annamite. Je croyais, avant d'arriver, que je n'aurais pas quitté sans chagrin ma soutane, ma bonne compagne de 13 ans ; mais je comptais sans la chaleur de ce pays ; il est littéralement impossible de vivre ici avec la soutane européenne. Moi qui suis très dur à la chaleur, j'étouffais ; moi qui ne suis jamais en France, je fondais dans ma soutane ; mais comme on respire à l'aise avec l'habit annamite ! Rien de plus simple que cet habit : on se met une ficelle autour des reins ; à cette ficelle on suspend un large pantalon blanc qu'on y relève ou qu'on baisse à volonté ; par-dessus, on met une sorte de chemise très légère tombant jusqu'aux

genoux, noire ou blanche ; aux pieds, de petites sandales, qu'on quitte dès qu'on a une course à faire, et puis c'est tout. Quand on va se coucher, on quitte ses sandales et voilà la toilette de nuit ; le lendemain, on les reprend et voilà la toilette de jour. Pour la sainte messe on a une soutane très légère et très ample, se boutonnant sur le côté droit, comme le petit habit, avec les 5 boutons de Confucius. Cette soutane annamite est plus élégante, à mon avis, que la soutane européenne ; mais surtout elle est plus commode et plus fraîche.

Samedi. — Hier on nous a donné à chacun notre *enfant*. Chaque missionnaire a, à sa suite, un petit garçon de 10 à 14 ans qui lui sert de cuisinier, de valet de chambre, de guide, de maître de langue, de servant de messe, de sacristain, et qu'on appelle l'enfant du missionnaire. Le mien s'appelle *Dáo*. Hier, au dîner, on me demandait son nom ; je réponds *Dao*, en faisant *a bref*, et je vois immédiatement mon petit — car chaque missionnaire, quelque nombreux qu'on soit à table, a son enfant derrière lui pour le servir — qui se précipite sur un plat de haricots qui était sur la table et qui me le présente, aux grands éclats de rire de tout le monde : au lieu de dire le nom du petit, par un léger changement de ton, j'avais dit « haricots », et le petit m'avait bien vite obéi.

17 Juin 1887.

(A SA SŒUR.)

Bonjour, bien chère sœur : bonjour à tous, petits et grands. Je viens de recevoir mon poste. Heureuse coïncidence encore : c'est la fête du Sacré-Cœur. Je serai gêné pour te dire où je vais, et cela ne t'avancera guère ; j'ai oublié le nom du poste immédiatement après l'avoir entendu ; tout ce que j'ai retenu, c'est que je serai seul avec un catéchiste et mon « fils », ce dont je suis heureux, parce que, demeurant avec un autre missionnaire, il m'eût fallu plus de temps pour apprendre la langue ; mais je ne serai qu'à quelques heures d'un missionnaire, ce dont je suis encore heureux, d'autant plus heureux qu'il est breton, qu'il parle le breton, qu'il aime le breton. Il s'appelle le P. Le Gall ; il a 2 ans de mission ; je suis son aîné de 6 ans. Il est à la communauté de Xa-Doai

depuis 2 jours, pour se défatiguer un peu ; c'est lui qui doit m'amener ; je ne pense pas que ce soit avant 4 ou 5 jours.

J'ai hâte de partir. Je m'ennuie ici, n'ayant rien à faire. Impossible d'apprendre la langue, et, quant à m'occuper d'un autre travail, j'en suis incapable en ce moment ; j'en ai assez du travail d'acclimatation ; il faut avouer que c'est dur ; je sens qu'il se fait vite chez moi et tant mieux, mais comme ça vous enlève toute énergie du corps et de l'âme ! Point d'appétit, mais quelle soif ! Hélas aussi quelle eau ! J'ai pensé plus d'une fois à la fontaine de Kerloreec (1), c'est heureux qu'elle ne soit pas à côté de moi ; je l'aurais mise à sec et je me serais rendu malade, et puis, vous seriez morts de soif, n'ayant plus d'eau dans votre fontaine : il est vrai que le *Stivel* n'est pas loin ; j'ai mis aussi plus d'une fois ma langue desséchée dans cette fontaine... en esprit. L'eau qu'on boit ici c'est l'eau de pluie, recueillie dans une espèce d'étang ; à la communauté, on la distille ; elle n'est point malsaine, mais c'est tout le bien que j'en puis dire.

On n'a guère de goût que pour dormir et c'est ce qu'on fait le moins : je ne crois pas avoir dormi en moyenne deux heures par nuit, depuis mon arrivée, et encore quel sommeil : j'ai tout le corps en feu, et puis les moustiques, oh ! les horreurs de bêtes ! Ils s'attaquent de préférence aux jeunes missionnaires dont le sang a encore toute sa force et sa saveur ; cette préférence nous flatte, mais leurs piqûres ne flattent guère ; ça brûle et vous rend tout sommeil impossible.

Pendant 5 ou 6 jours, je me trouvais absolument ahuri à force de fatigue et de privation de sommeil ; hier et aujourd'hui ça va beaucoup mieux, je sens que je me suis déjà presque fait au climat. Ce n'est pas précisément la chaleur qui m'a fatigué : il fait plus chaud dans la Mer-Rouge, et je n'en ai pas souffert le moins, parce le mouvement du navire donne un peu d'air ; mais ici, pas un souffle, et l'on se sent étouffer : les Bretons ont des poumons si amples et si exigeants ! mais ils s'habituent bien à se contenter de la quantité d'air que le bon Dieu leur dispensera ici. Il faut te dire que nous sommes au moment des plus

(1) Village natal du missionnaire.

grandes chaleurs : il y a tous les jours 37 à 39 degrés à l'ombre.

Je te dis mes misères, parce que j'ai promis de ne rien vous cacher ; mais je sens bien que je me ferai vite au climat, et que le travail d'acclimatation n'est si pénible que parce qu'il se fait rapidement ; et puis tout cela n'empêche pas la joie de l'âme. A bientôt, ma bien chère Sœur ; je vous embrasse tous dans le cœur de Notre-Seigneur. Là on respire à l'aise, et il n'y a point de moustiques !

18 Juin. — J'ai déjà vu à la communauté 5 des missionnaires qui sont au district. L'un d'eux me disait : « De mes chrétientés, autrefois si belles, il ne reste plus que l'emplacement des villages, et des squelettes humains, à peine revêtus de haillons ». La Mission, depuis près de deux ans, n'a pas moins de 30.000 chrétiens à sa charge. On les a groupés dans quelques postes, afin de pouvoir se défendre, et le missionnaire a été obligé de se faire chef d'armée : autrement c'eût été un massacre général. Actuellement tout va mieux. Les chrétiens sont rapatriés en grande partie, mais misère ! les rizières n'avaient pas été, en plusieurs endroits, semencées, et sans la Mission, la plupart des chrétiens mourraient de faim. Ceux qui ont pu ensemençer auront un peu de riz, maintenant après la moisson qui se fait, mais, comme la récolte est très mauvaise, ils n'ont guère de riz que pour 3 ou 4 mois, et pour eux enfin, ce sera bientôt la misère, en attendant la seconde récolte, qui se fait vers la fin de l'année. Presque tous ces malheureux, par suite des privations ou de la nourriture malsaine, sont couverts de plaies : oh ! que les pauvres de chez nous sont heureux comparés à ces pauvres gens, dont plusieurs avant les derniers désastres étaient riches, et ne manquaient de rien... Mais des jours meilleurs viendront, et puis le bon Dieu se sert souvent de ces famines pour attirer à nous les pauvres affamés, et procurer de nombreuses conversions. Les foules qui suivaient Notre-Seigneur avaient faim aussi.

Dimanche, 19 Juin. — Seconde procession du Saint-Sacrement dans les pays catholiques : solennité de la fête du Sacré-Cœur ; ici, rien, une messe-basse à 5 heures, et puis tout a été fini. Cela me rend un peu triste : oh ! si on

comprenait bien combien on est heureux de vivre dans un pays catholique ! Je ne voudrais pas mourir avant d'avoir vu dans notre pauvre mission la splendeur de nos fêtes de France. Ma chère Sœur, fais bien aimer à nos chers neveux les solennités religieuses ; il faut en être privé pour savoir combien elles sont belles. — Allons ! puisque c'est fête, à défaut d'autre chose, je veux rire avec toi, en te contant des fariboles :

I. *Comme quoi les bas et chaussettes ne sont point inutiles à ceux qui vont toujours pieds-nus.* — Je crois t'avoir dit que nous n'avons jamais de bas, pas même pour dire la messe, rien que nos sandales, qui nous couvrent tout juste les doigts des pieds. C'est encore du luxe ; nos séminaristes sont tout à fait pieds-nus, même quand ils servent la messe, et, quant à nos chrétiens, ils laissent leurs sandales à l'entrée de l'église, lorsqu'ils en ont, mais, depuis mon arrivée, je n'ai pas encore vu une seule chaussure à la porte de l'église : tout le monde marche nu-pieds, à cette époque de l'année...

Pour lors, dans la guerre acharnée que j'ai à soutenir chaque nuit contre les moustiques, ne pouvant supporter ma moustiquaire, dans laquelle j'étouffais, je passais en revue tous les engins de guerre qui auraient pu me servir contre mes terribles ennemis. Les points les plus attaqués par l'adversaire sont les pieds et les mains, c'est aussi sur ces points qu'il faut fortifier la défense. Or, la nuit dernière, il me vint une idée de génie, comme il en vient aux Alexandre, aux Napoléon, etc..., au moment qui décide de la victoire... Bénissant le ciel de cette sublime inspiration, baisant en esprit les mains qui m'avaient procuré tous les moyens de défense, j'ouvre ma malle, j'en retire deux paires de chaussettes, l'une pour les pieds, l'autre pour les mains, et me voilà devant mes ennemis sans nulle crainte, assuré de la victoire. Ils sifflent autour de moi, frémissant de colère comme des lions. La place est en parfaite sûreté, et je croyais pouvoir dormir tout à mon aise, quand un nouvel ennemi se présenta : des hannetons, attirés par la proximité d'un arbre dont ils sont très friands, se précipitèrent en escadrons serrés dans ma chambre, et bientôt ce fut autour de moi un bourdonnement semblable aux bruits de

chariots de guerre courant sur des cailloux. Comment dormir ?... Mais, la nuit prochaine, je mettrai aussi des chaussettes aux oreilles, hein !

II. *Propreté des Annamites.* — Elle est légendaire : voyez plutôt. Un de nos missionnaires dinait chez un des *Julots* (1) de sa paroisse. Le Père étant servi, le maître de la maison remarqua que son assiette n'avait pas été lavée depuis qu'elle était dans la maison ; colère contre ses gens. — « Mais attendez, mon Père. » — Il prend l'assiette, verse



Monseigneur PELLERIN
des Missions Étrangères
né à Loemaria-Quimper
Evêque de Biblos
Vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale
(1813-1862)

le contenu dans le creux de sa main, prend le turban graisseux qui lui sert de coiffure, en essuie l'assiette, y remet l'omelette. — « Maintenant, Père, vous pouvez manger, c'est propre. » Authentique.

— Mon petit gars *Dào* me fera un jour quelque chose de semblable : il ne commence pas mal déjà : il boit dans ma tasse à thé, et me la sert peu après sans, bien entendu, la

(1) Notables.

laver. Quand il a soif, il embouche, sans plus de façon, mon carafon d'eau, et se garde bien de l'essuyer. Or, en me le donnant, on me dit qu'il *avait eu* la gale, et je crois que *l'indicatif présent* irait mieux ici que le passé... mais soyez sans crainte, il ne recommencera pas. Vive mon *Dào* !

De ma chambre, je vois les gens du village venir puiser de l'eau qu'ils boivent, à l'étang creusé dans la communauté pour recevoir l'eau de pluie ; presque tous, avant de remplir leurs seaux, s'y lavent soigneusement les pieds ; c'est ça qui doit être bon à boire !

24 Juin, Fête de S. Jean-Baptiste. — Bonne fête à tous les Jean et Jeanne de la famille ! J'ai dit ce matin la messe pour toute la famille ; je n'ai oublié personne, pas même moi-même.

Mon catéchiste est arrivé depuis deux jours pour me prendre ; on me dit que c'est le meilleur de tous les catéchistes de la mission ; de fait, il m'a fait très bonne impression ; il sort du collège général de Pinang et paraît intelligent ; et puis, il est d'une grande propreté. A nous deux, nous réussons bien à rendre le petit *Dào* présentable ; on lui a donné une première leçon ce matin et il s'est mis à pleurer : ils aiment tant leurs crasses, nos bons Annamites !

Voilà ma famille nouvelle composée : mon catéchiste *Trí* et mon fils *Dào*. Ils me doivent rendre tous les devoirs des enfants envers leur père ; à la première présentation, ils m'ont fait les trois grandes prostrations annamites, que l'on ne peut faire qu'à son père, et aux grands mandarins ; quand je mourrai, ils devront porter mon deuil pendant un an, absolument comme à la mort du père et de la mère. D'un autre côté, ils reçoivent de la part de tous, païens comme chrétiens, les honneurs et la considération dus aux fils de mandarin.

Ces enfants se recrutent dans les familles les plus chrétiennes ; on vient les proposer ou bien on les demande ; la Mission les prend ou les donne comme servants à un missionnaire ; si l'enfant est intelligent, et si le missionnaire en est content, au bout de quelques années, on le fait entrer au collège pour faire ses études.

Ce n'est guère que vers l'âge de 15 ans qu'on entre au

collège ; les santés ne sont pas assez fortes, ni les intelligences assez développées pour commencer les études de latin plus tôt ; mais auparavant, l'enfant apprend le chinois afin de pouvoir, quand il sera catéchiste, servir d'interprète au missionnaire.

Les études terminées, c'est-à-dire habituellement vers l'âge de 22 à 24 ans, on entre au service d'un missionnaire comme catéchiste. Plusieurs ne vont pas au delà, mais ceux dont on est le plus content, après avoir exercé les fonctions de catéchiste, pendant 8 à 10 ans, sont rappelés à la communauté pour faire leurs études théologiques, et recevoir ensuite les Ordres sacrés. Le mien sera certainement rappelé pour sa théologie, dès que le pays sera complètement en paix.

Les catéchistes instruisent les fidèles, surtout les nouveaux convertis, préparent les enfants aux Sacrements, président les prières dans les églises, etc., etc... Le mien actuellement n'aura guère autre chose à faire que de m'apprendre la langue : il aura encore assez à faire ; je n'ai pas encore commencé à étudier sérieusement : mais dès que je serai arrivé à mon poste, je m'y mettrai tout entier, et avec la grâce de Dieu, j'espère bien réussir assez vite à pouvoir parler un peu. J'ai hâte d'être utile et de pouvoir travailler comme missionnaire.

Mon poste s'appelle *Dong-Trang*. Le pays où je vais est, me dit-on, très beau, mais il a été ravagé pendant la guerre ; maintenant tout y sera en paix et tout va reprendre son ancienne splendeur. Une des choses qui m'ont fait le plus de plaisir c'est d'apprendre qu'il y a à côté de ma maison un fleuve aux eaux limpides et bonnes à boire ; je n'ai pas vu de courant d'eau limpide depuis mon départ de France ; par ici ce n'est pas de l'eau qui coule dans les rivières, mais du *gouellien* (1). J'y suis allé une fois me baigner, et j'étais bien plus sale après qu'auparavant. Là où l'eau ne coule pas, comme dans les petits étangs, elle est brûlante. J'ai voulu aussi me baigner dans cette eau, et en m'y jetant, j'ai éprouvé une impression de chaleur bien plus forte que l'impression de froid que l'on éprouve quand on se jette dans les ruisseaux les plus froids de chez nous ; aussi, j'en ai assez des bains

(1) Sale mixture que l'on donne aux pores, en Bretagne.

par ici, mais j'espère bien que, dans mon poste, c'est autre chose et que l'on pourra se baigner de temps en temps ; j'en sens bien le besoin, mon sang me brûle. Ça va cependant beaucoup mieux, ça va même très bien désormais ; je sens parfaitement que les plus grandes difficultés de l'acclimatation sont déjà passées : je mange bien, je commence à bien dormir, et je me sens dans le corps et dans l'âme une nouvelle vigueur, ou plutôt toute ma vigueur d'autrefois ; quand je dis *toute*, je dis peut-être trop, mais enfin, ça va bien, et ça ira très bien. Je suis calme et la tristesse ne me gagnera plus. Je suis plus heureux que jamais de ma vocation ; réjouissez-vous donc tous avec moi, et n'ayez jamais la moindre inquiétude, ni la moindre tristesse à mon sujet.

La communauté de Xa-Doai se compose : 1° du *palais épiscopal*, maison annamite en bois, sans étage, couverte en briques ; 2° du collège, maison européenne à deux étages, sorte de grand magasin, aussi mal bâti que possible, et tombant en ruine, quoique n'ayant qu'une vingtaine d'années d'existence ; 3° de la maison du provicaire, et du procureur (l'économe de la mission), maison européenne, grande à peu près comme notre maison de Kerloreec ; 4° du grenier au riz, grange aussi belle que la maison de Monseigneur, ce qui ne veut pas dire que ce soit une merveille ; 5° d'une dizaine de maisons en chaume, servant aux missionnaires de passage à la communauté, à des prêtres indigènes, aux catéchistes, aux étrangers. L'église est en dehors de la communauté, mais tout à côté ; c'est un hangar en chaume, ouvert à tous les vents — si du moins il y avait eu du vent dans ce pays, mais hélas ! — voilà la cathédrale, mais on en construit une qui sera une vraie merveille pour ce pays, et qui même passerait presque pour une belle église chez nous.

Autour de ces édifices, sur un terrain d'une lieue de circuit, se trouve le village de Xa-Doai, comprenant environ 500 habitants, tous chrétiens. Le village est entouré, pour le défendre contre les païens, d'un fossé de 2 ou 3 mètres de large, rempli d'eau, et tout hérissé de piques de bambous bien pointues ; pour les Annamites, c'est une place imprenable. Nous essayons de grouper tous nos chrétiens par gros villages fortifiés, afin de prévenir de nouveaux massacres à l'avenir.

Mon vicaire apostolique s'appelle Mgr Pineau, du diocèse d'Angers, 44 ans, nommé il y a seulement un an, en remplacement de Mgr Croc, qui était de Saint-Brieuc. Il est bien bon et bien simple. Il n'est pas plus grand que moi, mais c'est presque une bonne taille pour ce pays.



Monseigneur Croc
né à Coatréven, diocèse de Saint-Brieuc,
Vicaire apostolique du Tonkin méridional,
mort en 1886.

En mission à Dong-Trang

Dong-Trang, le 4 Juillet 1887.

(A SON FRÈRE.)

Je viens de recevoir ta lettre du 3 Mai. Ah ! si tu savais comme le cœur bat, quand, à travers quatre mille lieues, on reçoit une première lettre de France. En même temps que ta lettre, j'en recevais deux autres de mes enfants de Quimperlé ; j'avais des nouvelles de ce que j'ai laissé de plus cher en France, et comme dit le Père Chou, mon cœur jouait du violon. Ecrivez-moi souvent, écrivez-moi longuement ; il faut être loin pour bien savoir ce que c'est que la famille, et vos lettres me rendront un peu ce que j'ai laissé après moi. Je dis cela, bien entendu, sans l'ombre d'un regret, ou, si j'ai un regret, c'est de n'avoir pas plus tôt répondu à l'appel du bon Dieu. Ta lettre, vieille de deux mois, m'a fait presque autant de plaisir que si elle avait été de la veille ; j'espère qu'il en sera de même des miennes, et que vous ne penserez pas trop, en les lisant, à la date à laquelle elles auront été écrites.

Je suis à Dong-Trang depuis le 1^{er} Juillet. Parti de Xa-Doai le 28 Juin, je suis arrivé ici, après deux nuits de barque ; nous nous sommes arrêtés à Vinh et à To-Ky. La distance à vol d'oiseau entre Dong-Trang et Xa-Doai ne doit pas dépasser 10 lieues : l'affaire de deux heures de chemin de fer ; il faut 2 ou 3 jours pour faire ce voyage à pied, tant il y a de tours et de détours ; en barque il faut à peu près 24 heures. Pendant la seconde nuit que j'ai passée en barque, 2 immenses écobues, allumées sur les montagnes, éclairaient les deux extrémités de notre route. C'est un spectacle très beau, dont on peut jouir presque tous les soirs ; on brûle les grandes herbes pour semer du riz sur la cendre. Il y a quelques mois, c'étaient nos villages brûlés qui formaient ces écobues. Dong-Trang aussi y a passé ; pas une maison n'est restée debout ;

tous les chrétiens ont dû s'enfuir à To-Ky ; il n'y a pas encore longtemps qu'ils sont rentrés ; aussi tu peux te faire une idée des palais de nos pauvres chrétiens. Les 5 villages chrétiens les plus rapprochés ont subi le même sort ; les chrétiens n'ont même pu encore rentrer que dans un de ces villages, à Ké-Dong. Les chrétiens des autres villages sont pour la plupart ici ; le village ne compte habituellement que 400 habitants ; il en a en ce moment 1.500. Le P. Le Gall espérait pouvoir rapatrier les autres chrétiens, cette semaine, mais il se voit attardé par quelques difficultés provenant des mandarins.

En arrivant ici, en voyant ce village si désolé, ces misérables cabanes, cette pauvre église, ces gens en haillons, je me suis trouvé un peu triste. Je faisais, malgré moi, la comparaison entre ce que j'ai laissé et ce que je voyais devant moi, et la pauvre nature a eu un pleur, mais un pleur sec, il est resté dedans : vous méritiez vraiment mieux. C'a été l'affaire seulement de quelques heures ; j'ai retrouvé toute mon ardeur et toute ma joie, le soir du lendemain de mon arrivée. J'ai commencé un peu ma vie de missionnaire ; je suis parti d'ici à la tombée de la nuit pour aller par des chemins impossibles, à Ké-Dong, pour y dire la messe le lendemain. Voilà qui me va. J'ai dit la messe dans une ancienne petite pagode, qui m'a servi en même temps

Ké-Dong, dimanche, 10 Juillet 1887. — Ma foi ! ma chandelle s'est éteinte à point, l'autre jour. Je puis te décrire ma vieille pagode, d'autant mieux que c'est de là que je t'écris. J'ai refait ma course, hier, avec un plaisir d'autant plus grand qu'il pleuvait à verse. Il nous a fallu nous réfugier deux fois dans les villages ; c'étaient des villages païens ; pauvres gens ! ils ont une peur bleue de leurs dieux, et savent à peine qu'ils ont une âme. Prie bien, et fais beaucoup prier, pour que je retire un grand nombre de ces malheureux, des ombres de la mort. Voici le cortège, toujours le même, du missionnaire : en tête à une assez grande distance, et comme ne faisant pas partie du cortège, un homme portant les ornements, et montant la route, puis vient le missionnaire, le grand homme (c'est le nom que le peuple donne aux dignitaires, mandarins, missionnaires, hauts fonctionnaires français) ; à quelques

pas plus loin l'enfant du Père. L'enfant n'a point le droit de passer avant le catéchiste, moins encore celui-ci, le droit de passer avant le Père. Il n'est pas de peuple qui tienne plus à l'étiquette que celui-ci. Quand le Père a son fusil il y a un homme pour le porter ; le catéchiste se croirait déshonoré du coup d'avoir à porter le fusil ; cet homme, dans le cortège, doit se trouver entre le catéchiste et l'enfant. Il t'aurait fallu voir hier « le grand homme », le pantalon relevé jusqu'aux genoux, les pieds nus, tout couverts de boue. A peine



Culte bouddhique.

Bonze et ses acolytes, revêtus, dans la pagode, du costume rituel.

arrivé, trois ou quatre chrétiens se sont précipités sur ces pieds, « ces pieds si beaux », pour les laver. C'est l'usage du pays, et il faut passer par là, quoiqu'on soit parfois bien aise de faire soi-même cette besogne : ces bonnes gens, en vous frottant les pieds, vous font « illic » (1), et l'on a mille peines à garder la gravité d'un grand homme.

J'ai dormi cette nuit comme un bienheureux ; j'ai dit la messe ce matin vers 5 heures, et maintenant je t'écris, assis

(1) Démangeaison.

sur un ancien autel de Boudha, ou de quelqu'autre diablotin. J'avais commencé à te dire, l'autre jour, que la pagode en question me servait en même temps d'église, de chambre à coucher, de salle à manger, de salle de réception, etc. Elle n'est pas grande cependant ; je descends de mon trône pour la mesurer : j'ai un mètre qui ne me quitte jamais ; c'est fait : 9 pas de longueur, 5 de largeur : tu vois que ce n'est pas immense : seuls les catéchistes et quelques enfants peuvent s'y loger, mais à dix pas il y a un grand hangar, dans lequel se tiennent les fidèles, et comme la pagode n'a que trois murs, et que le mur qui manque est de ce côté, tous peuvent très bien voir l'autel. L'assistance est très fervente ; mais je te parlerai plus tard de la façon de prier en ce pays et d'assister à la messe.

La première fois que je suis venu ici, une députation du village est venue me saluer au nom de tous : entre autres choses, il m'ont dit, que, puisque me voilà arrivé, ils ne craignaient plus les rebelles, parce que j'avais un excellent fusil : ah ! s'ils savaient comme je sais m'en servir ! Nos chrétiens me paraissent bien bons, mais les âmes aussi souffrent nécessairement de ces troubles et persécutions qui se suivent de si près : l'administration, c'est-à-dire la tournée du missionnaire, ne peut pas se faire régulièrement ; des villages restent parfois très longtemps sans voir le missionnaire, et quoiqu'on dise les prières en commun, matin et soir dans les familles, et qu'on récite le catéchisme dans presque toutes les maisons, l'instruction religieuse ou du moins le sens vrai des choses de Dieu fait parfois défaut, car on doit se bien dire qu'il faut plusieurs siècles pour bien christianiser le sang païen. Espérons que le bon Dieu nous donnera assez de paix pour bien organiser nos missions.

Ici, tout aussi a été brûlé. Il n'est resté debout que la pagode qui me sert d'église, et la maison d'un vieux richard apostat qui l'avait bâtie ; ce vieil apostat vient de mourir après s'être converti. Les chrétiens se sont enfuis à To-Ky, à la Sainte-Enfance, établissement fortifié, qui a résisté à un siège de 13 jours, de la part des rebelles. Ils ne sont revenus ici avec leurs familles qu'après avoir fortifié le village. Ici comme à Dong-Trang, la défense consiste tout simplement en une palissade de bambou. Les autres chrétiens qui ne sont

pas encore rentrés doivent être réunis dans un seul village qu'on fortifiera aussi pour les mettre à l'abri des pillards et des rebelles. On veille toutes les nuits, aux portes de nos villages chrétiens. Même en temps de paix cela n'est point inutile dans ce pays, où le pillage et le vol sont comme des institutions permanentes.

Je te laisse en compagnie des pillards et des voleurs pour dire mon office ; mais avant, de crainte que je ne l'oublie, je veux te dire que je me porte merveilleusement ; jamais je ne me suis senti plus dispos ni de corps ni d'esprit, et cependant nous sommes à l'époque des plus grandes chaleurs. J'ai été secoué des pieds à la tête pendant les 15 premiers jours, mais maintenant, c'est comme si j'étais né dans ce pays : je mange comme un ogre, je dors tout la nuit comme une toupie, je ne sens plus les moustiques. Je crois qu'ils ne veulent plus de moi, mon amour-propre commence à s'en offenser. L'eau de Dong-Trang est réputée la meilleure de la mission, et c'est bien important : l'expression des Annamites pour dire qu'un pays est sain ou malsain veut dire *avoir bonne eau ou mauvaise eau*. Celle que nous avons est vraiment bonne, c'est l'eau du fleuve ; je te vois faire une grimace ; quand tu viendras me voir, je te la ferai goûter et, la soif du Tong-King aidant, tu la trouveras délicieuse comme moi. Au lieu de te laisser au milieu des brigands, voilà que je te laisse au milieu de mon fleuve de lait et d'ambrosie.

Dong-Trang, même jour, 9 h. 1/2 du soir. — Après t'avoir quitté ce matin, je suis sorti dans le village pour dire mon bréviaire. Le maire m'a abordé, pour m'inviter à aller *boire de l'eau* chez lui, cela veut dire *boire le thé*, les Annamites ne boivent jamais d'eau pure. Quelle cabane que cette maison du maire ! les sabotiers de chez nous n'en voudraient certes pas. On peut juger des autres maisons. Ce sont de pauvres huttes, que l'on a bâties à la hâte, en rentrant, après plus d'un an passé à To-Ky. Presque toutes les familles ont perdu quelques membres, de la main des rebelles ; je ne sors jamais sans rencontrer des chrétiens qui me parlent de leurs pères ou fils tués par les rebelles ; d'autres ont été blessés ; il y a un catéchiste qui a eu les deux oreilles coupées, et a été laissé pour mort à côté du Père Blanc qui, lui, ne s'est

point relevé. Malgré tout, il y a des conversions ; les nouveaux convertis viennent ici pour se faire instruire ; il y en a une centaine ; et ce ne sont pas, pour la plupart, les plus favorisés de la fortune ; les braves gens que l'Évangile d'aujourd'hui nous montre s'attachant aux pas de Notre-Seigneur ne devaient pas non plus être de grands *Julots*, puisqu'ils avaient faim ; quelques-uns viennent peut-être parce que chez nous l'aumône est plus généreuse ; la grâce du bon Dieu prend l'homme de toute façon, même par le ventre ; il en était de même du temps de Notre-Seigneur. « *Amen, amen dico vobis : Quæritis, me, non quia vidistis signa, sed quia manducastis ex panibus, et saturati estis* » (1). (Joan. VI, 26.) Plus tard tout ça fait de bons chrétiens.

Événements de la quinzaine. — L'événement le plus important est que mon *chu* (prononcé *tiou*, car un premier principe pour lire l'annamite, est de ne jamais prononcer comme c'est écrit — *chu* veut dire *enfant*, enfant d'un *grand homme*), donc mon *chu* ne s'appelle plus *Dào* mais *Nghia*, qui veut dire « Sagesse ». Le *chu* du P. Le Gall s'appelant, lui aussi, *Dào*, il a fallu, pour éviter la confusion, changer de nom au mien. Ce matin, il m'a fait bien rire. J'avais emporté à Ké-Dong un petit morceau de sucre en pain, pour mettre dans l'eau, qui y est assez mauvaise. Pendant que je faisais mon action de grâces, l'enfant qui préparait le déjeuner remarque le morceau de sucre, le prend, le tourne et le retourne, le contemple longuement, se demandant ce que ce pouvait être. A la fin il me regarde du coin de l'œil pour voir si je regardais ; il paraît que j'avais l'air d'être en extase, car l'enfant rassuré, portant le morceau de sucre à ses lèvres, promena sa langue dessus ; en ce moment, pour ne pas éclater de rire, je fus obligé de détourner les yeux ; je ne sais pas si la langue du *chu* refit la promenade, mais quand je vins pour déjeuner mon sucre était à sa place, un peu usé par la langue de la « Sapience ». Ai-je utilisé le reste ? Je ne veux pas te le dire, mais l'eau était si mauvaise !

Mardi, 12 Juillet. — Le dessin que tu vois sur mon papier c'est ma maison, ou plutôt la maison du P. Le Gall. Le bon

(1) « En vérité, en vérité, je vous le dis : vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. »

Père n'a pas encore pu aller rétablir le reste des pauvres chrétiens fugitifs. C'est un bien bon confrère ; malgré tout j'aurais bien préféré être seul pour apprendre plus vite la langue. J'ai commencé à m'y mettre sérieusement : la grande difficulté n'est pas d'apprendre les mots, mais de les prononcer ; quelles grimaces il me faut faire pour prononcer certains mots ! Si encore, après maintes contorsions de bouche et de langue, je réussissais toujours ; mais il est plusieurs mots qu'il m'est impossible de prononcer ; essaie de prononcer le nom de mon *chu* « Nghia », en faisant sentir les 3 consonnes, et tu verras un peu la difficulté. Mais revenons à mon dessin.

Il représente une maison en bois, recouverte en chaume. Sur ma table de travail, j'ai disposé mes livres avec ordre et symétrie ; au milieu, c'est-à-dire au fond, en face de l'endroit où je m'assieds, j'ai placé ma, ou mieux, ta belle Vierge ; au-dessus, j'ai placé le beau crucifix de mon oncle ; ce petit coin est à moi seul, et je lui trouve un charmant air de fête. Les lits consistent en une estrade de bois, élevée de 0 m. 40 de terre ; au-dessus est une natte ; on trouve cela un peu dur, les premières fois qu'on s'y couche, mais comme j'y dors bien maintenant ! On se couche tout habillé, on se contente de laisser ses sandales par terre ; aussi comme la toilette est vite faite le matin ! Point de draps bien entendu ; quand il fait froid, on peut prendre sa couverture, mais on n'en a pas souvent la tentation.

La première chose que tu verras dans le plan de façade, est qu'il n'y a point de porte. Il y a trois ouvertures carrées qui prennent la moitié de la surface ; elles sont élevées de terre de 0 m. 50 ; appelle cela fenêtres ou portes, comme tu le voudras ; nous appelons l'ouverture du milieu porte, et les deux autres, fenêtres, mais on entre et l'on sort aussi bien par les fenêtres.

Maintenant que tu connais ma maison, je t'invite à venir manger le riz ou boire de l'eau avec moi. « L'enfant invite le Père à venir manger le riz », c'est la formule que mon *chu* me fait entendre trois fois le jour. Dieu merci ! il y a autre chose, mais, y aurait-il un repas de Lucullus, c'est toujours la formule dont on se sert. Je me fais très bien à ce régime ; je ne pense plus au pain ; et par ailleurs, en fait

d'aliments, rien ne manque. La prochaine fois, je te ferai sortir un peu de la maison. Je vous ferai connaître le pays et ses habitants à mesure que je les connaîtrai moi-même...

J'ai porté le bon Dieu, l'autre jour, à une bonne vieille, dans un bateau. C'est la vieille malade qui était dans le bateau, et non pas moi. Il m'a fallu aller dans l'eau jusqu'aux genoux pour arriver au bateau ; c'était saint Christophe, moins la taille. Le grand bâton classique était remplacé par mon catéchiste et mon *chu*, qui me relevaient le pantalon et la soutane ; vieux *chimie* (1) prends ton crayon, et dessine-moi ça.

A Dieu, je t'embrasse, je vous embrasse sur les pieds de mon Christ de missionnaire.

Dong-Trang, le 18 Juillet 1887.

(A SA SŒUR.)

J'ai reçu, hier, ta lettre du 15 Mai. Si tu crois que je l'ai lue sans pleurer, tu es dans une erreur aussi profonde que pernicieuse. J'ai pleuré de vous savoir tous en bonne santé ; j'ai pleuré de ta joie et de la joie des enfants à Lampaul ; j'ai pleuré surtout des larmes de petit Jean-Marie, à la réception de ma lettre, de la beauté de cette âme d'enfant et de ton affection pour lui ; j'ai même pleuré de savoir que ma mère avait un petit cochon. Les objets paraissent plus petits à mesure qu'on s'en écarte ; c'est tout le contraire pour les choses du cœur, et les moindres joies de la famille, à la distance de 4.000 lieues, vous touchent jusqu'aux larmes. Le bon Dieu est bien bon pour nous ; en somme, il y a longtemps que nous n'avons pas été aussi heureux qu'en ce moment, et, malgré la séparation, nous n'avons jamais plus vécu ensemble. Je saurai mieux que jamais toutes vos joies et toutes vos tristesses, et je ne vous cacherai aucune des miennes.

Aujourd'hui, je n'ai que des joies à vous annoncer : Je suis joyeux comme un pinson, je me porte comme petit Jean-Baptiste porte sa culotte, c'est-à-dire on ne peut mieux. Je commence à bredouiller quelques mots annamites, et j'aime déjà tout plein nos pauvres chrétiens. J'ai déjà administré trois extrêmes-onctions. Le premier que j'ai « extrémisé » était un enfant qui le matin assistait à la messe, et, à 2 heu-

(1) *Chimie* ou *Jimie*, diminutif de Jean-Marie.

res, était mort du choléra ; le second était un pauvre malheureux, baptisé il y a 2 mois ; il n'avait d'autre lit que la terre nue et humide ; à côté de lui, sur une claie de bambou, une vieille femme se mourait aussi. Je viens à l'instant d' « extrémiser » la 3^e personne. C'est à un quart d'heure de ma maison ; il faisait nuit noire, les sentiers sont très étroits et sombres. Dans la maison, sur une dizaine de personnes, deux seules sont chrétiennes ; c'est un païen qui tenait le tierge pendant que je donnais l'extrême-onction. Je me suis trouvé assez fort en annamite pour faire comprendre à ces pauvres gens qu'il fallait se convertir, et hélas ! pour comprendre aussi qu'ils ne le feraient que plus tard ; ce qui veut dire qu'ils ne se convertiront pas. Ce dernier point n'est pas de nature à faire plaisir, mais avoue que tu as tort de dire que la poésie s'en va, et que ce début de mon ministère a vraiment sa poésie.

Pour le moment, je me sens surtout incliné vers la poésie du sommeil : il est 10 h. 1/2 et l'on se lève vers 4 1/2, aussi je te dis bonsoir, à bientôt ; bonsoir à tout le monde ; bonsoir en dernier lieu à *mamm* qui reste après moi les pieds dans la cendre chaude et disant des prières pour son *mabik*. *Kenavo...* voilà que je dors... voilà que je ronfle ; bonsoir.

Nghia-Yen, le 20 Juillet — Nghia-Yen est la maison de la Sainte-Enfance de la mission. Ceux qui ne croient pas qu'il y ait des mères qui abandonnent leurs enfants ou les vendent n'ont qu'à venir ici ; mais ça ne coûte pas cher ; hier, quand je parlais de Dong-Trang, le P. Le Gall était en train d'en acheter un, que sa mère était venue lui proposer ; elle en demandait une ligature, à peu près 15 sous ; est-ce que tu estimes nos neveux plus que cela ? Plusieurs de ces pauvres enfants, privés de leurs mères, meurent ici tout petits ; ceux qui grandissent restent dans la maison jusqu'à leur mariage ; on leur fait alors une petite dot, on les établit et ils fondent de nouvelles familles chrétiennes.

Je suis arrivé ici hier : ce n'est qu'à 3 heures de barque de Dong-Trang. Si tu as la carte du Tonkin Méridional tu y trouveras une chrétienté appelée To-Ky. Nghia-Yen est tout à fait en face, l'autre côté de la rivière. De toutes les chrétientés environnantes, à 4, 5 lieues à la ronde, ce sont les

deux seules qui n'aient pas été détruites ; elles ont eu à subir, l'une et l'autre, plusieurs attaques ; Nghia-Yen a été assiégé pendant 13 jours ; tous les chrétiens des environs s'étaient réfugiés à To-Ky.

La propriété est grande et belle ; les maisons sont en bois et en chaume ; l'église est en brique, et couverte de tuiles ; elle est assez jolie ; on y conserve le Saint-Sacrement. Il n'y a, dans toute la mission, que deux autres églises où l'on ait le Saint-Sacrement, et c'a été une de mes plus grandes tristesses en arrivant en mission. Quand donc pourrons-nous avoir sur tous les points de la mission des églises assez convenables pour y conserver le Saint-Sacrement ! ce serait une source de grandes bénédictions, et un aliment pour la ferveur des fidèles. Il y a ici un missionnaire. Ce sont des religieuses indigènes qui s'occupent des enfants.

Je te laisse pour aller parler annamite avec quelques enfants ; c'est le meilleur moyen d'apprendre ; je rentre à Dong-Trang, ce soir.

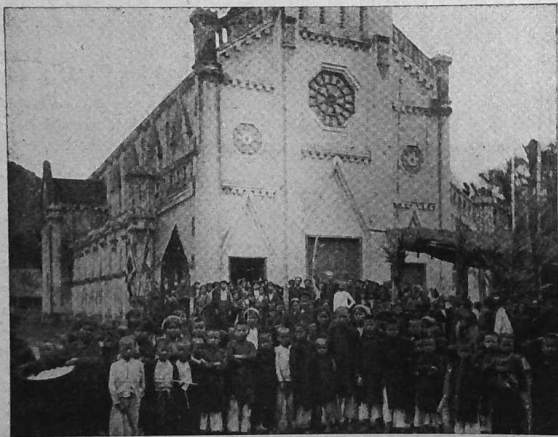
Dong-Trang, 22 Juillet. — Revenu, apportant avec moi, de Nghia-Yen, deux petits chiens : en voilà une nouvelle importante pour Jean-Marie et Jean-Baptiste ; c'est pour eux que je l'annonce. Mon chien à moi s'appelle *Meuk* ; le chien du P. Le Gall *Toto* ; celui-ci est jaune, le mien est noir.

Dans ma dernière lettre, je vous ai promenés autour de ma maison ; vous n'avez pas dû être fatigués ; ma maison est un peu plus petite que le Louvre. Aujourd'hui, il nous faut sortir un peu, et notre première visite sera, comme de juste, à l'église.

Les vieillards qui avaient connu les splendeurs du premier temple de Jérusalem ne pouvaient s'empêcher de pleurer, en voyant le second. Ici, il arrive un peu de même ; ce n'est pas que l'ancienne église, brûlée par les rebelles, fût une merveille, mais celle-ci est si triste ! Je ne puis la mieux définir en disant que c'est un hangar. Mon dictionnaire définit un hangar « un toit supporté par des poteaux » ; c'est bien cela mon église : un toit en chaume, de 30 mètres de long sur 8 de large, supporté par quelques colonnes en bois ; seul le chœur est abrité contre la pluie et le vent, par une cloison en bois, dont les planches sont plus ou moins bien jointes.

Il ne peut pas être question de conserver le Saint-Sacrement dans une pareille église. A l'intérieur, aucun ornement autre qu'un vieux Chemin de croix, et quelques images suspendues des deux côtés de l'autel.

Mais si l'église n'est pas belle, en revanche on y prie beaucoup. Le matin, dès 5 h. moins 1/4, l'église est presque pleine, tous les jours, pour la prière et la sainte messe ; de même le soir, pour la prière et le chapelet.



Une sortie de messe, au Tonkin.

Assistons à la messe : le prêtre à l'autel n'a rien de particulier, si ce n'est ses pieds nus, glissés dans des sandales qui en prennent à peine les doigts. Le servent — habituellement un catéchiste — quitte ses sandales en arrivant au pied de l'autel. Quand il fait bien chaud, il a un grand éventail pour faire du vent au célébrant, chose dont je n'aurais pas connu la nécessité, si j'avais toujours été aussi bien portant que maintenant, et si je n'avais pas eu tant de peine à respirer pendant les premiers jours que j'ai passés au Tong-King. Tous les fidèles, hommes et femmes, sont également pieds-nus. Point de chaises ni de bancs ; tout le monde s'assied

par terre, comme les bonnes femmes chez nous autrefois. Pendant toute la messe, on prie tout haut, à deux chœurs. Je ne comprends pas encore ces prières, mais on les dit très belles ; elles ont été composées par nos premiers missionnaires, et c'étaient des saints. Les Annamites ne savent pas prier tout bas ; aussi quand une personne va à l'église, dans la journée, elle tâche de se faire suivre d'une autre commère, afin de prier fort, en alternant. Presque à tout instant de la journée, on entend prier à l'église.

Le choléra est ici à l'état permanent. J'ai été appelé à administrer un cholérique : c'était un pauvre pêcheur : il était dans son bateau. Prenez trois barriques défoncées, mettez-les à la suite les unes des autres, et vous aurez parfaitement le réduit où tous nos pauvres pêcheurs naissent, vivent et meurent ; ils n'ont point de maisons à terre. Avoue qu'il y a de la poésie à administrer des cholériques, au fond de ces niches. C'est là que nous trouvons nos plus fervents chrétiens ; presque tous les pêcheurs des environs sont chrétiens ; aussi ce ne sont pas les barques qui nous manquent quand nous voulons monter ou descendre la rivière.

26 Juillet, fête de Sainte Anne. — Ma journée commence à 4 h. 1/4 environ — c'est le coq qui sonne l'heure — pour ne finir qu'à 10 heures. Après dîner, tous les Annamites font une longue sieste ; la chaleur est trop forte pour travailler. Jusqu'ici j'ai pu m'en passer, mais je commence à en sentir un peu le besoin ; après un an de mission, personne ne peut s'en passer. Nos bonnes gens, eux, ne doivent presque pas dormir la nuit ; à 11 heures du soir, on entend encore du monde prier à l'église et dans plusieurs maisons, et dès 3 heures du matin, on entend la prière du matin dans tout le village ; mais comme ils prennent leur revanche pendant le jour ! De midi à 3 heures, tout le village, pour ainsi dire, dort. C'est ce moment que je choisis habituellement pour vous écrire, dire mes vêpres et faire mes exercices de piété ; puis, je travaille encore. Vers 5 heures, je sors pour parler annamite, surtout avec les enfants ; c'est le meilleur moyen d'apprendre la langue.

Ici, les enfants sont loin de fuir le prêtre comme en Bretagne ; bien au contraire ; on ne peut sortir sans être entouré

ou plutôt suivi d'enfants ; ce serait un crime de marcher avant le Père ; de même autour de la maison, il y a toujours une foule d'enfants ; il y en a à toutes les fenêtres ; d'autres regardent par les fissures des cloisons ; quand il y a quelque chose de neuf, les grandes personnes s'y mêlent ; aussi le missionnaire vit comme sur la place publique. Dans les commencements, c'est quelque chose d'insupportable ; jamais, un moment seul ; mais on s'y fait très vite, et l'on ne pense plus, au bout de quelque temps, aux yeux braqués de tout côté sur vous. C'est cependant, souvent, une source de perte de temps, car on ne peut pas s'empêcher de dire quelques mots de temps à autre ; mais pour moi, ce n'est pas du temps perdu. Au moment où je t'écris, j'ai deux enfants à genoux à côté de moi, admirant la finesse de mon écriture, et me parlant constamment, mais je ne comprends rien. A la porte, il y a une dizaine d'enfants qui me demandent des médailles. Tu penses que ce n'est pas commode d'écrire dans ces conditions, et tu ne seras pas étonné si je vais de temps en temps du coq à l'âne. Voici que deux bons hommes viennent se joindre aux deux enfants qui me regardent écrire...

Dong-Trang, le 27 Juillet 1887.

(A SON FRÈRE.)

Le Père Le Gall vient de partir, pour rapatrier les derniers chrétiens fugitifs. Ce matin, tous ont assisté à la sainte messe, dite à leur intention ; puis, les hommes valides se sont mis en route ; les femmes et les enfants doivent attendre à plus tard. Le cortège avait bien son cachet : en tête, le Père avec son catéchiste et ses servants ; à sa suite, sur une seule ligne, la milice chrétienne des villages qu'on rétablit : d'abord, les fusiliers avec de vieux fusils, datant d'avant le déluge, puis les lanciers, armés de piques de 3 à 4 mètres de long. Tous se sont affublés d'une espèce d'uniforme : *uniforme !* il fallait voir ! Ils vont faire 4 lieues à pied, et la chaleur est déjà bien forte. Quand ils arriveront là-bas, ils n'auront aucun abri : pas une maison. Ils comptent prendre d'assaut une maison de pirate... abandonnée : ce sera l'église. Ceci me rappelle que les soldats que j'ai eu à héberger, l'autre jour, étaient montés pour prendre quelques chefs pirates : à les entendre, c'était déjà fait : ils ont pris... un cochon et un bœuf.

La première chose que feront les chrétiens qu'on rapatriera sera de fortifier le village, je veux dire le futur village : on creuse un fossé, on fait une palissade en bambous, et voilà immédiatement une forteresse ; nos catéchistes appellent cela *Arx* ; les champs, chez nous, avec leurs talus élevés, porteraient mieux ce nom pompeux ; mais cela suffit, et derrière ces fortifications si primitives, nos chrétiens dorment en paix. Pas tous cependant, car il y a un veilleur à chaque poste, et de temps en temps, il frappe un coup de tambour, pour avertir que l'on peut compter sur lui.

Me voici donc seul, que dis-je ? Pendant que je t'écris, un jeune homme me prend le pied pour inspecter sur toutes les coutures une vieille paire de chaussures en feutre, que j'ai mise aujourd'hui, mes sandales m'ayant fait défaut. C'est ainsi du matin au soir ; nos chers Annamites sont curieux comme des singes, et puis, de même qu'autrefois à Rome, tous les oisifs se rendaient au Forum, de même ici, quand quelqu'un n'a rien à faire, il vient chez le Père : c'est le Forum pour eux. Ils ne sont pas seuls à hanter ma maison, et j'y vois apparaître souvent quelques visages très peu annamites ; l'un a une fameuse ressemblance avec toi. A bientôt.

29 Juillet. — La nuit dernière, panique dans le village. Vers minuit, le tambour d'alarme sonne ; immédiatement, on entend comme un immense cri dans tout le village ; les chiens y joignent leurs hurlements, et il y en a plus de 100 dans le village ; tu entends cette musique. Pendant que les femmes pleurent et crient, les hommes se précipitent sur leurs armes ; les fusils étant chez moi, ils durent se contenter de leurs lances. Bientôt, il y eut une véritable armée de lanciers pour... éteindre un feu de 2 sous qui brûlait une cahute inhabitée ne valant pas même cela. Mais ces pauvres gens sont si habitués à voir leurs maisons brûler, qu'à chaque alarme, ils pensent immédiatement que c'est l'ennemi qui vient. Pour mon compte, ça été aussi ma première pensée, et quand je suis sorti, cette pensée s'est confirmée encore : en dehors des fortifications — je ne puis pas écrire ce mot sans rire, mais je n'en trouve pas d'autre — on croyait voir une longue ligne de feu ; sans nul doute, me suis-je dit, ce sont les

rebelles qui viennent incendier de nouveau le village. Je n'avais pas le temps de réfléchir, et de me dire qu'il n'y en a plus de ce côté. J'ai fait un petit acte de contrition ; mais il m'a suffi de faire quelques pas, pour savoir ce qui en était. En quelques minutes, tout fut fini, et chacun s'en fut se coucher. Je fis de même en me donnant à part moi un certificat de bravoure, attendu que pendant les quelques secondes où je me suis cru en présence de nos ennemis et de nos massacreurs, je n'ai pas senti la moindre fibre bouger en moi. Qu'ils viennent donc ! j'ai un bon fusil avec lequel je n'ai jamais manqué un coup !... pour une bonne raison. A bientôt. Je te tire un baiser ; ça y est ; tire à ton tour et que la *lécipoque* soit vraie. Adieu.

7 Août, fête de la Transfiguration de N.-S. — Cette fois, ma lettre sera courte. Je comptais disposer un peu de mon dimanche pour t'écrire longuement, mais demain, après avoir dit la sainte messe à Ké-Dong, dans la vieille pagode dont je t'ai déjà fait la description, et d'où je t'écris cette lettre, j'irai voir le P. Le Gall, et les chrétiens qu'il rapatrie. C'est à 3 heures de marche d'ici. Ce soir, j'ai trop de sommeil dans les yeux pour pouvoir t'écrire, et je veux que ma lettre soit prête à partir dès demain ; je ne resterai jamais plus de 15 jours sans vous expédier une lettre.

Je comptais te faire faire une promenade autour de l'enceinte du village ou pour parler comme nos chrétiens, autour de la place forte ; comme je n'ai pas le temps de t'accompagner, tu feras la promenade tout seul. (*Ici un dessin de la place forte.*)

Tire-toi de cette promenade, si tu peux. Les fortifications sont si fortes que ce soir, étant allé dire mon bréviaire au dehors de l'enceinte de Ké-Dong, qui est pour le moins aussi défendu que Dong-Trang, et les portes étant fermées, quand j'ai voulu rentrer, au lieu d'appeler le veilleur, j'ai franchi la palissade sans difficulté. Il est vrai, qu'à peine avais-je franchi, le veilleur a crié : Qui vive ! Mais si j'avais été un vrai brigand, j'aurais franchi la palissade quelques pas plus loin, et j'étais maître de la place.

A chacune des 4 portes, il y a un veilleur pendant la nuit ; de même pendant le jour, il y a 2 veilleurs, et aucun

païen n'entre sans leur permission ; c'est dans l'une des cabanes de veille de jour que le feu avait pris l'autre nuit.

Allons ! fais ta promenade ; moi je vais dormir dans ma pagode comme dormaient autrefois les Boudhas et d'un sommeil presque aussi profond.

C'est aujourd'hui la fête de la Transfiguration de N.-S. Le jour de la Transfiguration arrivera aussi pour nous, et alors, je reverrai encore tous ceux que j'ai quittés, non plus dans la tristesse comme je vous ai vus bien souvent, mais dans les éternelles joies de notre Dieu...

Ké-Dong, dimanche 14 Août 1887.

(A SA SŒUR JEANNIE.)

Depuis ma dernière lettre, pas grand'chose de neuf. Dimanche, après avoir dit la messe ici, je suis allé à Ké-Mui, où le P. Le Gall rétablit les derniers chrétiens fugitifs. C'est à trois heures de marche d'ici ; tu peux croire qu'aucun cantonnier ne s'est occupé des routes qui y conduisent ; ce sont de petits sentiers à peine fréquentés ; il faut gravir des montagnes, descendre dans les ravins, c'est charmant ; de plus, les montagnes par lesquelles il fallait passer étaient, il y a quelques mois, le refuge de brigands, mais il n'en est plus question ; cela n'empêchait pas mon guide, quoique armé d'un fusil, de trembler de tous ses membres. Bien entendu qu'on va toujours pieds nus : c'est très commode et je commence à avoir de la corne sous les pieds.

A Ké-Mui, les travaux avancent ; la palissade en bambou est terminée ; un païen a donné une maison pour servir d'église ; le presbytère est une maison de pirate abandonnée. Ici toutes les maisons, étant en bois et en chaume, se démontent et se transportent d'un endroit à l'autre avec la plus grande facilité. Les travaux d'utilité commune terminés, chacun construira sa petite maison ; c'est vite fait : quelques pieux, un treillage en bambou au lieu de mur, un toit en paille, et voilà une maison faite. Les femmes et les enfants sont encore à Dong-Trang, mais ils vont pouvoir monter cette semaine ; tous les chrétiens des environs se réuniront à Ké-Mui pour être plus forts en cas d'attaque ; de là, tous peuvent assez facilement aller labourer leurs terres.

Tout allait bien là-bas, à part qu'ils allaient manquer de

leur riz quotidien, mais ils avaient dit leur *pater noster*, le matin, et voilà pourquoi je suis arrivé. Ne va pas croire cependant qu'ils m'ont mangé, et la preuve en est que je suis descendu le lendemain à Nghia-Yen, afin d'acheter le riz quotidien, pour plusieurs jours. Les païens des environs ne disent pas leur *pater* : aussi, après avoir pillé nos chrétiens, ils meurent littéralement de faim ; puisse cela leur ouvrir les yeux et le cœur ! Je te laisse pour aller réciter l'office de l'Assomption de la Très Sainte Vierge : je penserai à toi, à ton mari, à tes enfants et à tous nos chers parents. A bientôt.

Nghia-Yen, le 19 Août. — Nghia-Yen est la maison de la Sainte-Enfance de la Mission ; j'y suis depuis mardi soir. Je suis venu pour assister au service anniversaire d'un missionnaire, mort dans cette maison même, et je suis resté, pour aider un peu le missionnaire d'ici. Mercredi, il y avait eu plusieurs cas de choléra, et si le fléau avait continué à sévir de cette façon, le missionnaire n'eût pas pu suffire à la besogne ; mais, depuis mercredi, il s'est présenté peu de cas ; aussi, je pars demain pour Dong-Trang. Là aussi, il y a quelques cas de choléra, mais peu. N'allez pas vous effrayer parce que je me trouve en contact avec des cholériques ; le choléra d'ici ne prend pas sur les Français ; de mémoire d'homme, il n'est pas mort ici un seul missionnaire de cette maladie qui, cependant, est à l'état permanent au Tonkin. Voilà à peu près tout ce qu'il y a de neuf depuis dimanche.

Lundi, je suis resté à Ké-Dong, toute la journée : j'ai fait deux baptêmes, administré un cholérique, fait visite à M. le Maire du village, qui a trouvé moyen de me demander la paire de chaussures que je portais aux pieds, et reçu la visite d'une espèce de lettré de l'endroit, qui est venu me saluer avec une tête de cochon.

J'ai reçu hier une lettre de mon frère, datée du 10 Juin ; il attendait ma mère pour manger ses guignes et ses cerises ; ici il y a aussi des fruits bien bons, mais vous ne pouvez pas venir les manger avec moi ; il ne manque guère que cela à mon bonheur : la présence de ceux que j'aime. Bah ! on se retrouvera : allons ! bon courage !

Avant d'aller plus loin, je veux répondre à petit Jean-Marie, qui m'a envoyé des bâtons ; je crains de ne pas avoir

le temps plus tard : tu voudras bien me donner un petit coin de ta lettre pour lui écrire.

Tonkin, 19 Août 1887.

(A SON NEVEU.)

Mabik aour (1),

J'allais t'écrire en breton, mais je me rappelle que tu commences à aller à l'école et ce serait te faire injure que de t'écrire en breton ; tiens bon toujours cependant à ta vieille langue, et ne sois jamais du nombre des imbéciles qui en rougissent. J'ai très bien lu ce que tu m'écris en tête de la lettre de ta bonne tante. Tu me dis que tu ne m'as pas oublié, que tu pries pour moi et que tu viendras me voir quand tu seras grand. C'est bien cela, n'est-ce pas, petit ? Moi aussi je pense à toi, je prie pour toi, et je voudrais bien que tu puisses un jour venir me voir. Si tu viens comme marin, comme tu me le dis, je te verrai avec joie, mais si tu viens comme missionnaire, oh ! que je serai plus heureux !

C'est ici qu'il y a des choses, petit Jean-Marie ! Il y a d'abord des choses bien tristes : il y a des enfants comme toi, beaucoup, beaucoup, beaucoup, qui ne sont pas baptisés ; il y a d'autres qu'on vend : nous en achetons pour en faire des chrétiens ; il y a d'autres qui n'ont aucun habit, et qu'on voit courir par ci par là semblables à des petits oiseaux qui viennent d'éclore et n'ont pas encore de plumes. Tu es heureux toi d'avoir été baptisé et d'être devenu l'enfant du bon Dieu ! Et puis, ce n'est pas ta mère à toi qui te vendrait, et ce n'est pas ta bonne tante qui te laisserait sans plumes ! Il faut que tu penses aux petits malheureux d'ici, et quand tu auras des sous, tu donneras quelques-uns pour acheter des petits enfants, et les faire baptiser, et pour acheter des pantalons à ceux qui n'en ont pas.

Il y a aussi des choses bien belles : ici, toute la journée et presque toute la nuit, dans les maisons et à l'église, on entend prier tout fort, plus fort encore que ta grand-mère, quand elle se croit seule à la maison, et qu'elle prie pour moi. Il y en a qui aiment bien le bon Dieu, ici ; il faut que tu l'aimes plus encore, toi, parce qu'il t'a donné plus de bonnes choses, et il faut te hâter d'apprendre tes prières pour lui dire que tu l'aimes.

(1) Mon petit trésor.

Il y a aussi des choses drôles : ici, les petits enfants qui gardent les bêtes sont, soit sur leurs bœufs, soit sur leurs vaches. Il y a quelques jours, je trouvais un enfant de la taille de Jean-Baptiste, qui gardait un immense bœuf ; pour me moquer de lui, croyant qu'il n'eût jamais pu le faire, je lui dis de monter sur son bœuf : aussitôt il dit un mot, le bœuf courbe la tête jusqu'à terre, le petit s'assied sur la tête entre les cornes comme dans une chaise ; le petit enfant ainsi assis, le bœuf lève la tête, et le fait glisser, d'abord sur son cou, ensuite sur son dos, puis il se remet à paître. Si tes vaches sont aussi obéissantes, je te permets de monter dessus.

Il y a encore d'autres choses curieuses : il y a des bêtes qui ressemblent à des bœufs, et qui ont des cornes plus grandes encore, et qu'on appelle des buffles ; il y a tout plein de cochons tout petits, tout petits et dont le ventre touche à terre : quand tu viendras me voir, tu en prendras un, pour envoyer à ta grand'mère, puisque maintenant elle a une crèche à cochons. Il y a aussi des insectes, qui ressemblent aux vers luisants, et qui volent ; il y en a beaucoup, beaucoup ; la nuit, on croit voir trente-six mille chandelles ; je te souhaite de n'en jamais voir autant ; il y a encore mille autres choses que je te dirai plus tard.

Voici les nouvelles que j'ai à te donner : mon petit chien est déjà grand, et passe toute sa journée à courir après les petits enfants, en aboyant pour leur faire peur, mais il ne mord pas ; c'est le chien jaune qui est mon chien maintenant : quand je vais de l'autre côté de la rivière, il se jette à l'eau pour me suivre, mais comme il est encore jeune, et que la rivière est cent fois plus large que celle de « *C'han koz* », il est obligé de retourner, et alors, quand je reviens à la maison, il me fait tout plein de joies, me lèche les pieds et les mains et veut m'embrasser ; c'est un bien bon enfant, mon chien. Il y a aussi chez moi — mais il n'est pas à moi —, un merle qui siffle mieux que n'importe quel « *portez* » (1). Tu vois qu'il y a des choses chez moi.

Tu diras à ta grand'mère que mon petit servant se gratte continuellement, et tu lui demanderas ce que cela signifie, afin que tu me le dises ; j'ai entendu ma mère dire que c'est signe de santé : est-ce cela, est-ce autre chose ? Moi, je ne me

(1) Porteur de farine.

gratte pas, mais j'ai été gratté terriblement, l'autre jour : j'avais des fourmis dans mon lit : c'est ça qui pique ! Allons, petit Jean-Marie, porté-toi bien, sois bien sage et bien obéissant, ne fais jamais de la peine à tes petits frères, et sois toujours un « *mabik aour* » du bon Dieu. Tu embrasseras pour moi tout le monde, après quoi tu t'embrasseras toi-même pour moi. Moi je t'embrasse.

Kenavo Mabik aour.

TONTON MISSIONNER.

Dong-Trang, 20 Août.

(A SA SŒUR.)

Il y a une occasion pour Vinh où il y a un bureau de poste ; il faut que je termine ma lettre au plus vite ; puis je partirai pour dire la messe demain à Ké-Dong. Je ne crois pas que je revienne ici.

Dans ma dernière lettre, j'ai engagé mon frère dans une promenade, dont il a dû avoir de la peine à se tirer : mes dessins rappellent ceux de petit Jean-Marie. Il faut que je vous présente enfin mes Annamites. Les Annamites sont généralement petits, maigres et vilains. A Saïgon et à Haï-Phong surtout, ils sont presque répugnants, et j'avoue que je n'ai pas pu m'empêcher de faire une grimace, dans l'intérieur de ma figure, quand j'ai vu les premiers Annamites dans ces deux ports. Ici les hommes passent pour être les plus forts et les plus beaux de l'Annam ; il y a, en effet, quelques hommes de haute taille, et d'assez agréable physionomie, mais ils sont bien rares. L'Annamite a la figure plate, le nez « *tougn* » (1), la bouche large, les lèvres grosses ; la bouche et les lèvres sont toujours comme toutes rouges, grâce à l'inséparable chique de bétel ; on dirait qu'il a toujours la bouche pleine de sang ; il trouve cela très beau. De même, par coquetterie, il se teint les dents en noir ; quand quelqu'un a les dents blanches, on dit qu'il a des dents de chien ; aussi tous les ont noir d'ébène. Tout cela paraît affreux dans les commencements, mais on s'y fait, et je commence à trouver mes Annamites jolis ; il faut des grâces d'état pour cela.

Le costume est très varié ; à partir du costume d'Adam et d'Eve avant le péché qui est le plus simple, jusqu'à celui

(1) C'est-à-dire camard.

que je porte, et qui est le plus complet. Les enfants, jusqu'à l'âge de 10, 12 ans, garçons et filles, sont habituellement nus. Quelquefois, on les voit avec un habit qui pend très bas derrière, et nullement devant. D'autres portent une petite chemisette qui finit là où elle devrait commencer, absolument comme la queue des chinois ; personne ne pense à trouver cela drôle. Les hommes, quand ils travaillent, portent pour



Notable de village et sa famille.

tout habit une pièce de toile large comme deux mains ; les femmes chez elles, n'ont que leur jupe qui rappelle celle de Perrette au pot de lait, « légère et court vêtue ». Quand elles travaillent dehors, elles ont une espèce de vêtement qui couvre tout juste la poitrine, laissant le dos à nu ; enfin, quand elles s'écartent de chez elles, elles portent par-dessus tout une espèce de longue chemise, différant peu de l'habit des hommes. Dans une grande partie de l'Annam, la femme est habillée absolument comme l'homme : point de jupe, mais un large pantalon.

Hommes et femmes sont presque toujours pieds nus ; je ne crois pas qu'il y ait une paire de chaussures par famille.

Hommes et femmes portent les cheveux longs ; les femmes les retiennent autour de la tête, au moyen d'une bandelette, large de 3 doigts, habituellement blanche, et qui fait l'effet d'une couronne ; les hommes les enveloppent dans un turban, qui fait je ne sais combien de fois le tour de la tête ; habituellement en soie, ce turban vaut deux, trois fois, tout le reste de l'habit, et c'est en cela surtout que les hommes mettent leur coquetterie ; il faut voir avec quelle soin ils le disposent !

Quand il pleut, ou qu'il y a beaucoup de soleil, les hommes portent un large chapeau conique, comme qui dirait un immense entonnoir : toute la figure disparaît là-dedans. Les femmes portent un chapeau plus large encore ; parfois il a la forme d'un bassin, mais au moins deux fois plus large que le bassin à traire de chez nous ; la tête se fixe à l'intérieur au moyen d'une espèce de léger treillage en bambou.

Quand ils sont en deuil, hommes et femmes laissent tomber leurs cheveux ; alors ils portent l'habit blanc sans bordure, avec les coutures à l'extérieur ; de plus, l'homme qui est en deuil de son père ou de sa mère, porte un chapeau de femme.

Les enfants, jusqu'à l'âge de 14 à 16 ans, portent les cheveux courts, mais les petits garçons ont une longue mèche de chaque côté de la tête, et les petites filles sur le haut de la tête ; pour quelques-uns, ça fait un effet charmant. Voilà le signalement à peu près complet de mes Annamites.

Dong-Trang, 28 Août 1887.

(A SON FRÈRE.)

« Il fait un chaleur *také bié*, un chaleur tout-à-fait » style du Père Claude, du Grand Séminaire de Quimper (1). Aussi, je n'ai pas le courage de t'écrire longuement ; ce n'est pas que je souffre de la chaleur quoique bien forte, mais c'est un prétexte à ma paresse d'écrire.

Je ne suis pas retourné à Nghia-Yen. Là, le choléra a presque disparu ; ici, j'ai eu deux cas, au commencement de la semaine ; actuellement, je ne sache pas qu'il y ait un seul malade.

Je commence déjà à être un grand confesseur de la foi :

(1) Ancien jardinier du Séminaire.

j'ai entendu hier dix confessions annamites, et ce qui mieux est, j'ai compris ; mais qu'il faudra du temps avant de bien posséder la langue ! point de règles ; ce n'est que par l'usage que l'on arrive.

Rétractations et notes. — 1°) J'ai dit dans ma dernière lettre que les Annamites avaient le nez *tougn* ; ce serait peut-être plus vrai de dire qu'ils n'ont pas de nez ; ils me rappellent certain de mes amis, dont M. Coat, amateur de calembours, disait qu'il avait un « *néanmoins* » ; 2°) J'ai dit que les enfants, jusqu'à l'âge de 10, 12 ans, n'ont aucun habit, lorsqu'ils sont autour de la maison ; j'ai oublié de dire que les enfants chrétiens sont habillés d'une ou plusieurs médailles qu'ils portent au cou, mais c'est tout ; 3°) J'ai oublié aussi de dire à Jean-Marie que les vaches d'ici, si obéissantes lorsque leurs petits gardes veulent monter sur leur dos, hélas ! ne le sont nullement quand on leur demande un peu de lait. Elles nourrissent leur petit veau, puis rien ; 4°) Je crois vous avoir parlé de l'église, et si je l'ai bien décrite, tu en as conclu qu'elle ne valait pas deux sous, et c'est vrai, mais j'ai oublié de dire que dedans il y a « *le brancard de la Sainte Vierge* », qui vaut bien deux à trois mille francs.

De même qu'en Bretagne on se glorifie de ses cloches et de ses bannières, de même les Annamites mettent toute leur gloire dans leur « *brancard de la Sainte Vierge* ». On aura une cabane pour église, mais on aura un beau brancard ; tous se ressemblent à peu près, mais celui de Dong-Trang est remarquable par ses sculptures ; il a au moins 4 mètres de longueur sur 1 m. 50 de haut ; là-dedans se perd une petite statue de la Sainte Vierge ; aussi on ne dit pas ici qu'il y a une procession de la Sainte Vierge, mais qu'il y a une procession du brancard de la Sainte Vierge. Les porteurs, qui sont au nombre de huit, sont habillés à l'antique comme à la procession de Saint Michel, à Plouguerneau ; autour du brancard, huit hommes, de même habillés, forment la garde d'honneur « *du brancard de la Sainte Vierge* ». Ils ont des lances et des sabres, dans le style du brancard, rappelant par leur grandeur les armes des géants, tout rouges, tout dorés, tout argentés, à faire frémir les plus braves ; mais ils sont de bois ! — Sabre de bois ! je suis plus loquace que je ne me le

proposais : je n'ai que le temps de vous embrasser tous, père, mère, frères, sœurs, neveux de « *tout âge, de tout sexe, de toute condition* ».

Dimanche, 4 Septembre. — Nous venons de passer la plus chaude semaine qu'il y ait encore eue depuis mon arrivée au Tonkin ; en ce moment, il fait encore bien chaud, si bien qu'il me faut fermer les portes et fenêtres, pour empêcher la chaleur de pénétrer chez moi ; elle pénètre cependant, la misérable ! Mes portes et mes fenêtres fermées ne m'empêchent pas de voir très suffisamment clair pour t'écrire, ce en quoi tu ne verras rien d'étonnant ; mais remarque que mes portes et fenêtres sont *pleines*, et que je n'ai de jour que par les fissures : bienheureuses fissures ! Sans elles, je ne pourrais pas te dire en ce moment que je pense à vous, et que j'ai le cœur encore plus chaud que le sang de mes veines, ce qui n'est pas peu dire, car par moment, il me semble que ce n'est plus du sang que j'ai dans les veines, mais des fourmis. Ces fourmis sont loin cependant d'être aussi cruelles que celles qui me tenaient l'autre jour compagnie dans mon lit ; elles picotent très gentiment, très bénignement, et leurs picotements, au dire des gens experts, sont une marque de bonne santé ; ça se vendrait en Europe, mais le commerce est interdit aux missionnaires !

Je fais un peu de ministère, j'étudie autant que le permet la température, et une assez forte indisposition de mon catéchiste ; je fais des progrès... en arrière. Hier, j'ai encore confessé, et j'ai moins bien compris que la semaine dernière. Voilà pour ce qui est de comprendre ; pour le parler, voici une preuve de mon habileté. Hier, un brave jeune homme est venu presque en pleurs me demander si c'était un péché grave de chiquer le bétel, disant que c'était un péché dont il s'était rendu des milliers de fois coupable. Je lui demandais pourquoi cette question ; il me répondit : Je vous ai entendu dire, Père, que chiquer le bétel c'était *le péché de l'Annam*. Il me fallut fouiller longtemps dans ma mémoire pour me rappeler par quelle parole j'avais pu troubler cette conscience ; enfin, je me rappelai que j'avais dit que manger le bétel était une coutume (*thoi*) de l'Annam, mais j'ai mal prononcé le mot et j'ai dit *tô* (péché). D'ailleurs, la différence entre les deux

mots est presque imperceptible, et il en est ainsi pour une foule de mots ; aussi ce n'est pas la plus forte sottise qui me soit échappée.

La chique de bétel se compose de 3 choses : 1) un morceau de noix d'arec. La noix d'arec ressemble un peu à la noix d'Europe ; une noix fournit matière pour 6 chiques à peu près ; 2) une demi-feuille de bétel ; la feuille de bétel, par la forme et la couleur, rappelle un peu la feuille de Laurier ; 3) un peu de chaux dont on enduit la feuille de bétel.

Dès l'âge de 15 ans, tout Annamite, les femmes comme les hommes, a presque continuellement une chique de bétel à la bouche ; nos prêtres annamites comme nos religieuses chiquent. Dès qu'on entre dans une maison, on vous offre une chique de bétel ; ce serait une très grande impolitesse de ne pas en présenter. Le missionnaire, surtout, ne peut pas pénétrer sans qu'immédiatement on mette devant lui le plateau du bétel ; ce plateau est l'objet le plus précieux de la maison, ou plutôt c'est la seule chose présentable. Dans plusieurs maisons, il y a un plateau magnifiquement incrusté de nacre. L'Annamite se passera plutôt de riz que de bétel. J'en ai goûté deux ou trois fois ; ce n'est pas désagréable, mais il me faudra du temps pour aimer le *péché* annamite ; Dieu veuille que je n'aime aucun autre davantage.

Quant à l'éventail, l'Annamite l'a partout où il va, surtout à l'église ; il faut les voir agiter leurs éventails, quand ils récitent ou plutôt chantent leurs prières ; ils font suivre à leur éventail le mouvement, la mesure de la prière ; on dirait qu'ils battent la mesure. Quand ils parlent à un personnage, au missionnaire, par exemple, ils *l'éventent* continuellement, tout en lui parlant ; dans les premiers temps, j'avais bien de la peine à ne pas éclater de rire. Quand ils font route avec nous, ils vous *éventent* continuellement par derrière. Ils sont plus heureux de rendre ce service que le missionnaire de le recevoir.

Pour compléter mon Annamite, il faut que je dise qu'il se relève par sa démarche très dégagée, il n'y a pas de *pékin* en France à avoir une démarche naturellement si aisée. Il est vrai que l'Annamite n'est guère gêné par ses sabots ni par le poids de son habit. Voilà à peu près mon Annamite ; je te l'ai servi pour ainsi dire par tronçons, mais tu es archi-

tecte, tu sauras rebâtir mon homme ; surtout n'oublie pas la chique de bétel et l'éventail, l'un est la chaux, l'autre la clef de voûte du monument.

J'ai dû interrompre ma lettre pour aller baptiser la première païenne que je puisse inscrire à mon compte : je l'ai fait moi-même instruire, et elle est vraiment mienne. Ce ma-



Le Père LECORNU avec son éventail.

tin, j'en ai baptisé six autres, mais là je ne suis pour rien dans l'œuvre de la conversion. Priez pour que ma liste s'allonge. Il y a en ce moment, entre personnes nouvellement baptisées, et personnes qui étudient, près de 200 hommes ou femmes dans notre néophytat ; c'est très bien, mais il faut nourrir tout cela, sans compter les autres, et là est la difficulté. Ceci me rappelle que j'ai depuis longtemps l'intention de te dire que si tu peux me trouver quelques ressources, cela m'aidera à mettre du riz dans un certain nombre de ventres creux, et peut-être la grâce du bon Dieu dans quelques âmes plus vides encore.

Mardi, 6 Septembre. — Nous venons de perdre un de nos catéchistes, ancien élève du collège de Pinang ; il est mort

de la poitrine. Depuis longtemps il ne se levait plus ; on peut dire même qu'il est mourant depuis plus d'un an, puisqu'il a réussi à recevoir l'extrême-onction 3 fois. Je l'ai extrémié la nuit dernière ; ce matin je l'ai communiqué, et à midi, il s'est éteint ; c'est bien le mot ; deux minutes avant j'étais allé le voir, il semblait dormir, puis on vint me dire qu'il ne respirait plus. C'était une belle petite âme ; du haut du Ciel, il catéchisera encore.

Dans tout l'Annam, les enterrements sont l'occasion des plus grands festins qui se donnent dans les familles ; pour les naissances, il n'y a rien ; pour les noces, peu de chose, mais pour les enterrements !! Nous avons pour principe de suivre toutes les coutumes du pays, qui n'ont rien de contraire aux lois du bon Dieu ; aussi on vient de tuer un cochon, l'affaire de 5 à 6 francs, et demain à l'issue de l'enterrement, il sera mangé des pieds à la tête. Je te parlerai de toutes ces coutumes plus tard, quand je les connaîtrai mieux.

La païenne que j'ai baptisée l'autre jour est morte aussi. Elle était déjà mourante quand je l'ai baptisée. Son instruction était loin d'être complète, mais elle avait bonne volonté, et j'espère qu'elle voit maintenant ce qu'elle avait tant de peine à apprendre. C'est ma première-née, puisse-t-elle obtenir de Dieu qu'elle ait de nombreux frères et sœurs !

11 Septembre 1887.

(A SA SŒUR.)

J'ai une main qui remue, et une plume qui ne va guère, plus ou moins comme dans la chanson. Ceci est pour excuser mon griffonnage. « La plume qui ne va guère » tu comprends cela : il n'y a pas toujours de bonnes plumes à Kerlorec, mais « la main qui remue » ? il faut bien qu'elle remue pour écrire ! oui ! mais elle remue un peu plus que je ne voudrais : un coup de rame à droite, voilà ma main à gauche, un coup de rame à gauche, voilà ma main à droite. Mais je vois que je ne fais pas seulement des écarts de plume, mais encore des écarts d'expression, car il n'y a pas de rames en question, mais il y a que je suis en bateau, et il y a les deux perches dont les barquiers se servent pour pousser la barque, en s'appuyant tantôt contre la berge, tantôt contre le fond de la rivière. Encore un écart, car il n'y a point de rivière, je

navigue au-dessus d'un champ de riz, et je viens de passer par un bois où il n'y avait pas une goutte d'eau, il y a huit jours.

Je risque de m'arrêter sur le mont Ararat, comme Noë : il y a cependant une fameuse différence entre son arche et mon bateau, aussi bien qu'entre son déluge et notre petite inondation ; celle-ci n'est cependant que trop forte, hélas ! Mais je te parlerai de l'inondation et du bateau, une fois arrivé à Ké-Mui, où je me rends pour quelques jours ; c'est trop pénible d'écrire dans la position que j'occupe ; je veux seulement te dire qu'au moment de partir on m'a remis sept lettres, et que je viens d'en faire un magnifique régal. La tienne a servi de dessert, mais j'ai mangé le dessert deux fois, au commencement et à la fin, et pour le mieux digérer, je me suis payé quelques gouttes de larmes de joie...

Ké-Mui 14 Septembre, Fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix. — J'ai pensé aujourd'hui d'une façon plus spéciale à Quimperlé et à tous ceux que j'y ai aimés. Je comptais t'écrire une longue lettre, l'autre jour, en bateau, mais c'est un vrai supplice. Ce n'est pas le temps qui m'aurait manqué. J'ai bien mis 4 à 5 heures à arriver à Ké-Mui, mais quelle position critique pour écrire ! Assis comme les tailleurs, mon cahier sur mes genoux, et obligé encore de me courber en deux, sous l'espèce de couvercle du bateau. Essaie d'écrire dans une barrique renversée, et tu comprendras ma position. Quel est donc ce philosophe ancien qui passait sa vie dans une barrique ? Il ne devait, certes, pas s'y trouver aussi à l'étroit que dans nos barques annamites, sans cela il s'y serait plus vite ennuyé. Il n'y a qu'une position tenable dans nos bateaux, c'est d'être étendu, moyennant quoi on peut lire ou dormir ou causer, mais pas moyen d'écrire : sans cela vous auriez des lettres interminables, chaque fois que j'irais en barque.

Je suis monté ici et je dois y rester pendant que le Père Le Gall fera l'administration d'un petit groupe de chrétiens perdus dans un village païen (Ké-é), à mi-chemin entre Dong-Trang et Ké-Dong ; ce sera l'affaire de huit jours, ou plutôt je ne sais pas quand le P. Le Gall pourra revenir, car on m'apprend qu'arrivé à Dong-Trang, il s'est trouvé assez for-

tement indisposé, et qu'il n'a pas encore pu commencer l'administration qu'il avait en vue. Je n'avais pas pu monter le jour de la Nativité de la Très Sainte Vierge : tous les chemins étaient inondés, impossible d'aller à pied, et les bateaux ne pouvaient pas non plus monter, le courant étant trop fort.

Le lendemain, c'était autre chose : les bateaux se promenaient dans le village ; dans plusieurs maisons il y avait 3, 4 mètres d'eau ; cela a duré 5 jours : on ne riait plus. Nos néophytes ont été les plus éprouvés : ils se sont trouvés sans asile ; de plus, le riz était presque fini, et on ne pouvait descendre pour en acheter : il a fallu les mettre à la ration : 2 poignées de riz cuit, par jour, voilà tout : 6 sont morts de froid et de misère, tous les autres faisaient pitié à voir. Dieu merci ! dimanche, quand je suis parti, ils étaient à la veille de pouvoir rentrer dans leurs maisons, et un bateau chargé de riz venait d'arriver la veille au soir. Quant aux six qui sont morts, ma foi ! il ne faut pas trop les plaindre : 4 n'avaient pas encore pu offenser le bon Dieu, et j'ai baptisé les deux adultes, quelques heures seulement avant leur mort.

Cette inondation a complètement abîmé une foule de rizières ; le riz qui était près de sa maturité est entièrement perdu ; le riz qui a été semé tard n'a éprouvé qu'un léger dommage ; les pertes sont très sérieuses et nous aurons une terrible famine. Parmi les païens, on meurt déjà de faim, voilà tout le profit qu'ils ont tiré du pillage de nos chrétiens. Plusieurs de ceux-ci souffrent aussi de la faim, mais, pour le moment, je ne pense pas qu'il y ait un seul de nos chrétiens à mourir précisément de faim, et nous pouvons subvenir aux besoins les plus pressants ; mais dans trois ou quatre mois, ça va être terrible : que la bonne Providence du bon Dieu ait pitié de nous !

Événements du jour : je n'ai plus de fourmis dans les veines, mais j'en avais cette nuit dans mon lit. Aujourd'hui, pendant que je travaillais à les expulser, je me suis trouvé nez à nez avec une charmante vipère, qui se promenait dans la maison, comme si elle avait été chez elle. Pauvre Jean-François ! diras-tu ; dis donc : pauvre vipère ! car j'ai eu le cœur de la tuer. On ne fait pas souvent de pareilles rencontres chez soi ; quant aux crapauds, ce sont des hôtes familiers, et on ne prend pas la peine de leur dire de s'en

aller : ils devraient payer l'hospitalité qu'on leur donne par quelques-unes des chansons de leurs frères de Kerlorec, mais non ! les ingrats !

Vendredi, 16 Septembre. — On m'apprend que le P. Le Gall est guéri, et qu'il est parti pour Ké-é. Dans la nuit de mardi, une bande de pillards, armés de fusils, est tombée sur le village de Ké-Set, et a emporté riz, bœufs et argent. Ce sont les débris de nos massacreurs, et c'est sur les païens, leurs anciens compagnons d'armes, qu'ils tombent maintenant : c'est partout la même histoire. Pas de danger qu'ils osent, désormais, attaquer nos villages chrétiens : on sait que derrière nos palissades il y a des fusils, et des gens qui n'ont point peur. Les villages païens, au contraire, par suite de la famine qui sera terrible dans quelques mois, sont exposés à être pillés à chaque instant. Chacun son tour : le bon Dieu est juste et a mille châtements à sa disposition.

Dimanche, 18 Septembre. — Une autre bande de brigands ou bien la même a pillé l'avant-dernière nuit le village de Ké-déé, à une heure d'ici. Ils sont une cinquantaine d'hommes. Hier, ils fricotaient ; ils ont tué un bœuf et ont passé la journée à le manger ; on dirait que c'était pour se préparer à nous attaquer ; pas si bêtes : ils seraient vingt fois plus nombreux, ils n'oseraient pas nous attaquer. Nos chrétiens voudraient bien aller au devant d'eux leur envoyer quelques prunes pour les aider à digérer leur bœuf, mais vraiment ce serait trop de générosité que d'aller défendre les villages païens. Il n'y a dans ce village que trois familles chrétiennes qui ne sont pas encore rentrées, mais sont ici. Quelques païens, amis ou parents de nos chrétiens, sont venus se réfugier ici. Les brigands ont campé dans le village, et, cette nuit, on entendait de chez nous les coups de tambour des veilleurs. Aujourd'hui, dit-on, ils se rapprochent de Ké-ohô ; les chrétiens de ce village (trois ou quatre familles) sont aussi ici. Ici, on n'est pas plus inquiet, et on n'a pas lieu de l'être, que s'ils étaient à mille lieues de nous. C'est seulement une occasion de rappeler à nos gens, qui n'ont pas idée de la propreté, qu'il faut fourbir leur fusil de temps en temps.

C'est à pareil jour que je partais habituellement pour

prendre mes vacances quand j'étais à Quimperlé ; on les prendra en paradis et ça durera plus de 15 jours.

6 heures du soir. — Malborough s'en va-t-en guerre ! Le P. Le Gall, à qui on avait exagéré la situation, est monté à Ké-Mui cet après-midi, et les gens de Ké-dée sont venus le prier en grâce de venir à leur secours ; les pirates menacent de mettre tout leur village à feu dès le lendemain. Les gros bonnets du village promettent quatre barres d'argent, environ 300 francs, si on veut bien les délivrer : 300 francs de riz pour des ventres affamés, c'est un argument de poids ; aussi nous allons partir. Malborough s'en va-t-en guerre, on n'sait quand il reviendra.

Mardi. — Je trouve une occasion pour faire partir ma lettre immédiatement, et je vous écris mon expédition au galop ; elle a été faite de même. La guerre a bien son charme : oyez plutôt.

Partis d'ici dimanche soir : le P. Le Gall, moi, un catéchiste, 50 hommes : 20 fusils et trente lances ; noir comme dans un sac ; plus de 2 heures de marche pour arriver au village ; chemins impossibles, tantôt dans la boue jusqu'aux genoux, tantôt dans l'eau bien plus haut (je suis tombé un moment dans un trou, où j'avais de l'eau jusqu'au cou), tantôt c'étaient des sentiers tout couverts de petites pierres, aiguës comme des pointes de couteau ; bien entendu qu'on était pieds nus.

Au village 2, 3 heures de halte. Vers 1 heure, on partit pour cerner les pirates, dans l'endroit où ils s'étaient retirés pendant la nuit. On divisa les troupes en trois corps, qui devaient occuper les trois seules voies de communication avec le camp des pirates. Trois bonnes heures de marche pour arriver aux postes désignés : chemin plus impossible encore qu'avant, et nuit non moins noire. Il fallait marcher sans bruit, afin qu'à la pointe du jour les pirates se trouvassent cernés sans s'être doutés de rien.

Je suis arrivé à mon poste trois quarts d'heure avant le lever du jour : plaine charmante, des rizières couvertes de la plus belle moisson ; des deux côtés, des bois ravissants, tout pleins de perroquets.

Dès que le jour commence à poindre, je me cache avec

mes hommes dans les hautes herbes : le P. Le Gall devait ordonner une fusillade de son côté, et l'ennemi fuirait probablement du mien : nous attendons longtemps, le soleil était déjà bien haut, nous n'entendons point de fusillade, nous ne voyons pas un seul pirate. Je commençais à trouver le métier de la guerre bien bête, quand je vis sur une montagne quelqu'un qui semblait nous faire des appels désespérés ; voilà que ça va être intéressant me dis-je. J'arrive ; c'était pour applaudir au triomphe d'une des *ailes de l'armée* : on avait pris 2 pirates, un buffle, une vache et un veau : Alexandre ou Napoléon eurent-ils jamais de plus beaux triomphes ? On avait vu une dizaine d'autres pirates, mais sans les prendre ; les autres avaient eu le temps de se cacher dans les forêts vierges d'à côté, et là, impossible de les prendre.

L'expédition était terminée. Résultat : 4 barres d'argent pour nos chrétiens. Le buffle, la vache et le veau seront restitués à leurs propriétaires, si on les connaît, mais ce sera difficile, car déjà il s'est présenté une vingtaine de personnes qui s'en disent propriétaires. Des deux pirates, nos hommes ont mis un en liberté, l'autre est livré au pouvoir civil.

Au retour, le village de Ké-dée nous paie à dîner, on tue un cochon, on ne sait que faire pour nous remercier : si nous avions été en France, on nous aurait élevé des statues, mais je préfère les 4 barres d'argent. Il pouvait y avoir de 60 à 80 pirates : mais ces bonnes gens ne sont braves que lorsqu'il s'agit d'incendier, et nos chrétiens leur font une peur bleue. Cependant quelles armes ! Je n'avais pas mon fusil, je l'avais laissé à Dong-Trang, mais j'avais un revolver et l'on me trouvait admirablement armé : j'ai remarqué ce matin qu'il ne marchait pas. La plupart des fusils étaient des fusils à pierre. Arrivée à Ké-Mui vers 6 heures ; pas la moindre fatigue, mais quel sommeil la nuit dernière ! La nuit précédente, je n'avais pas fermé l'œil.

Je regrette d'être obligé d'écrire au galop et de ne pouvoir vous raconter quelques incidents risibles ; à un moment, je suis tombé tout de mon long du haut d'un talus dans un bourbier. Comme je suivais immédiatement le guide, j'ai eu presque le monopole des incidents comiques ; s'il y a encore de la boue sur les chemins de ce monde, ma foi ! ce n'est pas ma faute !

Me voici au bout de mon papier et au bout de la patience de mon courrier, mais je ne suis pas encore au bout des bonnes choses que j'ai dans le cœur pour vous tous. Je vous embrasse mille fois, tous. Je regrette de n'avoir pas la place d'écrire vos noms : j'écris seulement ce nom qui résume pour nous tous nos affections de famille : *Mamm ! ah Mamm !*

Ké-Mui, dimanche du Rosaire, 2 Octobre 1887.

(A SON FRÈRE.)

Je n'ai pas pu t'écrire un mot dimanche dernier, suivant une habitude qui n'est pas encore vieille mais qui vieillira, je pense, malgré toute la paresse que l'on a à prendre sa plume, sous ce climat énervant. Plusieurs de mes confrères, après avoir eu la force de tout quitter, se trouvent sans force devant cette difficulté réelle d'écrire, sous un climat qui semble faire évaporer toutes les idées, et écrivent à leurs parents tout au plus une fois ou deux par an. Quelques-uns m'ont mis au défi de tenir à la résolution de vous écrire souvent : c'est qu'ils ne vous connaissent pas, et ils sont partis trop jeunes pour savoir quelles racines profondes les affections de famille ont dans le cœur de ceux qui, comme moi, ont quitté les leurs à un âge plus avancé. Mais tout cela ne t'explique pas pourquoi je n'ai pas pu coucher un mot, dans mon cahier, à ton adresse, dimanche dernier. Tout mon temps a été pris par le P. Tessier, qui dessert le poste de Vinh, et le P. Magat, qui dirige la Sainte-Enfance de Nghia-Yen. Ils sont venus me visiter et visiter la « Citadelle » de Ké-Mui. Ils ont passé la journée ici.

Grand événement dans le village : les gros bonnets viennent les saluer en grande pompe, avec du vin annamite, qui est du vrai poison, du bétel, qu'ils se garderont bien de chiquer, un coq que j'ai mangé, et deux charmantes colombes que le P. Tessier a emportées, en me brisant le cœur, tant je désirais les avoir. A mon arrivée, on m'a également offert deux colombes, et j'allais donner mes ordres pour qu'on me fit une cage, lorsque l'on me les servit sur ma table, déplumées et rôties.

Mardi, le lieutenant du poste français de Dinh-Cam a passé par ici, et a trouvé notre place imprenable... pour des gens sans armes. Il allait pour explorer une rivière « le

Song-Con », qui est à deux jours de barque d'ici. Il est revenu vendredi. Il n'a pas pu remonter très haut, à cause des « rapides », qui se rencontrent à chaque pas ; mais il est remonté assez haut pour voir un pays, où, jamais peut-être encore, aucun homme n'a pénétré, et pouvoir admirer les plus riches forêts vierges, remplies de cerfs, de singes, de paons, et... de tigres. Ce sont nos pêcheurs de Ké-Mui qui l'ont conduit, avec les 10 soldats qui l'accompagnaient, et ils tremblent encore à la pensée des dangers imaginaires qu'ils ont courus. Ils ont une peur bleue du tigre, et n'osent pas même prononcer son nom, ou lorsqu'ils le prononcent, ils ont soin de le faire précéder du mot « Monsieur ». C'est le grand Monsieur du pays, et les païens lui offrent des sacrifices. En somme, ces « Messieurs » ne sont pas plus terribles pour l'homme que les loups chez nous : quand ils ont un bœuf dans le ventre, ils laissent passer l'homme, sans même lui dire bonjour. Il y en a deux ici, de l'autre côté de la rivière, et dans le plus prochain village, de ce côté de la rivière, il y a des veilleurs toutes les nuits, pour crier au besoin « au tigre ! » comme ici pour crier « à l'ennemi ! »

Aujourd'hui, dimanche du Rosaire, j'ai chanté la messe ; cela n'arrive pas souvent ; c'est seulement la seconde fois que je chante la messe depuis mon arrivée au Tonkin ; c'est qu'on ne trouve pas de *Fanch Marigastel* ici pour chanter les *Kyrie, Gloria et Credo*, et nos catéchistes n'y suffisent pas. J'ai dit la sainte messe aujourd'hui pour tous ceux que j'aime.

La messe chantée, plus rien, avant le soir, vers 9 heures, où l'on récite les prières du soir, comme les jours ordinaires. C'est triste, un jour de Rosaire ! surtout quand on entend chanter, dans sa tête et dans son cœur, les litanies des belles processions de chez nous ! En ce moment (5 heures), commencent les grand'messes en Bretagne : Lampaul, Quimperlé, j'assiste aux deux endroits à la fois, ce qui ne m'empêche pas d'avoir un *ped de mon cœur* dans ta petite chapelle de l'hospice de Quimper. Baise ce pied si ça te fait plaisir, moi je t'embrasse aux pieds de N.-D. du Rosaire. A bientôt.

Je venais à peine de te quitter quand on m'a remis une lettre de Monseigneur, m'appelant au poste de Vinh, en rem-

placement du P. Tessier, nommé supérieur du Grand Séminaire. Ce n'est pas ce que j'ai rêvé dans mes rêves de missionnaire, mais c'est ce que le bon Dieu veut, et l'obéissance ne m'est pas difficile. J'aurai surtout affaire aux Français ; le Père de Vinh est un intermédiaire entre Monseigneur et les autorités françaises ; bref, je serai diplomate ; je n'ai rien pour cela. Je remplirai mieux mon rôle d'aumônier de l'hôpital militaire. Je vais, je pense, commencer à être un peu utile, et, après avoir eu affaire aux Français pendant quelque temps, il est bien probable que, lorsque je serai bien ferré sur la langue annamite, Monseigneur m'appellera ailleurs. En tout cas, le bon Dieu sait mieux que moi ce qu'il me faut. Je pars demain pour Dong-Trang, afin de faire mes malles, et de me rendre à mon poste au plus tôt.

Vinh, le 6 Octobre. — Je suis arrivé hier soir à ma nouvelle résidence, après deux jours de barque, le plus souvent à travers champs, car à partir de Nghia-Yen, le pays est encore en grande partie inondé. J'ai quitté Ké-Mui et Dong-Trang, non sans me sentir le cœur assez gros. Je quittais un si bon confrère, et puis, sans guère m'être encore occupé du ministère des âmes, je commençais à m'attacher à ce bon peuple, et les larmes que j'ai vues dans certains yeux m'ont bien montré que la réciprocité était vraie. Peut-être ai-je quitté Ké-Mui avec plus de chagrin. Plus pour mon profit que pour l'utilité des autres, j'y avais commencé un petit ministère charmant. Chaque soir, après le souper, les enfants du village se réunissaient devant ma maison, assis à terre sur leurs nattes, à la façon du pays, et moi, assis sur le seuil de ma porte, je leur faisais le catéchisme, ou plutôt je les écoutais réciter, car ici tout le monde apprend le catéchisme, demandes et réponses, et celui qui enseigne n'a guère qu'à cracher. Pour m'aider dans cette dernière besogne, les enfants commençaient toujours par mettre devant moi un petit plateau, contenant 5 ou 6 chiques de bétel, et, ma foi, je tirais dessus, pour leur faire plaisir. Eux, de leur côté, petits garçons et petites filles, celles-ci surtout, mâchaient leurs chiques, tout en récitant le catéchisme. Entre deux leçons, on causait toujours un peu, et l'on riait beaucoup. Cela durait deux bonnes heures, les plus agréables de la journée, et peut-être les plus

utiles pour moi, dans l'étude de la langue. J'espère qu'elles n'étaient pas non plus inutiles aux chers petits enfants, qui se sont bien gardés de me laisser partir sans venir me remercier, avec un immense plat de fruits, qu'ils m'ont offerts en faisant solennellement les grandes salutations, à la mode annamite. Ce peuple est certainement le plus poli du monde. C'est ce que je te démontrerai algébriquement une autre fois que j'aurai plus de temps.

A Dong-Trang, les gros bonnets de l'endroit, au nom de tous les chrétiens, sont venus me saluer. Ce qu'il m'a coûté le plus de quitter là, après mon confrère, ce sont les nouveaux chrétiens : ils sont près de deux cents au catéchuménat, entre gens nouvellement baptisés et non encore établis et ceux qui étudient pour être baptisés. Le Père Le Gall a là — je veux dire dans les 7 ou 8 chrétientés qu'il dirige — le ministère le plus *missionnaire*, et le plus fructueux que l'on puisse désirer. Oh ! que cette vie me serait allée quand j'aurais su la langue ; au lieu de cela, on m'attèle à ce qu'il y a peut-être de moins missionnaire dans notre mission.

Sapristi ! quand je pense que je devais devenir simplement imprimeur, je trouve ma part splendide, d'autant plus que je ne serai pas seulement diplomate et aumônier des soldats français : j'aurai encore à m'occuper d'un petit groupe de chrétiens, qui est tout à côté de ma maison ; et puis j'ai une petite Sainte-Enfance ; je suis le grand pourvoyeur de la grande Sainte-Enfance de Nghia-Yen. On garde les enfants très peu de temps ici, et quand il y en a une dizaine, on les expédie à Nghia-Yen. En somme, je serai encore un peu missionnaire. Priez pour que je remplisse bien mon poste, pour la plus grande gloire du bon Dieu. J'ai reçu tes deux lettres et celles de Marie-Anne avec un cheval de Jean-Marie, signé de sa propre main. La moindre chose de vous me rend heureux.

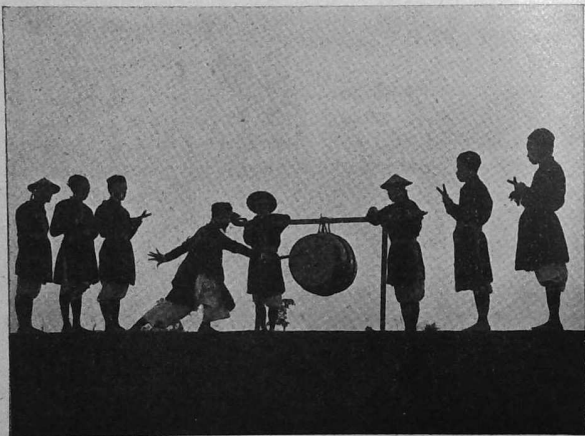
9 heures du soir. — Le P. Tessier est encore ici au moins pour un mois. Il ne doit prendre ses fonctions qu'au retour de Monseigneur, qui est parti, hier, pour assister à la consécration de Mgr Gendreau, coadjuteur de Mgr Puginier. Il ne peut guère être de retour avant un mois. Pendant ce temps, je ne puis rendre aucun service ici, et je me décide à retourner à Nghia-Yen où je puis être utile. Ma présence donnera

plus de facilités au P. Magat, pour aller rétablir ses chrétiens fugitifs. Je suis tout juste assez éveillé pour pouvoir t'embrasser avec tous les nôtres.

Nghia-Yen, le 16 Octobre.

(A SA SŒUR.)

Je tire mon grand chapeau chinois pour t'envoyer un salut plus grand encore. Il y en a pour tout le monde, de même que mon chapeau serait suffisant pour vous abriter



Annamites jouant.
Trois d'entre eux portent le chapeau.

tous. Tiens, si je dessinais le dit chapeau ! Ce serait une réponse au dernier cheval de petit Jean-Marie, qui avait l'air d'un petit cochon (pas petit Jean-Marie, bien entendu !). Ce serait aussi un moyen de remplir un peu mon papier que je suis désolé de n'avoir pas un peu noirci dimanche dernier ; mes pages sont si grandes, mes lignes sont si serrées, et il fait si chaud, et il fait si paresse d'écrire ! Ah ! mon grand chapeau, véritablement tu mérites que je te dessine et te mesure, pour mes neveux et arrière-neveux, jusqu'à la dixième génération, et que je t'élève un monument de ta taille et de

la taille de ma paresse d'écrire par la chaleur qui court. (*Ici un dessin de chapeau.*)

Hélas ! je n'ai pas mieux réussi mon chapeau que petit Jean-Marie son cheval, mais tu verras qu'il est grand, et je vois qu'il me prend de la place sur mon papier, et cela me suffit.

Je ne sais plus au juste pourquoi je ne t'ai pas écrit dimanche ; je crois que la paresse y a été pour quelque chose. J'avais fait la veille, la promenade la plus charmante que l'on puisse imaginer, et j'ai cru pouvoir me reposer sous mes lauriers, je veux dire dans ma crotte.

J'ai quitté Vinh dès que j'ai pu ; je crois que c'est le vendredi 6 ; l'oiseau ne se laisse pas prier deux fois, pour sortir de sa cage ; il faudra bien y rentrer, mais en attendant, je suis dans mon beurre. Je m'y suis enfoncé jusqu'au cou, dès le lendemain de mon arrivée ici. Je suis parti de bon matin pour Khan-Ky, petite chrétienté sise à 1 h. 1/2 d'ici, que l'on rétablit en ce moment. Quelles routes ! c'est comme s'il fallait marcher pendant 2 heures dans le *Poullik ar pez daou skouet* (1). Toute la plaine qui sépare Nghia-Yèn de Khan-Ky n'est pas autre chose en ce moment ; il y a bien un sentier élevé un peu au-dessus de l'eau et de la vase, mais c'est si large, si uni et si droit que l'on dirait une série de dos de chameaux, alignés, ou plutôt pas alignés du tout. Les dits dos sont bien glissants, et à moins d'avoir le pied annamite on glisse bien souvent, et vous voilà à plein ventre dans le beurre. Quelquefois il y a des grains qui manquent dans le susdit chapelet, et, alors, il faut se laisser enfoncer dans l'eau et la vase, et l'on a mille difficultés quelquefois à retirer ses pieds ; quelquefois ce sont des dizaines entières qui manquent. Ah ! c'est alors que l'on voit l'utilité du chapelet. Pour l'aller, comme on voyait un peu sa route, je fus quitte pour me mettre à peu près dans le même état que petit Jean-Baptiste, quand il s'amuse à se rouler dans la boue, mais pour le retour, ce fut bien autre chose. Je ne suis parti que très tard le soir ; il faisait noir comme dans un sac ; au bout de 5 minutes, on perdit absolument sa route ; allons ! allume ta lanterne pour me voir : pantalon retroussé jus-

(1) La petite mare à la pièce de six francs.

qu'aux extrêmes limites de son empire, habit serré à la ceinture, le susdit chapeau sur la tête, fusil en bandoulière ; me vois-tu dans cet accoutrement, pataugeant, en pleine nuit, pendant deux heures dans le *Poullik ar pez daou skouet*, avec deux pieds d'eau de plus et une boue beaucoup plus visqueuse. En voilà du beurre, n'est-ce pas ? Mais, avant de rentrer, on trouve toujours quelque courant d'eau claire, on se couche au besoin là-dedans et, un quart d'heure après, on est sec, et plus ou moins présentable.

Cette chrétienté de Khan-Ky est toute petite ; il n'y a qu'une quinzaine de maisons ; tous sont nouvellement convertis. J'ai dit qu'il y avait une quinzaine de maisons, c'eût été plus correct de dire un quinzaine de familles, car il n'y avait encore que 2 petites maisonnettes pour abriter tout le monde. On travaillait aux *fortifications* et à l'église. L'église est une ancienne pagode. Le village étant converti, c'est tout naturel que le diable cède sa maison au bon Dieu.

Je suis retourné à Khan-Ky, le surlendemain, en même temps que le P. Magat, et comme on venait d'apprendre que le grand chef rebelle de cette région se trouvait dans un village, distant à peine d'une heure, j'ai pensé que la présence d'un grand guerrier comme moi n'était pas trop pour rassurer les pauvres chrétiens. J'y suis donc resté passer la nuit.

La maison qu'on y a bâtie pour recevoir le missionnaire m'a rappelé les *cabanel* des tanneurs de Lampaul : ses murs hauts d'un mètre sont en terre, son toit en chaume est assez bien fait pour me permettre d'attraper un coup de soleil sur la main, l'une des façades est complètement ouverte comme dans les *cabanel* ; c'est là que j'ai mangé le riz avec les bâtonnets et que j'ai dormi sur un vieil autel du diable, ce qui, joint au voisinage du chef rebelle, ne m'a pas empêché de dormir comme une toupie.

Vers le milieu de la nuit, j'ai été éveillé par des bruits de pas d'une troupe quelconque qui approchait : diable ! sont-ce les rebelles qui arrivent ? Non ! c'était un petit détachement de soldats français de Dinh-Cam, que leur lieutenant menait à la recherche du chef rebelle. Je leur ai donné un guide, mais les rebelles n'ont pas été assez bêtes pour rester les attendre. Désormais ce n'est plus qu'une bande peu

nombreuse de pauvres malheureux, se cachant, le jour, dans les montagnes, pour descendre, la nuit, piller de quoi ne pas mourir de faim. Ils se gardent bien de venir dans les villages chrétiens ; ils y ont reçu de trop bonnes tripotées ; seulement la présence d'un Père est très utile quand le village est un peu menacé ; autrement les pauvres Annamites perdent la tête, au moindre danger qu'ils courent ; rien d'étonnant, ils ont tant souffert, et ont vu des choses si affreuses. Ce petit village de Khan-Ky a vu massacrer 22 de ses habitants pendant cette dernière insurrection. Quant aux maisons, il n'y a pas trace d'une seule. En attendant que les maisons soient rebâties, toutes les femmes et les enfants couchent sur quelques poignées de paille dans une petite maisonnette attenante à celle du missionnaire : quels ronflements se mêlaient aux cris des petits enfants, toute la nuit !

J'ai passé deux jours et deux nuits à Khan-Ky ; j'y passerais volontiers ma vie ; voilà qui est tout à fait missionnaire, n'est-ce pas ? Le P. Magat m'a rappelé, pour le remplacer, afin qu'il pût aller rétablir une autre chrétienté. Pour me remplacer il a envoyé six bons fusils : voilà ce que je veux. Le bon Père est allé, dès mon retour à Nghia-Yen, voir le village où il devra ramener une autre chrétienté, puis est revenu pour prendre les chrétiens ; il est reparti ce matin ramenant les hommes seulement, les femmes et les enfants ne rentreront que plus tard. Dans deux ou trois jours le bon Père reviendra à Nghia-Yen et j'irai le remplacer à Ho-Trai ; c'est le nom de cette autre chrétienté. Elle est plus importante que Khan-Ky ; il y a de 30 à 40 familles ; c'est à 5 heures de barque d'ici ; à pied on peut y aller en moins de trois heures. Le P. Magat peut très difficilement s'absenter d'ici ; la maison est trop importante pour rester longtemps sans tête. Après Xa-Doai, c'est la maison la plus importante de la mission.

Il est 11 h. 1/2 du soir, laisse-moi aller dormir, car j'ai déjà la tête si pleine de sommeil qu'il pourrait m'arriver de te dire des sottises, de te dire par exemple que je ne t'aime pas, ce qui serait terriblement sot, et terriblement faux. Avant d'aller me coucher, *allazik da va mamm. Mamm ! ah mamm !* Pauvre chère mère ! Quand je pense à elle avant d'aller me coucher, je la vois toujours assise au coin du feu,

les pieds dans la cendre ; mon père dort déjà, toi tu te mets au lit, tonton *Ian* soupe ; chez Jeannie tous dorment, excepté elle et son petit dernier qui pleure. Allons, soit que vous dormiez, soit que vous soyez éveillés, je vous aime tous bien tendrement et je prie le bon Dieu et la Vierge Très Pure de vous bénir. Adieu ; j'ai fait ma prière du soir ; ah ! que ma planche va être douce ! mais je ronfle déjà. Adieu.

Mardi 18 Octobre. — Je crois que, malgré mon grand chapeau, je ne pourrai pas remplir mes quatre pages : j'ai peu de temps, et je n'ai plus grand chose à te dire.

Maintenant, dès que j'ai un moment libre, je me fais un devoir d'étudier la langue. Je fais quelques progrès ; je lis assez facilement les livres de dévotion en annamite, mais je parle encore bien difficilement, je crois cependant en savoir assez pour le petit ministère que j'aurai à exercer à Vinh.

A Nghia-Yen on se croirait presque dans une paroisse de France ; il y a une église en pierres, et l'on y conserve le Saint-Sacrement. Il n'y a que 3 autres églises, dans toute la mission, assez convenables et assez bien fermées pour conserver le Saint-Sacrement ; j'espère bien que, dans un an, il y en aura une de plus, car je compte bien, dès mon arrivée à Vinh, bâtir une chapelle convenable, à la place de l'affreux hangar où l'on dit maintenant la messe.

La maison du missionnaire ici est une des plus belles de tout l'Annam : on ne lui trouve pas d'abord très bonne mine, mais elle est toute entière en bois et fer, et la charpente est merveilleusement faite. C'est Monseigneur Pineau, notre évêque actuel, qui en a dirigé les travaux, et il a fait, lui-même, tous les travaux en fer : saint Eloï ne faisait pas mieux. C'est Mgr Pineau, alors Père Pineau, qui a fondé cette communauté, il y a dix à douze ans. C'est la Sainte-Enfance de la mission. Les premiers enfants pris sont déjà de grands jeunes gens et de grandes jeunes filles ; ils restent ici jusqu'à leur mariage. Les petits garçons gardent les buffles et les bœufs, les jeunes gens travaillent les terres de la communauté, les jeunes filles font différents travaux ; c'est comme une grande ferme : il y a beaucoup de buffles et de bœufs ; il y a 3 vaches qui donnent un peu de lait ; il y a un petit cheval pour le Père ; il y a une dizaine de cochons ; il y a

22 lapins, des poules, je ne sais combien, des oies et un paon. Je t'envoie une de ses plumes pour les petits neveux : je n'envoie qu'une afin qu'ils se la disputent et qu'ils se battent au besoin à son occasion ; cela fortifie l'amour fraternel.

Nghia-Yen, dimanche 23 Octobre 1887.

(A SON FRÈRE.)

Un mot seulement. Je suis toujours directeur de ferme à Nghia-Yen, j'ai des sous-directeurs — des catéchistes — quatre ou cinq, qui font toute la besogne, en sorte que je n'ai



Barque tonkinoise sur les bords du Fleuve Rouge.

guère autre chose à faire qu'à ouvrir ma grande caisse à sapèques tous les matins afin de donner ce qu'il faut pour les différents achats.

J'ai quitté ma ferme, deux fois, cette semaine, pour aller à Ho-Trai, où le Père Magat rétablit ses chrétiens, une autre fois pour aller à Khan-Ky dont je vous ai déjà parlé. Pour aller à Ho-Trai, je suis parti d'ici à la tombée de la nuit : 5 heures de barque, souper, prière du soir en barque, en commun bien entendu, et de toute la force de ses poumons,

comme toujours. Dans le silence de la nuit, cela montait bien vers le ciel, et, en plein pays païen, cela devait avoir un certain charme de plus pour le cœur de Notre-Seigneur. Nous avons croisé trois autres barques, où l'on disait également la prière du soir : Notre-Seigneur a choisi ses premiers apôtres parmi les pêcheurs ; ici, également, de tous les métiers, c'est parmi les pêcheurs que nous avons la plus forte proportion de chrétiens.

A Ho-Trai, les chrétiens n'ont pas encore fait de maisons, il faut commencer par se fortifier ; j'ai couché en barque, dans la même niche à chien que le P. Magat ; nous n'avions qu'un petit bout de la barque à nous, à l'autre bout dormaient mon catéchiste, mon *chu* (mon petit garçon), celui du Père Magat, et... le *veilleur* de garde qui a été peut-être celui qui a dormi le plus, c'est du moins celui qui a ronflé le plus. Le Père Magat et moi nous n'avons pas fermé l'œil ; d'abord c'était bien de notre faute : on aime tant à jaser ici quand on rencontre un confrère ; puis les moustiques se sont mis de la partie, et nous avons été littéralement mangés toute la nuit : c'est si généreux, le sang français !

Ho-Trai, mardi 1^{er} Novembre. Fête de la Toussaint. — Le P. Magat est rentré à Nghia-Yen dimanche soir, et dès le lendemain matin, je suis venu le remplacer à Ho-Trai. Toute ma besogne consiste à peu près à faire acte de présence, pour empêcher nos gens de trop trembler dans leurs peaux ; il n'y a rien à craindre, mais comme on n'est pas encore bien fortifié, nos gens ont une peur bleue, quand ils n'ont pas un Père avec eux. Mon catéchiste m'a avoué qu'il n'a pas fermé l'œil dans la nuit du lundi, où il s'est trouvé seul. Dès que paraît ma personne, qui sent la poudre à cent lieues à la ronde, tu comprends facilement que toute terreur disparaisse. Quant à mon fusil, je lui ai fait une réparation... je ne trouve pas de qualificatif, mais il n'y a pas sur la terre un fusil qui le vaille ; hier, je me suis oublié jusqu'à dire que de Ho-Trai, je pouvais tuer un homme à Nghia-Yen : plus de 2 lieues en ligne droite ; je n'ai pas menti, car je commençais à me convaincre moi-même, à force de vanter mon fusil.

La semaine dernière, rien de particulier, si ce n'est que, au commencement de la semaine, je suis allé prendre, en

plein pays de pirates, les restes de deux de nos chrétiens, massacrés, il y a 2 ans, par les rebelles. Pour les Annamites, c'est un devoir des plus sacrés de ramener au village les restes de leurs morts ; ils n'ont rien plus à cœur. J'avais 22 hommes, dont 6 armés de fusils, et le reste de lances. Avec ça, je pouvais aller n'importe où. Nos gens ne connaissent pas l'endroit où avaient été enterrés les deux cadavres, ils savaient seulement à côté de quel village.

Pendant que mes gens parlaient, pour connaître la sépulture de leurs frères, je disais mon bréviaire : jamais un prêtre n'avait paru dans ce village ; bien entendu que personne ne savait ce que c'était qu'un bréviaire ; on me regardait avec des yeux énormes et voici, m'a-t-on dit, les réflexions qu'ils ont faites : « Voilà le grand sorcier des chrétiens, il consulte son grand livre, il arrivera certainement à connaître le lieu de la sépulture, et c'est sur nous qu'on tombera toujours, pourquoi donc cacher ? » Et voilà que le maire du village impose à un de ses hommes l'obligation de venir nous conduire. On trouva les deux cadavres, ou plutôt les ossements, qu'on ramena pieusement.

A mon retour, l'une des familles m'imposa pour pénitence de m'asseoir seul — car jamais on n'oserait se mettre à la même table qu'un prêtre ou un mandarin — devant au moins 12 petits plats comme des soucoupes, avec, ma foi ! d'assez bonnes choses dedans, sans compter que j'avais dans le ventre un creux de 12 heures et de 7 lieues ; mais il y avait les bâtonnets, et il y avait, en plus, au moins 20 paires d'yeux, contemplant le grand homme qui mange ; ce qui ensorcela mes baguettes, si bien que l'une des premières choses que je fis en rentrant chez moi fut de m'armer de ma cuillère et de ma fourchette que j'ai trouvées plus vaillantes armes que jamais.

Dimanche 13 Novembre 1887.

(A SA SŒUR.)

Je suis toujours à Ho-Trai ; cette vie me va merveilleusement, elle m'irait encore mieux si j'avais connu suffisamment la langue pour instruire les nouvelles recrues qui nous viennent. Depuis la rentrée des chrétiens, il y a déjà deux familles païennes, l'une de 4 membres, et l'autre de 6, qui demandent à se convertir. Les conversions seront très nom-

breuses ici, si on peut obtenir un catéchiste pour ce poste ; actuellement, on est encore trop occupé des travaux d'installation pour pouvoir s'occuper de conversions. Nos chrétiens ramènent leurs maisons ; il y en a déjà 4 debout, c'est vite fait ; on démonte sa maison à Nghia-Yen, on en fait un radeau, et, quelques heures après, la rivière la dépose ici ; en un jour tout est remonté.

Ma vie ici est bien calme, toute ma besogne est de faire acte de présence pour rassurer les chrétiens qui, d'ici que la paix soit bien affermie, seraient capables de prendre la panique pour la moindre chose, s'ils étaient seuls ; chat échaudé craint l'eau froide ; en 1874 il y a eu 22 chrétiens du village massacrés ; cette fois, il y en a eu deux. Il n'est pas étonnant que les survivants se laissent facilement aller à la crainte ; mais quand ils ont un Père, ils dorment en paix, même un peu trop. Cette nuit, vers minuit, les 4 veilleurs de garde dormaient comme des bienheureux. Quand il y a un danger sérieux, on est puni très sévèrement, dans ce cas : la prison ou le rotin ; ici, on se contente d'une amende, qui est de 5 sous, quand on réussit à prendre le tambour ou les morceaux de bois creux sur lesquels les gens de garde doivent frapper pour montrer qu'ils veillent.

Il y a un veilleur principal qui a toujours une espèce de tambour ou de grosse caisse sur lequel il frappe de temps en temps, et les autres veilleurs doivent lui répondre sur leur morceau de bois creux suspendu, autrement, ils sont considérés comme endormis ; c'est ainsi dans tous nos villages fortifiés.

Cette nuit j'ai voulu jouer un tour au veilleur principal établi à l'église. Il avait suspendu son tambour à l'autel, puis, s'était étendu dessous, et s'était endormi d'un sommeil si profond qu'il ne s'éveilla même pas aux deux coups formidables que je frappais sur le tambour ; ce que voyant, je coupai le lien qui retenait le tambour, mais le tambour m'échappa des mains, tomba sur mon homme qui s'éveilla subitement, puis roula je ne sais où ; moi de m'esquiver silencieusement, et mon veilleur de chercher, dans l'obscurité la plus profonde, sa baguette que j'avais cachée, son tambour qui avait roulé, il ne savait où, il ne savait pourquoi, et il grommelait, et il rageait, pendant que mon catéchiste, éveillé

par le bruit du tambour roulant à terre, et moi, nous nous tordions de rire derrière le léger treillage de bambou qui nous séparait de notre homme. On aurait fait autre chose que rire, s'il y avait eu quelque chose à craindre, mais les quelques pirates retardataires font maintenant leur soumission en masse. C'est bien facile ; on donne de l'argent au mandarin annamite, qui déclare que vous êtes l'homme le plus inoffensif du monde, puis vous rentrez chez vous, sans être tenu à la moindre restitution vis-à-vis des chrétiens que vous avez pillés et massacrés. Habituellement cependant, après avoir fait leur soumission, quand ils sont dans le voisinage, ils viennent faire leurs prosturations au missionnaire, comme pour lui demander pardon, ainsi qu'à ses chrétiens.

La semaine dernière, j'ai fait prendre par mes chrétiens, et livrer à l'autorité française, l'un des hommes qui ont fait le plus de mal à ce village, qui après avoir fait sa soumission aux mandarins, était rentré insolemment chez lui, à deux pas de nous, sans vouloir nous faire au moins cette réparation morale ; il pourrait lui en coûter cher ; la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. Il est bon qu'on nous craigne, pour qu'on ne soit pas tenté de recommencer.

Il y a un poste français à quelques minutes d'ici, ou plutôt un poste de soldats annamites, tous chrétiens, commandés par un sergent français qui est excellent ; il est breton d'ailleurs, des environs de Rennes.

Je ne vois plus clair pour écrire, mais je vois assez pour vous embrasser tous à tort et à travers.

Lundi 14 Novembre. — Le dimanche on dit la messe un peu plus tard que d'ordinaire, pour donner à tout le monde le temps d'arriver ; pour 7 heures tout est fini ; puis plus rien, et chacun va à son travail, comme les autres jours. Il y a une permission générale pour nos chrétiens de travailler le dimanche, du moins pour ceux qui vivent au jour le jour, et presque tous sont dans le cas ; en remplacement, ils doivent dire un rosaire que l'on récite habituellement avant la messe. Il n'y a que 4 ou 5 fêtes où le travail soit interdit ; aussi le dimanche, si joyeux et si impatientement attendu chez nous, est bien triste ici. La sainte religion de Notre-Seigneur

a germé ici, elle a déjà de profondes racines, des feuilles, de la verdure, mais elle n'a pas encore de fleurs, si ce n'est la fleur rouge du martyr. Après celle-là viendront les autres : la floraison du culte chrétien, la floraison des monastères et des couvents avec la senteur des saintes âmes.

A propos, ou sans propos, je t'envoie une petite branche de bruyère, ramassée à ton intention, l'autre jour, quand je suis allé à la tête d'une armée prendre les reliques de deux de nos chrétiens ; c'était la première fois que j'en voyais, et cela m'a fait un plaisir immense, au souvenir de notre Bretagne ; tu remarqueras que les fleurs en sont peu nombreuses et bien petites, il en est de même de toute chose, ici.

Nous sommes déjà en plein hiver ; c'est ça qui est bon de sentir froid après avoir été brûlé. Il fait réellement froid depuis trois jours, surtout la nuit, ce qui amène des modifications très compliquées dans le mode de se coucher des Annamites : on va sous sa natte au lieu de se mettre dessus, et voilà. Moi aussi, je me mets sous ma petite couverture de voyage, la seule qui m'accompagne, et qui me sert habituellement d'oreiller, fonction importante qu'elle cède à mon sac de voyage, renflé de quelques livres, et de quelques sous ; c'est l'avare dormant sur son trésor, avec cette différence que l'avare ne dort pas, et que je ne m'éveille que pour faire quelque farce à nos veilleurs.

D'ailleurs, on a bien le temps maintenant de dormir, les nuits sont longues, dès 6 heures, il fait nuit, c'est le signal du souper, puis les bonnes gens viennent jaser un peu chez moi ; quand on sent le sommeil venir, c'est le signal de la prière, après quoi on se couche jusqu'aux premières lueurs du jour, c'est-à-dire vers 6 heures à ce moment de l'année ; à peine un quart d'heure après les premières lueurs, il fait complètement jour ; le soleil se lève comme en sursaut, et se couche avec la même promptitude ; ce n'est pas comme le paresseux soleil de chez vous qu'on dirait un enfant qui pleure, quand il faut se lever, qui pleure encore et ne marche qu'en traînant, quand il s'agit de se coucher. J'avoue cependant que je voudrais bien que mon soleil ait, le matin, quelques-uns de ces pleurs qui scintillent sur les landes et les bruyères de Bretagne, et que le soir il traîne un peu sa démarche pour me rappeler mon soleil d'autrefois, dorant mes

arbres et mes ruisseaux — et me donnant le temps de dire mon bréviaire — après les chaleurs du jour, tandis que celui-ci vous fait un beau pied de nez au beau milieu de votre office, et *fiche son camp* sans dire bonjour, ni bonsoir, *na... !! na netra tout*.

Je continue à me porter comme quatre, à manger comme cinq, à dormir comme six. Le sergent d'à côté m'envoie la moitié de sa ration de pain, c'est ça qui est bon ! Mange un morceau de celui de la maison pour moi ; est-ce qu'on fait toujours du bon beurre en Bretagne ? et des crêpes ? et du *souben mintounet* ? O le glouton ! ça ne pense qu'à manger ; mais je vous aime encore plus que le pain, plus que les crêpes, plus que le *souben mintounet*, plus que les mandarins qui nous volent, plus que les pirates que je fais mettre en prison.

Vinh, le 15 Décembre 1887.

(A SA SŒUR PERRINE, RELIGIEUSE.)

Bonne année ! Je veux te dire que je ne t'oublie pas ; la séparation n'a fait qu'affermir mes affections de famille et agrandir la place que chacun de vous occupe dans mon cœur. Ma plus grande joie est d'avoir des nouvelles de vous ; aussi tâche de m'écrire de temps en temps. J'ai tous les quinze jours des nouvelles de la maison ; grâce à cela je me crois presque au milieu de vous.

Je me porte toujours à merveille, je commence à faire un peu de ministère ; quand je saurai bien la langue, je serai le plus heureux des hommes. Le bon Dieu a promis de rendre au centuple ce que l'on abandonne pour l'amour de lui ; la récompense commence dès ce monde pour le missionnaire par la joie que Dieu lui verse au cœur. Prie le bon Dieu de me continuer et d'augmenter encore cette joie ; c'est aussi ce que je demanderai pour toi, et c'est le résumé de mes souhaits.

Le curé de Vinh

Vinh, le 20 Décembre 1887.

(A SON FRÈRE.)

Le 4 Décembre, Monseigneur m'appelait au poste de Vinh, où je viens d'arriver.

Je suis bien logé ; j'ai trois maisons, une pour moi et mes gens, une pour les confrères qui passent, et la cuisine ; toutes trois en bois, avec toiture en tuile ; c'est du luxe pour ce pays. Mon église est pitoyable ; il faut absolument que j'en bâtisse une neuve, c'est la première chose que j'entreprendrai. Ensuite, du hangar qui me sert d'église, je ferai une maison pour instruire les nouveaux chrétiens : j'espère qu'ils seront assez nombreux. Mais je ne puis guère penser à cette œuvre qu'après avoir bâti une église. Prie et fais prier pour que je fasse un peu de bien autour de moi ; afin de m'en rendre capable, je te laisse, et me remets à mes livres annamites. A bientôt.

Jeudi 22. — Je prends la plume pour t'annoncer que ton défroqué de frère a repris la soutane, porte bas et souliers français, mais hélas ! il a cessé d'être missionnaire ; vois plutôt : hier, dîner chez le Commandant, quelques jours avant chez le Résident, puis au cercle des officiers ; bu des liqueurs, du champagne, etc., et puis, j'ai du pain tous les jours ; voilà que je ne pourrai pas apprendre la langue annamite, car un brave homme de Dong-Trang m'expliquait un jour que la seule raison pour laquelle les officiers français qui viennent ici ne réussissent pas à apprendre la langue, tandis que, nous autres missionnaires, nous l'apprenons assez vite, était qu'eux mangent du pain, tandis que nous, nous mangeons du riz, la nourriture annamite.

Vinh, le 15 Janvier 1888.

(A SA SŒUR.)

Deux nouveaux missionnaires viennent de nous arriver, le P. Barlier et le P. Klingler ; ce dernier a déjà un frère ici, il y a dix ans qu'ils ne se sont pas vus ; il y a un troisième frère qui termine ses études, et qui parle aussi de se faire missionnaire.

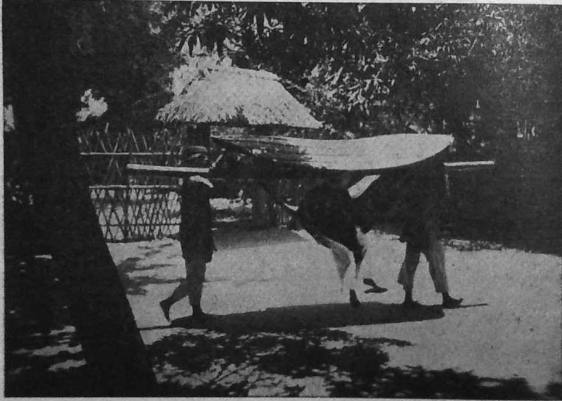
Je suis allé vendredi conduire les deux nouveaux Pères à Xa-Doai. Montés en bateau à 9 heures du soir, arrivés à 10 heures du matin. Rien de plus varié que le temps que l'on met à faire ce trajet, suivant la marée ; il varie de 4 à 13 heures ; nous nous sommes trouvés complètement à sec pendant assez longtemps. Le frère du nouveau Père n'était pas encore arrivé ; j'aurais voulu assister à la première rencontre de ces deux frères, qui ne se sont pas vus depuis 10 ans, mais il m'a fallu retourner presque immédiatement à cause de la messe d'aujourd'hui ; revenu à pied en moins de trois heures ; fais la différence. C'est la seconde fois que je vais à la communauté depuis le premier de l'an. Je suis allé souhaiter la bonne année à Monseigneur. J'y irai souvent maintenant ; je n'ai pas de prêtre plus près de moi, et il faudra y aller quand j'aurai besoin de me confesser. Il est vrai qu'il y a souvent des confrères de passage ici.

Je ne suis pas encore installé. Par suite de quelques alarmes données dans ces derniers temps, les Séminaristes n'ont pas encore été rappelés des villages où on les a placés pour soutenir les chrétiens, et le P. Tessier reste toujours ici. Il est aussi papa que possible pour moi. Toutes les inquiétudes ayant disparu, il est probable que les Séminaristes seront bientôt rappelés. Cette vie d'expectative n'a qu'un ennui, c'est qu'elle m'attarde nécessairement dans l'étude de la langue. Malgré tout, je crois que des quatre arrivés de Pâques, je suis celui qui la connaît le mieux ; mais ces jeunes gens pourraient bien me dépasser quand je penserai le moins. Ils ont meilleure langue et la bonne femme leur a mieux coupé le filet qu'à moi.

Vinh, le 29 Janvier 1888.

(A SA SŒUR.)

J'ai deux petits garçons, de la taille de Jean-Marie, qui sont chargés de garder les oies et les poules ; l'un d'eux est encore païen, mais il apprend vite ses prières, et quelques bribes de catéchisme, et bientôt on le baptisera. Bien entendu qu'on se bat quelquefois ; ce serait bien triste sans cela. Dans quelques jours, j'aurai un second catéchiste et deux ou trois



En palanquin.

chus de plus ; il y a une foule de commissions à faire, et les nouveaux chrétiens, quoique peu nombreux, occupent au moins un homme, toute la journée. Il y en a douze seulement en ce moment.

La ville n'est qu'un amas de sales cabanes, mais quelle foule, surtout les jours de marché ; il y en a tous les cinq jours. La citadelle seule signifie quelque chose. Elle doit avoir près de 3 kilomètres de tour ; les remparts sont en briques ; les anciens châteaux forts de France n'étaient pas mieux faits. Tous les mandarins demeurent à l'intérieur de la citadelle.

A propos, j'ai été les voir ; le premier est l'ancien pré-

cepteur du roi actuel, c'est le seul qui en impose un peu ; les autres sont des enfants. Quand on parle de mandarins en France, on s'imagine des gens dorés *sur tranches*, habitant des palais également dorés sur toutes les coutures. Leurs maisons sont grandes, mais que c'est salement tenu, et qu'il est facile de voir que ce n'est pas toi qui en est la ménagère. Ils ont des habits en soie, mais on les voit se gratter, preuve que de poux c'est habité. Par exemple, un mandarin croirait manquer à sa dignité, s'il faisait deux pas à pied ; il va toujours en palanquin, précédé et suivi de quelques soldats. Des deux côtés, on porte de grandes ombrelles, signe de la dignité : quatre pour le premier mandarin, trois pour le second, deux pour le troisième. Derrière, un autre homme portant une boîte où se trouve le bétel, le tabac, le papier, le pinceau pour écrire ; d'une autre main, le même homme porte la pipe à eau du mandarin, et son pot à thé. Jamais le mandarin ne bouge autrement qu'avec tout cet attirail.

En ce moment, les mandarins de Vinh sont bien disposés, ils ont besoin de nous, et tant que ce besoin durera, ce sera très bien, mais leurs bonnes dispositions ne dureront pas au delà.

Vinh, le 27 Février 1888.

(A SON FRÈRE.)

J'ai commencé à prêcher le premier dimanche du Carême ; hier, j'ai prêché de nouveau, et j'ai pris la résolution de le faire tous les dimanches. Ça n'a pas encore grand charme pour moi, à cause de la difficulté de la langue, mais quand je posséderai un peu la langue, je crois que ce sera pour moi un vrai bonheur de prêcher à ce bon peuple tout simple, qui ne cherche guère de la rhétorique, mais de bonnes paroles de Dieu. J'ai demandé à deux de mes hommes s'ils me comprenaient ; chacun m'a dit qu'il comprenait la moitié : deux moitiés font un entier ; c'est le calcul que je fais pour me consoler.

J'ai pris un second chu, il s'appelle Lièu ; il a 12 ans ; ses parents sont ici depuis trois ans, fuyant devant les massacres ; ils n'osent pas encore rentrer. Quelques jours avant, j'avais pris un autre enfant, que je voulais également garder comme chu. Vilain autant qu'on peut l'être, il est fils de martyrs, depuis trois générations : son arrière-grand-père,

son grand-père et son père ont été massacrés aux différentes persécutions. Cette fois, toute sa famille, à part sa mère et lui, y a passé ; lui-même a été pris par les massacreurs, et conduit par eux dans un camp fortifié chez les Muongs, dans le Laos, où il est resté pendant trois ans. Il y a un mois, une colonne française s'est emparée de ce camp, et un de nos missionnaires, qui suivait la colonne, a pu ramener 24 chrétiens, qui y étaient captifs, entr'autres ce petit que j'ai voulu prendre à mon service. Il passait par ici pour rentrer chez moi, à 7 jours d'ici ; sa mère l'accompagnait et désirait qu'il restât chez moi ; le petit aussi y consentit. Il passa une nuit chez moi, mais, le lendemain, de grand matin, mon petit, sans rien dire à personne, fila pour aller rejoindre sa mère. Le bon petit ! c'est si bon d'être auprès de sa mère !
Mamm ! Ah ! Mamm !

Vinh, le 12 Mars 1888.

(A SA SŒUR.)

Qui amat castigat : je croyais écrire à mon frère, et j'écrivais du latin ; c'est pour te dire que j'ai débuté comme curé, en montrant mon amour pour mes ouailles d'une façon très *frappante*... par 60 coups de rotin, que j'ai fait administrer sur le bas de deux dos qui ne m'appartenaient pas.

Le rotin est un bois très dur et très flexible, qui semble fait tout exprès pour servir de verge, et que le bon Dieu fait pousser dans ce pays, probablement parce qu'on en a besoin. C'est là une idée philosophique qui a mis un peu de temps à entrer dans mon cerveau, ou plutôt dans mon cœur. J'ai pleuré comme un veau, et j'ai presque dit des injures au P. Le Gall, la première fois qu'il a fait administrer du rotin devant moi ; cela m'a paru horriblement barbare, et me le paraît toujours un bon peu ; mais il faut quelquefois punir, et il n'y a pas d'autre punition bien praticable. La prison ; mais presque personne ne pourrait se nourrir à ses frais, et si l'on est nourri, tout le monde voudrait être en prison. Reste le rotin. Le patient s'étend à plein ventre par terre, un autre, sur les ordres de celui qui a pouvoir de punir, prend le rotin, et donne consciencieusement sur le postérieur du patient le nombre de coups déterminés. La punition administrée, le patient doit venir saluer celui qui l'a infligée. Tout cela paraît ici la chose la plus naturelle du monde et,

cinq minutes après, on a les meilleurs sourires de ceux que l'on a punis.

Ben-Lo, le 8 Avril 1888.

(A SA SŒUR.)

Je fais l'administration d'une de mes chrétientés qui n'est guère plus éloignée de mon chez moi que Kerlorec du bourg de Lampaul. Par ici il est d'usage que les missionnaires ou prêtres indigènes fassent comme la visite pastorale de chacune des chrétientés qui leur sont confiées, deux ou trois fois l'an. On prêche, on confesse, on fait catéchisme, on redresse ce qui n'est pas droit, etc. Ça dure huit, quinze jours, trois semaines, un mois, suivant l'importance de la chrétienté. Je ne dois rester ici que huit jours, à moins que pour me garder, mes chrétiens ne me jouent le tour de ne venir se confesser qu'au moment où je me préparerai à partir ; c'est une ruse à laquelle ils ont quelquefois recours. Mon catéchiste et deux de mes *chus* sont occupés du matin au soir, jusqu'à une heure très avancée, à faire le catéchisme.

La chrétienté nous nourrit. On nous apporte à manger en grande pompe : le tambour précède, des jeunes gens portent les mets sur la tête dans un grand plat de cuivre ; derrière le plat qui doit être servi au Père, deux jeunes gens portent deux grands *ombrellinos* ouverts, comme pour la marche des mandarins, puis tout le monde entoure le Père pendant qu'il mange. Je t'assure qu'on n'est pas triste. Cette vie me va merveilleusement ; c'est bien la vie de missionnaire telle que je l'ai rêvée.

Tous mes chrétiens d'ici vivent d'un commerce qui n'aurait pas grand débouché en France : ils vendent du jus de poisson pourri ; c'est un condiment très employé par les Annamites ; ça pue horriblement, et dans les commencements on ne peut pas comprendre qu'on puisse toucher de la langue de pareilles horreurs, mais au bout de deux, trois mois, on s'en lèche les moustaches. Toute cette chrétienté vit uniquement de ce commerce, comme ma chrétienté de Cau-Ram vit uniquement du commerce du vin de riz : Cau-Ram comprend 14 distilleries de vin de riz. Ceci me rappelle que *Iannik ar vil vicher* est également avocat. On voulait imposer à mes distillateurs un octroi de 600 ligatures ; j'ai défendu la cause

de mes chrétiens, et je crois que j'obtiens au moins une diminution de la moitié de cet impôt.

Mes fonctions d'avocat me donnent encore le loisir de remplir les fonctions de gendarme. Ce sont mes principales fonctions d'aujourd'hui. Une ancienne fille de la Sainte-Enfance de Cau-Ram, mariée dans la chrétienté dont je fais l'administration, avait quitté son mari depuis deux ans, et s'était donnée au vice. Hier, on l'a remarquée à bord d'un navire marchand chinois. Ce matin, à défaut de chapeau de gendarme, j'en prends la figure, je monte à bord comme si j'en avais été le seigneur et maître, je fais venir le capitaine aussi pâle qu'une feuille de papier, je le somme de me remettre immédiatement la créature. Comme il nie qu'elle soit à bord, je fouille jusqu'au moindre recoin ; on me dit qu'elle est partie, je menace les chinois de mettre le feu à leur navire ; pour le soir, ils me rendent ma chrétienne.

Les cérémonies de la Semaine Sainte ont été très belles à Cau-Ram. J'avais obtenu quatre élèves du collège de Xa-Doai ; de plus, depuis un mois j'ai deux autres catéchistes qui me servent provisoirement. Grâce à eux, le chant n'était pas mal. J'ai chanté toutes les cérémonies, le matin des 3 jours. Le midi et le soir les offices se faisaient en annamite : tout consiste en des méditations sur la Passion, lues par des fidèles, qui pour la circonstance mettent le grand habit de cérémonie, avec un bonnet noir, revêtu de dessins en argent, dont la forme rappelle beaucoup la coiffure des femmes de Quimper. Il y a de l'émulation pour savoir qui chantera le mieux. On tire au sort, au commencement de la cérémonie, pour désigner le lecteur de chaque méditation. Quand on fait une faute, le premier chantre donne un coup de tambourin, pour que personne n'en ignore. Cela est primitif, mais il y a de splendides choses dans ces méditations, et la façon de les chanter est si larmoyante, que la première fois j'en ai pleuré comme un imbécile.

Le dimanche de Pâques était le jour choisi par mes chrétiens pour inaugurer leur nouvelle petite paroisse ; le hangar qui me sert d'église était tout tendu de draperies éclatantes et d'images ; les chrétiens avaient donné tout ce qu'ils avaient de tentures et d'images, et de Xa-Doai on m'en avait aussi envoyées. Devant l'église deux immenses mâts de coca-

gne, surmontés de deux grands étendards. A la grand'messe, chant pas mal réussi ; tambour, grosse caisse, cymbales, des pétards, etc. Jamais, je n'ai entendu un pareil tapage, jamais mes Annamites n'avaient rien vu de si beau. Il n'y avait pas place pour la moitié du monde à l'église. Les Français sont venus nombreux.

Après midi, procession du brancard de la Sainte Vierge de la chrétienté où je suis à Cau-Ram, en traversant tout Vinh : des drapeaux en masse, des tambours, des grosses caisses, des anges avec des ailes, dansant devant la Sainte Vierge ; derrière, de vieux bonshommes — les chefs de chrétientés — avec l'habit de cérémonie et la coiffe de Quimper, chantant en annamite ; sous le brancard de petites jeunes filles, jetant des fleurs ; derrière les chefs de chrétienté, les catéchistes et le prêtre, chantant les litanies sur le grand ton ; enfin, les vieilles bonnes gens, disant le chapelet à tue-tête ; quelle cacophonie, diront les arriérés de l'Occident ; je t'assure que tout cela était harmonieux aux oreilles de mes Annamites, et je pense aussi aux oreilles du bon Dieu et de la bonne Vierge.

Le brancard appartient à une chrétienté voisine ; c'est un travail vraiment remarquable qu'on n'aurait pas en France pour moins de 2.000 francs. Forme et sculptures très belles et d'excellent goût. Sur le parcours de la procession, foule immense de païens, admirant et louant tout fort les cérémonies des chrétiens. C'est ma belle Vierge qu'on portait ; quoique le brancard fût la pièce principale, on a cependant aussi admiré la Sainte Vierge. On n'a pas mis moins de 2 heures pour faire le kilomètre qui sépare Ben-Lo de Cau-Ram, c'est pour faire durer le plaisir. A l'arrivée à Cau-Ram, chant des vêpres, puis encore procession tout autour de la propriété. Tout le monde a été ravi de la fête et on ne parle que de recommencer.

Le brancard de la Sainte Vierge est un vrai monument ; il est porté habituellement par 8 hommes. Dimanche, à un moment donné, à cause de l'étroitesse du chemin, il n'y avait que 4 hommes qui pussent s'y mettre, et tous les 10, 15 mètres il leur fallait se reposer.

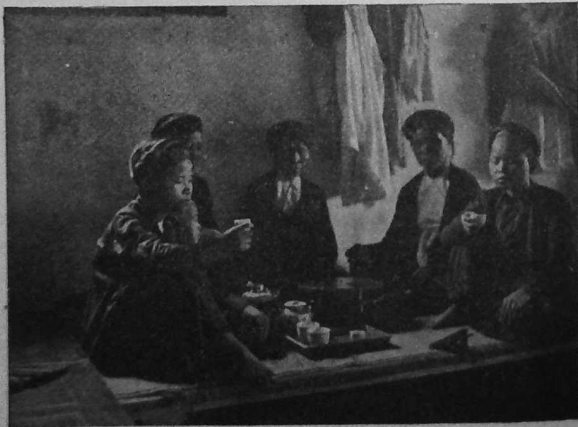
Dernière nouvelle. Je viens de prendre deux nouveaux *chus* à mon service : total 3 ; mon pauvre riz ! comme on en

dévorera ! Les deux derniers ont presque déserté la maison paternelle pour entrer dans la *maison de Dieu*, c'est-à-dire au service des Pères. L'un deux est un fils d'un grandissime richard qui tenait à le garder ; le petit a trouvé un bateau, est descendu et est venu demander à me servir. Ça montre du caractère. Je pense que le papa se calmera. — Mon 3^e *chu*, dont je ne vous ai peut-être pas parlé, ne sait ni *pater* ni *noster*, ni lire un mot ; il faudra que je le fasse étudier pendant 2, 3 ans, avant qu'il puisse rendre aucun service. En attendant il rit toujours quoi qu'on lui dise. Les deux premiers seuls peuvent faire le catéchisme.

Vinh, le 22 Avril 1888.

(A SON FRÈRE.)

Les grandes chaleurs commencent. Aujourd'hui on étouffe ; je ne m'en porte pas plus mal, il y a seulement que l'on ne



Au temps des fortes chaleurs on se désaltère.

peut guère travailler ; mais ce n'est pas nécessaire, car on ne peut guère non plus manger... Mes enfants se transforment en poissons : ils veulent se baigner toute la journée.

Est-ce à cause de cette sécheresse que les enfants ne

poussent plus dans mon champ ? C'est à peine si l'on m'envoie deux enfants par semaine, depuis une quinzaine de jours. L'autre jour, une mère est venue m'apporter ses deux enfants, se disant païenne et les enfants aussi. Elle demandait en même temps à se convertir elle-même. Les deux enfants étant déjà un peu grands, on les fit étudier avant de les baptiser. Ils étonnaient tout le monde par la fidélité avec laquelle ils apprenaient. Au bout de quelques jours, on sut que la mère et les enfants étaient nouvellement baptisés et qu'ils n'avaient rien trouvé de mieux pour se faire nourrir une seconde fois par la mission, que de se faire de nouveau apprendre ce qu'ils avaient déjà appris. Tu vois que tout n'est pas rose dans le métier, et les ronces poussent facilement dans les champs nouvellement défrichés.

Vinh, le 3 Juillet 1888.

(A SA SŒUR.)

La grande nouvelle du mois dernier, c'est l'examen des lettrés. Il a lieu dans un vaste champ, entouré de hauts murs, appelé le camp des lettrés. Au milieu sont des maisons, réservées aux examinateurs. Au moment des examens, on entoure tout le camp d'une double palissade, ce qui en fait un camp fortifié : c'est que ces réunions des lettrés sont souvent des occasions de révolte. Les examens ont lieu ici tous les trois ans ; trois provinces y viennent. Durant les trois années d'intervalle, il y a, de temps en temps, des concours pour savoir qui seront admis au grand examen.

Cette année, il y avait 3.000 hommes au concours. A 3 heures du matin, on entre dans le camp des lettrés. On apporte avec soi deux nattes et de quoi manger, car on ne peut sortir d'ici avant que tout soit fini. Une des nattes est étendue sur quatre petits piquets, plantés en terre ; l'autre est étendue par terre, et on se couche dessus pour faire sa composition. Les candidats sont complètement séparés, et il y a défense absolue de se parler. Tu vois ces trois mille niches à chien, et ces trois mille lettrés étendus à plat ventre, écrivant leur composition !

Les préparatifs terminés, au premier lever du jour, on affiche le sujet de composition, écrit en grandissimes caractères, au haut d'une potence très élevée. Tous peuvent lire,

et chacun se met à la besogne. Le concours dure toute la journée. La surveillance est très bien faite à l'intérieur ; une double ligne de soldats fait la garde à l'extérieur. Les examinateurs sont de grands mandarins envoyés par le roi.

4 Juillet. — Hier il m'a fallu quitter mes lettrés plus de dix fois ; aussi, je ne te les présente guère en ordre de bataille. Je viens de m'en séparer pendant 24 heures, à ma grande désolation : ils sont si savants ! Après 10 à 20 ans



Mandarins.

d'étude ils savent lire et écrire presque aussi bien que le saura le petit Jean-Marie dans un an. Chaque mot ayant un signe particulier pour l'exprimer, il y a encore du mérite à arriver à lire et écrire passablement. Mais revenons à l'examen.

Des trois mille qui ont pris part à cette première épreuve, 600 à peu près ont réussi. Ces 600 ont passé une seconde épreuve ; ceux qui ont réussi à cette seconde épreuve en ont passé une troisième qui est définitive. A la suite de cette épreuve, à peu près 200 ont reçu leur diplôme de bachelier, de licencié, ou de docteur suivant la perfection du travail

qu'ils ont présenté. Le sujet de composition est le même pour les trois grades.

On appelle proprement lettrés, ceux qui ont réussi à ces examens, mais par extension on donne aussi ce nom à tous ceux qui ont étudié longtemps, sans avoir réussi aux examens, et vivent, comme qui dirait de leur plume : pédagogues, scribes, etc. Les grades sont un acheminement, et donnent presque droit au mandarinat, c'est-à-dire aux fonctions de sous-préfet, de préfet, gouverneur de province, etc.

Vilaine race que ces lettrés et mandarins ; vaniteux jusqu'à l'imbécillité, ils ne pensent au bon peuple que pour sucer sa substance. La justice ne se rend qu'à coups de barres d'argent ; qui donne le plus d'argent gagne.

Vinh, le 16 Juillet 1888.

(A SON FRÈRE.)

Ce matin, un des enfants, ou plutôt un jeune homme de ma Sainte-Enfance m'a fait bien rire. Il a 16 ans, et vers cet âge, si ce n'est pas fait plus tôt, quiconque se respecte doit se noircir les dents. Mon jeune homme vient de se payer ce luxe ; il est impayable avec ses dents noir d'ébène et sa tête absolument rasée, à part deux mèches des deux côtés de la tête, là où pousseraient les cornes si elles nous poussaient.

En plaisantant, pour me moquer, j'avais dit au petit jeune homme que je voulais faire comme lui, me teindre les dents et me raser la tête. Ce matin, le petit vint me trouver le plus sérieusement du monde, m'apporter ce qu'il fallait pour me teindre les dents, et m'indiquer en même temps quel était son perruquier. Il a été très étonné que je ne me sois pas immédiatement exécuté. La vieille supérieure de ma Sainte-Enfance n'y voyait qu'une seule difficulté, c'est que l'opération devant se faire au moment de se coucher, et la teinture ne séchant pas vite, il pourrait peut-être m'arriver d'en avaler quelque chose après minuit ; pas la moindre difficulté par ailleurs ; au contraire. Me vois-tu cédant aux désirs de mon jeune homme et de ma vieille supérieure !!

Vinh, le 22 Juillet 1888.

(A SA SŒUR.)

Au commencement de la quinzaine, il y a eu, par ici, un moment d'affolement ; le choléra sévissait en grand. L'un des éléphants de la citadelle était mort, on disait que c'était du choléra ; or, d'après une croyance des Annamites, quand l'un des éléphants de la citadelle meurt, sa mort est presque toujours suivie de la mort de l'un des grands mandarins. En effet, deux ou trois jours après, les deux grands mandarins militaires étaient morts. Voilà les grands mandarins civils de trembler de tous leurs membres. Le premier mandarin fait offrir un grand sacrifice sur la grande place publique ; on fait venir de loin une statue de Boudha très célèbre, on l'interroge et le *medium* (espèce de sorcier ou devin) répond au nom de Boudha : « Dans trois jours, les trois grands mandarins civils de la province seront morts, parce qu'ils ont trop pressuré le pauvre peuple. » Pendant trois jours, les pauvres mandarins affolés ne savaient que devenir ; deux d'entre eux ont été malades uniquement de peur ; hélas ! le troisième jour est passé, et ils vivent encore ; je dis hélas ! car quels vilains êtres que ces mandarins !

Maintenant, le choléra a presque disparu ; je suis presque à le regretter, car il a fait pendant quelques jours des saints des moins fervents de mes chrétiens ; jamais il n'y a eu tant de confessions, et l'eau bénite à peine faite disparaissait en un clin d'œil ; je crois bien qu'on en buvait.

Voilà que j'ai dîné, et au lieu de faire la sieste, ce qui est de précepte dans ce pays, je me mets à t'écrire ; c'est le seul moment de la journée où je sois un peu seul ; tout le monde dort ou essaie de dormir, le plus souvent on n'y réussit pas, tant les chaleurs sont pénibles ; d'un autre côté, on est incapable à ce moment de la journée de faire le moindre travail. Je puis tout au plus jaser avec toi.

Veux-tu que je t'apprenne à faire la toilette de tes neveux ? J'ai assisté, il y a quelques jours, à la toilette d'un petit Annamite : c'était dans une barque. L'enfant est suspendu dans un filet, nu comme un ver, et sans drap ni couverture, ni dessus ni dessous... en sorte que lorsqu'il pleut, il tombe de l'eau ; l'enfant ne se crotte point. Quel plaisir pour la maman annamite de lever son enfant ; pas une souillure ;

tout a passé par les mailles du filet. Voici que la maman prend l'enfant, elle le fait tenir debout par la grand'mère et se met à le gratter avec les ongles, des pieds à la tête, sur toutes les coutures ; l'enfant qui a des démangeaisons a l'air bien content. Cette opération faite, c'est la mère qui tient l'enfant debout, et la grand'mère prend un éventail pour éventer l'enfant : l'enfant semble encore bien content. Ce n'est pas comme dans votre pays arriéré ; les enfants pleurent, crient ; c'est aussi que les mamans et les tantes sont sans cœur ; elles prennent de l'eau froide pour laver les pauvres petits. Ici, on comprend mieux les choses, et cette bonne maman et cette bonne vieille mère se sont bien gardées de prendre une seule goutte de l'eau qui les entourait, pour enlever la forte couche de crasse qui est le seul vêtement de l'enfant. Profite de la leçon et ne fais plus pleurer ces pauvres petits neveux.

Vinh, le 29 Août 1888.

(A SA SŒUR.)

Accoutrement d'un missionnaire pour aller faire visite au grand mandarin de la paroisse. Des débris de savates, ne tenant que par habitude à des pieds sales comme jamais ne l'ont été les pieds de tes marmots de neveux ; pantalon qui avait été blanc, mais qui était loin de l'être ; habit percé au coude, sans compter une déchirure pendant par derrière ; cheveux comme une broussaille ; en bouche, grosse vieille pipe toute noire ; en main un vieux *penn-baz*. J'ai vu cela hier et je riais bien fort ; ce qui n'empêche pas que c'est le plus fameux missionnaire du vicariat apostolique, et qu'il n'a pas baptisé moins de 1.500 adultes, cette année. Rien d'étonnant qu'il ait les pieds sales, et les habits déchirés, après avoir tant couru après les âmes par toutes sortes de chemins. On lui a trouvé si mauvaise mine chez le grand mandarin, que celui-ci s'est prétendu malade, pour ne pas le recevoir ; mais, ce matin, ayant su à qui il avait affaire, il m'a envoyé un de ses hommes pour s'excuser de ne l'avoir pas reçu.

Voilà toutes les nouvelles de la quinzaine. J'allais oublier les nouvelles politiques... pour les enfants : mes deux chats sont morts ; en revanche, il est né trois petits chiens. L'un

d'eux s'appelle *Toum* et est très gentil ; il vient me lécher les pieds dès qu'il me voit. Tu diras aux petits que je le leur enverrai sans faute... la première fois que je verrai une charrette passer par ici, pour aller à Lampaul.

Vinh, le 9 Septembre 1888.

(A SON FRÈRE.)

Nouvelles locales. — Mon personnel vient d'augmenter 1°) d'un catéchiste poitrinaire, que Mgr m'envoie pour mourir tout doucement, quand on pensera le moins ; 2°) d'un jeune homme de 18 ans, que j'ai bâclé cuisinier, et qui me ferait mourir de faim, si je n'avais pas un estomac à manger n'importe quoi ; 3°) d'un enfant de 8 ans, que j'ai acheté 2 fr. 50 ; c'est le plus cher que j'ai jamais acheté, aussi je ne l'enverrai pas à la Grande Sainte-Enfance ; des objets si chers se gardent précieusement. Depuis quelque temps je n'ai plus la peine d'envoyer des enfants à la Grande Sainte-Enfance ; presque tous les petits enfants nouveau-nés qu'on m'apporte s'en vont au paradis au bout de quelques jours.

Vinh, le 18 Novembre 1888.

(A SA SŒUR.)

Je commence par une triste nouvelle. Mardi je suis allé annoncer à Monseigneur la mort d'un de ses meilleurs missionnaires, le Père Pédémon, frappé d'une balle rebelle à la tempe. Quel vide laissé par le missionnaire qui succombe ! Pour moi, je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer, comme si j'avais perdu mon frère. Nous ne nous étions vus que deux fois, mais on avait à s'écrire assez souvent, et nous nous aimions bien. Deux jours avant d'apprendre sa mort, je recevais de lui une lettre, dans laquelle il m'annonçait son départ pour le voyage pendant lequel il a succombé. Le Père accompagnait un capitaine français qui, à la tête de 25 soldats annamites, faisait une excursion dans le Laos, pour dénicher dans leur dernier refuge une bande de rebelles, qui menaçaient sans cesse les villages annamites de la frontière du Laos. Le bon Père espérait pouvoir ramener quelques chrétiennes tombées entre les mains de ces brigands ; déjà dans une précédente excursion, il en avait ramené une vingtaine ; cette fois le bon Dieu prit sa vie, qu'il exposait si généreusement.

Mardi soir, vers huit heures, je recevais la communication suivante : « La reconnaissance commandée par le capitaine Laffite a eu, le 8 Novembre, un engagement avec les rebelles au nombre de 200, dont 100 chinois, auprès du village de Bau-Sang ; les rebelles sont en fuite, après avoir brûlé le village de Bau-Sang ; le Père Pédémon, qui guidait la troupe, est mort frappé d'une balle à la tempe gauche. »

Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! mais cette mort est particulièrement pénible pour notre mission. Le bon Père était destiné, dans les vues de Monseigneur, à reprendre la mission du Laos, qu'il a fallu absolument abandonner au moment où elle commençait à donner quelques espérances ; déjà le Père préparait le terrain, et toute une tribu, son chef en tête, avait demandé à se convertir ; maintenant que va devenir cette pauvre mission ? personne qui puisse le remplacer.

Le P. Pédémon avait 36 ans, dont 12 ans de mission. Je donnerais bien deux sous pour le remplacer, si j'en étais capable, mais je ne le puis pas, et voilà ce qu'on gagne à rester lanterner au milieu de ses bruyères et de ses amours toujours ! — Avec ça que je me porte comme si je ne les avais jamais quittées, et que je vous aime, comme si je vous avais quittés depuis cent ans.

Vinh, 8 Décembre 1888.

(A SA SŒUR.)

Hier, panique à Vinh. Vers neuf heures du soir, on entend un tintamarre infernal dans toute la ville et dans les villages, à une lieue à la ronde. Les Français, qui n'y comprenaient rien, sautent sur leurs armes ; les mandarins, habituellement relégués comme des divinités au fond des citadelles, sortent en détresse. Les Français, se ravisant au bout de quelque temps, envoient des soldats annamites à droite et à gauche, pour faire cesser le bruit, mais ils ne font qu'augmenter le bruit et la terreur.

De tous côtés, on entend des cris et des hurlements. Tout le monde fait du vacarme, et tout le monde est effrayé du vacarme qu'on entend. Mon maître maçon est monté sur le toit de la nouvelle église pour voir, mais pas une lumière dans les maisons ; de frayeur, on avait éteint toutes les

lumières. Ce n'est qu'au bout d'une heure que ce vacarme alla se perdre, comme une vague, dans le lointain, et à minuit on entendait encore, dans les villages éloignés, comme le bruit sourd de la mer.

Voici ce qui en était : depuis plusieurs jours, il n'était question, dans la population païenne, que de diables qui coupaient les ailes et les pattes aux poulets, rasaient la tête des cochons, et commettaient d'autres méfaits encore. Les imaginations étaient très montées. Y a-t-il eu un mot d'ordre ? Je n'en sais rien. Le fait est qu'à un moment donné, dans toutes les maisons païennes, on s'est mis à faire un tapage du diable : on frappait des pieds, des poings, avec des bâtons, avec des marteaux, sur les tambours, sur les tables, etc..., tout était bon, pourvu que ça fit du bruit. Ces pauvres gens se croyaient assaillis par une armée de diabolins, et tout ce bruit était pour les chasser. Plus on entendait du bruit chez son voisin, plus on avait peur, et plus on faisait soi-même de bruit, et voilà comment le vacarme s'est communiqué en un clin d'œil à toute une lieue à la ronde. Personne n'a vu les diabolins, mais tout le monde croit à leurs méfaits sur les poules, cochons, etc., et tout le monde tremble. Quand je dis tout le monde, je ne parle pas de mes chrétiens, du moins de ceux qui sont fervents et instruits ; il y a bien quelques chrétiens plus ignorants qui ont peur, mais leur crainte est salutaire, car elle a déjà amené à mon confessionnal quatre ou cinq vieux retardataires.

Vinh, le 29 Janvier 1889.

(A SA SŒUR.)

Une dépêche annonce que le roi d'Annam est mort hier. Le télégramme porte : « fièvre paludéenne, accès pernicieux », mais je crois que ce serait plus vrai de dire qu'il a été empoisonné. Déjà on avait essayé de le faire, il y a six mois : c'était le roi établi par la France, le roi légitime d'ailleurs, et les mandarins ne l'aimaient guère ; ce qui ne les empêche pas de pleurer, de crier, de déchirer leurs vêtements de douleur, — les farceurs !

J'ai demandé au plus petit de mes *chus*, le *chu Phé*, qui m'accompagnait, quand j'ai eu connaissance de la dépêche,

s'il voulait bien qu'on le fit roi, maintenant que le roi était mort ; le petit m'a répondu : « La royauté est un arbre bien élevé, moi, si petit, comment pouvoir atteindre ses branches ? » De plus petits que lui vont être placés sur ces branches, car l'aîné des enfants du roi n'a pas plus de deux ans.

On pense qu'on va interdire les réjouissances du *têt*, ou bonne année ; mes petits se hâtent de brûler leurs pétards, avant que la défense ne soit portée.

30 Janvier. — On tue le cochon de la Sainte-Enfance. Est-ce en son honneur qu'on a mis aux enfants leurs habits neufs ? quatre ou cinq sous de cotonnades rouges et voilà immédiatement un habit de fête. Tous les enfants, les petites filles surtout — le beau sexe est partout le même — passent et repassent devant ma fenêtre, montrant leurs habits neufs, plus fières que les petits marmots culottés pour la première fois. Plus je m'exclame sur la beauté des habits, plus on passe et repasse.

Le plus petit de mes *chus* vient de me demander à se confesser et à communier demain : « Demain, me dit-il, c'est grand festin et grande liesse, mais il faut que l'âme ait liesse et festin d'abord ».

1^{er} Février. — Hier, bonne année annamite. Toute la nuit qui a précédé, on n'entendait que pétards et coups de tambours : les païens offraient leurs sacrifices dans les pagodes. Chez moi, les coups de pétards commencent dès les premières lueurs du jour ; mes chrétiens viennent tous à l'église ; pendant la prière, des pétards, des pétards, des pétards ; pendant la messe, silence, mais à peine la communion terminée, voilà que ça recommence plus fort que jamais. A la sortie des fidèles, c'était étourdissant au possible ; pour les Annamites c'est le comble de la joie. Comme je demandais à un de mes *chus*, hier, vers midi, si l'on s'amusait bien : « Comment m'a-t-il répondu, puis-je me réjouir ? Je n'ai plus un pétard ni une sapèque pour en acheter ! » Sans pétards, point de joie pour l'Annamite.

Mon action de grâce terminée, voilà que l'on vient me souhaiter la bonne année. On vient par groupes : 1^o Tout d'abord les catéchistes et les *chus*, en tout huit ; un petit mot de l'aîné des catéchistes, puis les prostrations, puis une pétarade à n'en

plus finir ; 2° groupe : les employés de la maison, domestiques, ouvriers ; 3° groupe : la Sainte-Enfance ; la vieille religieuse et sa ribambelle ; 4° les dignitaires de la paroisse ; 5° les 4 chrétientés, chacune à son tour, représentées par leurs dignitaires et les principaux membres ; 6° la société des distillateurs de vin de riz, de Cau-Ram (c'est le nom du village où je me trouve), parmi lesquels des païens ; 7° chaque famille chrétienne à son tour.

Les mêmes ont trouvé moyen de se présenter quatre fois, comme dignitaires de la paroisse, comme dignitaires d'une des chrétientés, comme membres de la société des distillateurs, puis avec leurs familles. Tout cela se fait bien sérieusement et bien solennellement. Les plus riches ont l'habit de cérémonie : en soie, tombant au delà des genoux, larges manches, comme des surplis. Chaque groupe fait un petit compliment, puis les prostrations, on n'oublie pas les pétards. Les premiers groupes étaient presque trop cérémonieux ; les groupes de familles étaient plus intéressants : père, mère, enfants ; quelquefois deux, trois familles ensemble, plein la maison.

Après les prostrations, sur l'invitation du Père, on s'assied sur des nattes étendues par terre, on jase, on rit un peu, on donne un verre de vin de riz aux hommes, une chique de bétel aux femmes, un bonbon quelconque aux enfants, et le groupe fait place à un autre, après avoir pris congé du Père : « Salut au Père, les enfants demandent la permission de se retirer. »

De bon matin, les païens se sont rendus aux tombeaux de leurs parents, les inviter à revenir à la maison. Les ancêtres sont censés accepter l'invitation ; on les amène en grande pompe, on les installe sur une estrade d'honneur, on leur fait les prostrations. Avant chaque repas, on place tous les mets sur leur estrade, dans autant de petits plats que de sortes de mets, le tout posé sur un grand plateau en cuivre. On invite les ancêtres à manger, on leur fait les prostrations, et comme les ancêtres ne mangent pas grand chose, on descend le plateau et l'on s'installe autour, avec un meilleur appétit que les ancêtres.

Les chrétiens, après avoir installé le plateau sur lequel reposent les mets, se mettent à genoux pour prier à l'intention

des vieux parents défunts ; ils prennent ensuite leurs baguettes et s'en servent bien.

Chez les païens, c'est un sacrilège de toucher aux mets, avant d'avoir invité les ancêtres à en manger. Pendant trois jours, les ancêtres sont censés présents dans la maison, tous les païens le croient.

Le 3° jour du *têt*, on reconduit les ancêtres au lieu de sépulture avec la même cérémonie que le premier jour, et on n'y pense guère plus dans le courant de l'année, si ce n'est au jour anniversaire de leurs morts, et au commencement du 6° mois, où on les invite encore à revenir à la maison. Pauvres païens ! priez pour qu'ils se convertissent.

Pendant que je cherche une seconde feuille de papier, voici les soldats annamites chrétiens qui viennent en groupe me souhaiter la bonne année. Ils étaient empêchés hier. D'ailleurs, on est admis pendant les trois jours à offrir ses souhaits.

2 Février. — Fête de la Purification, 3° jour du *têt*. Je viens de faire le pardon de ma chrétienté de Bèn-Lo. Les principaux du village et les enfants sont venus hier au devant de moi : tout le long de la route, des pétards à n'en plus finir ; en tête du cortège, deux grandes lanternes chinoises, quoique ce soit en plein jour. On voulait venir me prendre avec grand déploiement de drapeaux et de tambours ; à leur grand chagrin, je les ai empêchés, à cause des Français qui sont ici.

Arrivé au village, je suis logé dans la plus riche maison, un palais, comme qui dirait *kranch al leur bras*, quand c'était couvert en chaume. M'y voici. Une estrade, de la dimension de la table de chez nous, me sert de chambre, de table à manger et de lit. Un luxe inouï dans le pays : sur les quelques planches de l'estrade, outre la natte indispensable, on a étendu une vieille descente de lit, comme qui dirait quatre coites de plumes en France. Je m'installe là-dessus, comme mon parrain quand il fait son noble métier ; tout le village vient me saluer avec les prostrations ordinaires, puis l'on me sert à souper.

On installe devant moi un grand plateau de cuivre, sur lequel 16 petites soucoupes, avec autant de sortes de mets,

c'est-à-dire le même mets — toujours du lard — avec une quantité plus ou moins grande de sel, de poivre, d'oignons, de jus de poisson fermenté, et autres ingrédients dont la seule odeur ferait fuir les peuples efféminés et arriérés de l'Europe. Au dessert, autre plateau avec presque autant de plats, qui ne seraient guère plus dans le goût de bien des gens que je connais. Je fais honneur au festin, et montre que je sais me servir de mes baguettes.



Repas de Tonkinois.

Une autre table est servie pour mes catéchistes, puis une autre pour les dignitaires du village, puis une autre pour le simple peuple. Il n'y a pas un peuple au monde à avoir le respect de la hiérarchie comme celui-ci. Seuls les mandarins sont admis à manger sur l'estrade, et au même plateau que le Père ; même il faut avoir quelques grades dans le mandarinat ou quelques dignités dans la mission pour être admis à manger avec les catéchistes ; le simple peuple ne sera pas non plus admis sur l'estrade et à la table des dignitaires d'un village, d'une chrétienté, etc., etc... Les petits enfants des Pères, les *chus*, passent avant les dignitaires des villages :

ils sont considérés comme les enfants adoptifs du Père et par suite sont de gros petits messieurs.

La prière dite, un rideau tombe tout autour de l'estrade, et voilà le lit fait, et *Co-Doai* qui dort ; à deux pas, tout le monde en fait autant, chacun sur sa planche.

Le lendemain, on se réveille aux coups de pétards qui recommencent. Grand'messe pendant laquelle pétarades, coups de fusils ; c'est ça du plaisir ! Un petit mot d'instruction. On me ramène solennellement à la maison où je suis logé, tambour en tête. Grand festin comme la veille, etc., etc., etc...

Vinh, 26 Septembre 1889.

(A SA SŒUR.)

Ne t'effraie pas de la lettre en annamite, ni des caractères chinois que tu trouveras ci-joints. Ce sont mes petits qui écrivent à leur grand'mère. Hier soir, pendant que je soupais, ils jasaient autour de la table. Je ne sais à propos de quoi l'un dit : « Ah ! si la mère du Père venait ici, c'est nous qui serions gâtés, les grand'mères aiment tant leurs petits-enfants ! » — « Ecrivons-lui, dit un autre, pour l'inviter à faire une promenade par ici. » Et tous d'approuver. On délibéra un peu pour savoir s'il fallait demander quelques petits cadeaux à la grand'mère ; les voix se partagèrent, mais la majorité trouva que ce ne serait pas bien.

Ce matin, à peine la soupe terminée, ils vinrent me demander du papier à lettre ; une demi-heure après la lettre était faite. C'est l'ainé de ceux qui restent, le *chu Liên*, qui a tenu la plume. Remarque qu'il n'a certes pas un bon mois de travail, pour lire et écrire comme il le fait les caractères latins ; et il n'y a pas une seule faute d'orthographe dans sa lettre. Pour ces petits Annamites, tout bourrés, depuis leur petite enfance, de caractères chinois, ce n'est qu'un pur jeu d'apprendre les caractères français. On a signé pour le *chu Dào* absent. Les quatre autres, n'ayant pas encore appris les lettres latines, ont signé en chinois. Quand la grand'mère répondra, je paierai, en son nom, un habit neuf à chacun, et ce sera le plus beau jour de leur vie : coût tout au plus 2 francs par tête, habit complet.

J'ai promis de traduire. Je garde la tournure qui est très correcte :

« Salut plein de vénération,

» A grand'mère, paix de l'âme et du corps. Nous lui faisons savoir : Nous, ses petits-enfants, grâce à Dieu, nous nous portons bien. L'occasion se présentant, les petits-enfants osent écrire 5 mots pour saluer la grand'mère. Nous prions le Seigneur et Notre Dame de protéger notre grand'mère, afin qu'elle ait de la force pour faire la volonté du Seigneur. Nous prions grand'mère de penser à nous dans ses prières, afin que ses petits-enfants se portent bien, pour remplir les devoirs de leur état, et être de parfaits enfants de la Maison de Dieu.

» Enfin, nous osons inviter grand'mère à venir se promener par ici, afin que ses petits-fils puissent voir son visage un peu. Si grand'mère ne peut venir, nous osons la prier de nous envoyer trois mots pour nous donner de ses nouvelles. Par ici, en Annam, il n'y a rien que nous puissions envoyer en présent à grand'mère, c'est pourquoi nous prenons seulement ces humbles petits mots, pour passer la mer, saluer grand'mère.

» C'est fini. Nous prions grand'mère de penser à nous devant le Seigneur.

» Nous autres, nous sommes les petits-enfants de Cò-Doai.
» Dào, Lièu, Trué, Maï, Hoa, Vinh ont signé à Vinh. »

Suivent les signatures chinoises.

Vinh, 25 Août 1890.

(A SON FRÈRE.)

Aujourd'hui, je prends mon plus grand format de papier, car j'ai une longue histoire à raconter... vos beaux yeux vont pleurer !!

Le 18 courant, je suis allé à Do-Nha, où sont mes nouveaux chrétiens ; c'est à trois heures d'ici. Le 19, j'y disais la messe, la première messe depuis la création du monde, dans ces parages ; le 21 et le 22, j'y devais baptiser les catéchumènes les plus instruits : près de 60 ; le diable ne pouvait rester tranquille.

Le mercredi 20, je venais de dire la sainte messe, quand

on vint me dire que le village païen d'à côté, appelé Ngu-Loï, était en train d'arracher et de jeter à l'eau la palissade qui limitait le terrain que j'avais acquis pour mes nouveaux chrétiens : il y avait bien 200 hommes. Immédiatement, on parle de frapper le tambour à Do-Nha pour que tous, catéchumènes et païens se réunissent, afin de se battre avec le village de Ngu-Loï. Il y eût eu de grands malheurs. J'ai voulu les éviter et me suis rendu sur le terrain n'ayant avec moi que deux serviteurs. Je pris sur moi mon fusil et mon revolver, croyant que cela suffirait pour faire fuir les païens de Ngu-Loï, qui n'arrachaient la palissade que pour reprendre ce terrain qu'ils avaient accaparé, sans aucun droit, depuis plusieurs années, et que l'autorité annamite m'avait cédé pour mes nouveaux chrétiens.

Je tirai un coup de fusil en l'air ; il y eut un moment d'émotion ; je rendis alors mon fusil à l'un des deux chrétiens qui me suivaient, et je m'avançai pour parlementer avec celui que je reconnaissais pour être le chef de la bande, mais je vis bien vite qu'il n'y avait pas à lui faire entendre raison. D'ailleurs, on ne me laissa guère le temps de faire de l'éloquence ; dès qu'on vit que je ne voulais pas user de mes armes, voilà immédiatement cette foule de se précipiter vers nous avec des cris furieux, et en agitant de grandes triques, dont ils s'étaient armés. On se jette sur mes deux suivants, on les abîme de coups, on enlève à l'un mon fusil qu'il portait. En même temps, toutes les triques se soulèvent au-dessus de ma tête, je reçois un grand soufflet qui m'étourdit un instant.

Voyant que je ne pouvais calmer ces forcenés, que les chefs du village avaient remplis de vin, pour faire un mauvais coup, et d'un autre côté ne voulant pas tuer du monde — j'avais mon revolver sur moi — je me mis à fuir. Mais au bout d'une centaine de mètres, mes forces me trahirent, et je tombai à la renverse. Aussitôt, voilà la bande de se jeter sur moi ; on mit mes habits en lambeaux, on voulut même m'enlever mon pantalon ; on prit mon revolver, mon chapeau, mon mouchoir, mes savates ; puis on me prit par les pieds, et l'on me traîna sur une longueur d'une trentaine de mètres, pendant que d'autres me frappaient des deux côtés ; le soleil mortel de l'Annam me donnait en plein dans la

figure ; la poussière que soulevait cette foule me suffoquait, et puis les coups pleuvaient ; à un moment donné, je sentis la vie m'abandonner, je fis mon acte de contrition et je me préparais à mourir : ma foi ! pas grand regret de la vie. Enfin, le *train* s'arrêta quand j'y pensai le moins, et me voilà debout. Plus de coups, mais des injures. Je me contente de dire : « Tas de farceurs, vous avez fait une folie ; ce sont les chefs du village qui sont les plus coupables, mais vous êtes leurs dupes, et c'est sur vous qu'on tombera. » Je demande à être conduit à la Résidence ; on me répond : « Rendez-nous vos titres de propriété de ce terrain, ce n'est qu'à cette condition qu'on vous rendra la liberté. » Je réponds : « Tuez-moi, si vous voulez, mais je ne céderai jamais devant vos intimidations. »

Pendant deux heures, je restai au milieu de cette bande de forcenés, sous le soleil le plus ardent, sans que je pusse avoir la moindre communication avec mes chrétiens.

Au bout d'une heure, ils étaient là en foule, mais séparés par une rivière. Un gros village chrétien d'à côté était accouru, des batailleurs de première classe ; ils étaient bien décidés à se battre, et auraient anéanti le village païen bien vite ; fort heureusement qu'en criant de toutes mes forces, je pus me faire entendre et défendre de se battre.

Au bout de deux heures, un vieillard chrétien put enfin pénétrer jusqu'à moi ; il m'envoya du papier et un crayon. J'écrivis un mot à la Résidence pour dire ma position et demander du secours. Quand on sut que j'avais écrit à la Résidence, les plus insolents eux-mêmes sentirent le besoin de s'esquiver ; il ne resta pour me garder que 4 ou 5 hommes, qui avaient office pour cela de par le village. J'ai bien souffert de la chaleur qui était horrible et je me demande comment je n'ai pas attrapé une insolation.

Je suis resté là de 7 heures du matin à 6 heures du soir. Vers cette heure, arrivèrent 30 miliciens de la Résidence, la plupart chrétiens. Alors, les braves insolents du matin, qui se tenaient encore en bande en face, mais à une assez grande distance, s'esquivèrent bien vite ; on put prendre les chefs de village qui s'étaient oubliés à faire ripaille dans leur pagode ; enfin on passa de mon côté, et me voilà délivré.

Aussitôt, la foule des chrétiens d'accourir ; tous pleu-

raient ; ils étaient venus en masse de tous les côtés, à 4, 5 lieues à la ronde ; les miens étaient là presque tous. Pendant ce temps, les femmes et les enfants remplissaient l'église, priant et pleurant : on avait dit que j'étais à moitié mort. La nuit, je pus me remettre un peu. Le lendemain, c'était une vraie procession toute la journée pour me voir ; cette fois, c'était le tour des femmes et des enfants.

A mon retour à Cau-Râm, la procession a recommencé et elle ne finit pas ; jamais je n'ai reçu pareil témoignage de respect et de sympathie. Je suis de retour depuis trois jours et ma maison ne se désemplit pas ; toutes les chrétientés, à 4, 5 lieues à la ronde, envoient leurs députations, pour me dire la douleur des chrétiens à la nouvelle de mon arrestation, et leur joie à la nouvelle de mon retour.

Maintenant, l'affaire est entre les mains de la justice ; je ne demande pas que les pauvres païens, qui m'ont tant maltraité, soient punis, je désire seulement que l'affaire tourne à la gloire du bon Dieu et au salut des âmes.

J'étais déjà un peu fatigué avant cette affaire ; je venais d'avoir deux forts accès de fièvre ; depuis j'ai eu encore deux accès, mais j'ai commencé à prendre de la quinine hier, et je crois que la fièvre est coupée, car c'est une fièvre tierce et régulièrement je devais l'avoir aujourd'hui ; or, je ne la sens point venir.

Je me propose de remonter ce soir à Do-Nha pour faire les baptêmes remis par suite de l'incident. Priez bien pour que j'aie de nombreuses conversions de ce côté.

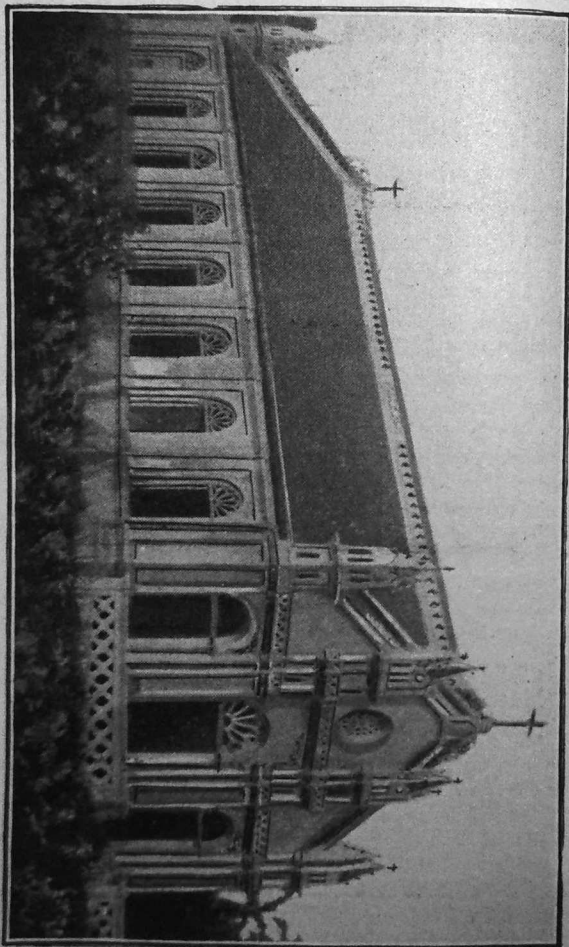
(A SON FRÈRE.)

Vinh, 11 Avril 1890.

Mon église vient d'être bénite, et voici les fêtes terminées. Depuis la dédicace du temple de Salomon, on n'avait rien vu de si magnifique. Mes chrétiens vont plus loin, et prétendent que, depuis la création du monde, il n'y a pas eu fête pareille. Les vieillards se contentent de dire que, malgré le nombre de leurs années, leurs yeux n'avaient encore vu rien de comparable. Véritablement, la fête a été splendide.

Le soir du dimanche des Rameaux, ouverture de la retraite des confirmands, au nombre de 125. Quatre exercices par jour. Le mercredi, entrée triomphale de Monseigneur.

Église de Vinh, bâtie par les soins du Père Abgrall.



On est allé au-devant de Sa Grandeur à trois heures d'ici. 20 barques. C'est par le canal que Monseigneur est venu. En fête, une barque découverte avec musique, tambours, cymbales ; puis les autres barques, montées par mes chrétiens dans leurs plus beaux habits ; enfin la barque de Monseigneur, belle barque toute neuve, qui allait à l'eau pour la première fois. Sur chaque barque, des drapeaux, portés par des hommes en habits multicolores, rappelant la procession de Saint-Michel à Plouguerneau. Ce cortège, vu de loin dans les méandres continuels du fleuve, était d'un effet splendide. Quand on a été en vue de la Mission, de chaque barque sont partis des pétards. Quand Monseigneur a abordé, ça été un vrai tonnerre : tambours, cloche, cymbales, pétards ; quel potin, mais quelle joie ! On a conduit processionnellement Monseigneur à l'église ; à sa sortie, tout le monde s'est précipité, pour baiser son anneau. Monseigneur n'avait pas vu l'église depuis longtemps ; il l'a beaucoup louée ; tout le monde s'accorde d'ailleurs à dire que c'est un petit bijou.

Jeudi-Saint. — Bénédiction de l'église, messe pontificale, bénédiction des saintes huiles, confirmation : 9 missionnaires, 5 prêtres indigènes, 20 théologiens, 30 à 40 catéchistes et collégiens ; foule à remplir une église quatre fois plus grande. Après-midi, lavement des pieds. Ici, où les distances de supérieur à inférieur sont si bien gardées, cette cérémonie est des plus émouvantes : tout le monde pleurait à chaudes larmes. Il a véritablement fallu faire violence aux treize chrétiens choisis à cet effet, et à l'exemple de saint Pierre, ils disaient : « Moi, me laisser laver les pieds par le Maître, jamais ! » Le reposoir était très simple, mais de bon goût. — Le P. Tessier a prêché à la messe.

Vendredi-Saint. — Office. Le soir : bénédiction du Chemin de la Croix, procession aux flambeaux autour de l'église, sermon du P. Pelletreau. Le Chemin de Croix est très joli.

Samedi-Saint. — Office. La lampe du sanctuaire a été allumée pour la première fois, au feu nouveau. Après la communion, la Sainte Réserve a été mise pour la première fois dans le tabernacle du maître-autel, pour ne plus quitter mon église, je l'espère. Depuis, il me semble que tout est

transformé chez moi ; l'atmosphère n'est plus la même. J'espère que, de son tabernacle, Notre-Seigneur opérera de grands miracles. Les chrétiens comprennent déjà ce bienfait, et il est bien rare que l'église soit déserte.

Dimanche de Pâques. — Messe pontificale, très beau chant. Après-midi, vêpres pontificales, puis la procession. J'ai vu rarement procession plus belle, et jamais aucune si pittoresque. Des deux côtés, deux longues files de grands drapeaux — une centaine — portés par des hommes en habits multicolores. Au milieu, en tête, la croix portée par le diacre, puis, les 5 bannières dont les porteurs avaient de beaux habits rouges ; les rubans étaient portés par des enfants habillés de longues aubes blanches, avec de petites bandes rouges pendant à leurs ceintures également rouges ; puis, la statue de la Sainte Vierge sur son magnifique brancard, précédé de six « Anges » pittoresques au possible, exécutant de temps en temps devant la Sainte Vierge des danses plus pittoresques encore. Rien ne plaît davantage aux Annamites. Enfin les séminaristes, les prêtres, et Monseigneur sous un dais, suivi de la foule.

La procession a fait le tour de la propriété, en dehors, puis le tour de l'église. Autour de l'église, les deux extrémités de la procession se touchaient. On a photographié les « Anges », le brancard et la bannière du Saint-Sacrement ; tu les auras sans tarder.

Le soir, bénédiction du Saint-Sacrement ; l'église était splendidement illuminée ; jamais très certainement à l'église de Lampaul, il n'y a eu un si beau Salut ; j'avais emprunté pour la circonstance tous les candélabres de la communauté. Les plus beaux Saluts à la chapelle des Missions Etrangères à Paris ne sont pas plus splendides. — Au Salut, *Te Deum* : il y avait vraiment lieu.

Lundi matin, bénédiction du cimetière, messe pour les défunts de la paroisse ; le soir, Salut. — Le mardi, départ de Monseigneur et des missionnaires.

Le lundi, mardi, mercredi, toute la ville, on peut dire, mandarins, fonctionnaires, Chinois, tous païens, sont venus saluer et féliciter — c'est l'usage du pays — ; puis des députations de toutes les chrétientés à cinq lieues à la ronde :

chacun apportait un petit présent, et chacun était invité à s'asseoir à table — on ne peut pas faire autrement ; mais ce n'est pas une grande dépense pour personne, chacun y contribant pour sa petite part.

Le jeudi, c'était le tour de mes chrétiens : hommes, femmes, enfants, tous ont pris part au festin. Le présent de la paroisse était : 1 vache, 1 génisse, 2 cochons et assez de riz pour les manger. Une famille apportait en outre 2 cochons. Dans ces circonstances les Annamites sont larges. J'ai traité au moins mille convives pendant les 7 jours de fête. Ce n'est pas de l'argent perdu. Ce peuple a besoin d'être ébloui. D'ailleurs, on ne peut faire autrement : on vient vous féliciter, vous saluer ; si vous n'invitez pas, vous êtes un malappris, et ici je suis en relation avec tant de monde que la foule des *féliciteurs* a été vraiment extraordinaire.

Conclusion : la croix de Notre-Seigneur est déjà lumineuse au ciel de l'Annam ; plaise à Dieu que le pays tout entier marche à sa lumière !

Pendant les sept jours de fête, la propriété et toute la chrétienté étaient pavoisées de drapeaux de toutes couleurs ; la nuit les drapeaux étaient remplacés par des lumières ; c'était d'un effet très beau. Toutes les barques chrétiennes étaient, pendant les fêtes, à côté de la mission ; chacune avait son drapeau pendant le jour, et sa lumière pendant la nuit.

Mes chrétiens sont heureux et fiers. Je suis convaincu qu'ils deviendront plus fervents, et que j'aurai des conversions autour de moi.

En ce moment, je ne pense qu'à une chose : à dormir, et c'est presque en dormant que je t'écris. Je suis cependant assez éveillé pour savoir que je vous aime tous plus que jamais, et, plus le bon Dieu me comble de ses faveurs, plus je sens de tendresse pour ceux qui m'ont appris ou aidé à l'aimer.

Cau-Ram, le 20 Septembre 1891.

(A SA SŒUR.)

Ne t'inquiète point, ce crayon et ce papier viennent de ce que je suis dans une île, où le papier à lettre et l'encre font défaut. Une toute petite île où je ne puis faire deux pas,

sans avoir de l'eau jusqu'aux genoux. Cela ne m'amuse guère, mais comme mes petits servants se paient des bosses de plaisir et de rires ! Avec trois arbres qu'ils ont trouvés je ne sais où, ils ont fait, en les liant avec des bambous, un radeau, sur lequel ils naviguent tout autour de l'île. Ils tombent à l'eau, se relèvent, puis retombent, et cela les amuse au possible, surtout de tomber. Je pense aux petits neveux ; tu les élèves si bien que je parie qu'ils auraient également pris plus de goût aux naufrages qu'aux sauvetages. Je voudrais bien qu'ils soient ici aujourd'hui, pour rire avec mes *chus...*, mais voici une ondée épouvantable ; que les petits restent chez eux ; les miens n'ont que trois pas à faire pour rentrer, et ils sont trempés jusqu'aux os ; il est vrai que le trempage était déjà bien avancé.

Impossible de sortir de mon île, où je n'ai rien à faire, et ne puis rien faire. Ce n'est pas très gai, mais je m'en console en l'écrivant plus longuement que d'ordinaire ; c'est si rare que je sois entièrement libre pour causer longuement avec toi. Ici nul ne vient m'ennuyer, aucune affaire ; mais je vois que je ne suis pas fait pour être un Robinson. Ce sont des ondées, dont on n'a pas une idée en France, qui m'empêchent de sortir de mon île. Mais voici que la pluie cesse un instant, et un rayon de l'éblouissant soleil de l'Annam vient illuminer l'immense nappe d'eau qui s'étend, à perte de vue devant moi, et qui se transforme comme en une immense mer de feu. Les charmants petits îlots verts, tout couverts de bambous, qui seuls, du côté où je regarde, rompent la monotonie de la grande nappe d'eau, prennent feu à leur tour, et deviennent des îlots de flamme ; mais cela ne dure guère, trente-six mille seaux d'eau tombent tout à coup du ciel, et tout feu est éteint.

21 Septembre, *Foar Sant-Vaze*. — Cette nuit, l'eau a couvert toute ma pauvre petite île, et il m'a fallu la rehausser, pour ne pas être continuellement dans l'eau ; maintenant, ce n'est plus jusqu'aux genoux que j'ai de l'eau dès que je fais 2 pas, j'en ai immédiatement jusqu'à la ceinture ; si je fais 3 pas, j'en ai jusqu'à mi-corps ; si j'en fais 4, jusqu'au cou ; si j'en fais 5, oh ! alors, je sais bien pourquoi le bon Dieu a voulu que je sois le premier probablement de ma race à savoir nager passablement.

Je regarde d'un autre côté que hier, et je vois, non loin de moi, des habitations, mais quelles drôles d'habitations ! elles sont bâties dans l'eau, les unes n'ont que le toit hors de l'eau, d'autres ont le toit même presque entièrement dans l'eau ; les gens qui les habitent seraient-ils donc de la famille des poissons ?

8 heures du soir. — Je n'ai plus le cœur de continuer sur le même ton : je voulais seulement te dire que le pays est entièrement inondé, et que je n'ai plus dans ma chambre, qui soit au-dessus de l'eau, que les quelques planches placées sur des montants de 1 mètre, qui me servent de lit. Jamais de mémoire d'homme, il n'y a eu une inondation aussi forte, mais, grâce à Dieu, ici il n'y a pas eu de grands malheurs. Hélas ! d'autres de mes enfants, mes nouveaux enfants, sont bien éprouvés. Une barque que j'avais louée ce matin, pour aller demander des nouvelles de mon catéchiste, et de mes nouveaux chrétiens de Thanh-Cong me revient bondée de pauvres malheureux chrétiens, dont les maisons ont été emportées avec tout ce qu'ils avaient ; les uns étaient assis sur le toit de leurs maisons, les autres surnageaient sur quelques débris. Ils n'ont plus rien, absolument rien. Le catéchiste m'écrit que sa maison est entièrement sous l'eau ; et que deux pieds d'eau encore, et c'en sera fait aussi de l'église.

Ma nouvelle chrétienté de Yen-Linh a eu, me dit-on, le même sort. Je voulais séparer ces chrétiens des païens ; sept maisons étaient déjà construites en dehors du village païen, il n'en reste même plus de trace. Le catéchiste de Thanh-Cong a pu louer une petite barque, et reste encore au poste ; je n'ai aucune nouvelle de celui de Yen-Linh. J'envoie une barque voir ce qu'il devient avec ses catéchumènes. J'espère qu'il n'y a pas de perte d'homme, car il y a, à côté, une montagne sur laquelle ils ont dû se réfugier.

22 Septembre. — Doué soit loué ! cette nuit, l'eau a baissé d'un pied, la pluie a cessé, le soleil est revenu. Dans les quatre chrétientés de ma paroisse, pas de pertes importantes : quelques cochons ou quelques poules perdus, c'est à peu près tout ; mais, dans les campagnes, il y a des dégâts immenses : le riz emporté ou mouillé, des bœufs et buffles

emportés, des maisons détruites, sans compter la moisson du mois d'Octobre absolument perdue ; on ne récoltera pas un grain.

Je crois bien qu'il n'y a pas un seul richard du pays qui ait perdu autant que moi, car ces deux nouvelles chrétientés ruinées, qui aura la charge de les relever ? Mais le bon Dieu pourvoit toujours d'avance à mes besoins. J'ai reçu tout dernièrement 1.000 francs de France, si bien que je me demandais ce qui allait arriver ; je vois maintenant.

L'inondation de cette année s'est élevée à près d'un mètre au-dessus des plus fortes inondations dont les vieillards aient souvenir.

Mes petits servants ont trouvé aujourd'hui un autre moyen de navigation ; chacun a déniché quelque part une planche, et assis là-dessus à cheval, dans l'eau jusqu'à mi-corps, ils courent l'un après l'autre en poussant de grands cris de joie. Costume : un pantalon, retroussé jusqu'aux plus extrêmes limites de son empire.

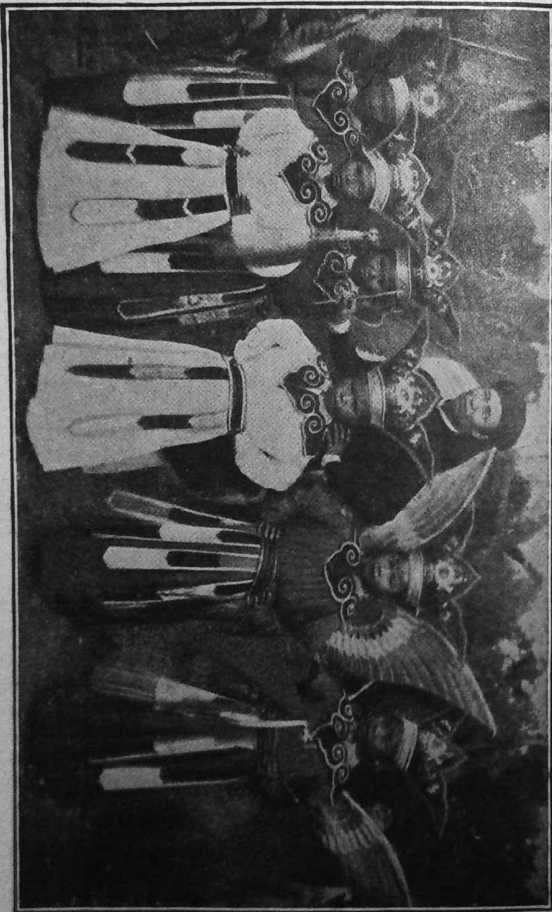
23 Septembre. — J'ai des nouvelles de la nouvelle petite chrétienté de Yen-Linh ; les maisons ont bien été emportées, mais il n'y a pas de perte d'homme. Toutes les autres maisons ont eu de l'eau jusqu'au sommet des toits. — Un bœuf que j'avais acheté pour aider une famille de nouveaux chrétiens a été emporté par l'eau.

24 Septembre, N.-D. de la Merci. — Je n'ai plus d'eau chez moi depuis ce matin ; maintenant il faut tout laver, tout sécher, mettre chaque chose à sa place...

Vinh, 5 Mai 1891.

(A SON FRÈRE.)

Que les bonnes âmes continuent pour nous leurs prières, car nos épreuves ne prennent pas fin. Les mandarins rendent la vie impossible à nos pauvres nouveaux chrétiens. Voici leur façon de procéder : on fait porter n'importe quelle accusation contre les chefs des nouvelles chrétientés ; immédiatement, le mandarin les fait prendre ; ils n'ont qu'à dire qu'ils apostasient, toute de suite on les relâche, sans plus s'occuper de l'accusation ; que s'ils restent fermes, alors ils



Les chus ou petits servants du Père ABRALL, habillés en anges.

sont abîmés de coups de rotin, et restent pourrir dans les prisons.

Je viens de voir un de mes nouveaux chrétiens, un des plus charmants jeunes gens que j'ai connus ici, qui est resté dix jours sans pouvoir bouger, par suite de mauvais traitements reçus ; il a le dos tout en compote, tant il a reçu de coups : toute la chair est au vif. Dans une autre de mes chrétientés, deux hommes viennent d'être emprisonnés, et un autre — le chef de la chrétienté — est poursuivi comme ayant pris part à la rébellion. Il n'en est rien, et depuis 9 mois que je m'occupe d'eux, je suis certain qu'ils n'ont pas quitté leur village ; leurs ennemis le savent bien, mais toutes les armes sont bonnes pour eux.

Nous sommes vraiment malheureux. Beaucoup de nouveaux chrétiens, encore peu instruits, et terrifiés par les mandarins ont apostasié. Dans mon district, grâce à Dieu, il n'y a pas eu la moindre défection ; j'attribue cette protection spéciale aux prières des saintes âmes qui veulent bien se souvenir de moi en Bretagne.

(A SA SŒUR.)

Vinh, 31 Mai 1892.

Je viens d'enterrer une brave femme baptisée seulement depuis deux mois, et qui était devenue une sainte à canoniser. C'est la richarde dont la maison est au pignon de mon église, tout près du Saint-Sacrement. Tout le monde disait : celle-là ne se convertira pas. On ne lui parlait même plus de conversion. Mais le Saint-Sacrement était si près ! Un jour, elle demande à se convertir, avec sa fille unique, ses deux petits enfants et un fils adoptif. A partir de ce moment, elle ne s'occupa plus que du bon Dieu ; elle était à chaque instant à l'église, elle ne prenait plaisir qu'aux choses de Dieu. Son instruction se fit rapidement. Un mois après son baptême, elle tomba malade pour ne plus se relever. Pendant sa maladie, elle n'avait qu'un chagrin c'est de ne pouvoir aller à l'église. Résignation absolue. Elle avait désiré mourir pendant le mois de Marie ; cette grâce lui fut accordée. Dieu lui donna également la grâce de conserver sa connaissance complète jusqu'au dernier soupir. Elle priait continuellement, et jour et nuit elle se faisait faire des lectures

pieuses. Au moment de son agonie, qui fut douce et courte, elle dit à l'un des chrétiens qui l'assistaient : « Je ne puis plus parler : invoquez à ma place le saint nom de Marie », et, deux secondes après, elle expirait. Son enterrement a été un vrai triomphe ; les chrétiens ont tenu à lui donner toute la splendeur possible, d'abord à cause de leur vénération pour cette sainte néophyte, ensuite afin d'exciter les autres à se convertir, car, pour les pauvres païens, tout le paradis consiste à avoir un beau cercueil et un bel enterrement.

Vinh, 2 Octobre 1893.

(A SON FRÈRE.)

Je vais en courses, et ai déjà les deux pieds en l'air. Je suis obligé d'aller encore prosaïquement à pied. Mon che-



Le Père ABGRALL sur son cheval *Écrevisse*.

val, devenu légendaire, au lieu d'avancer recule. Alors mes confrères ont prétendu que quand je le monte, je le monte à rebours, et comme cela ça marche. La légende a été illustrée par le Père Bonnet ; ci-joint un spécimen. La vérité toute prosaïque est que je ne le monte pas, mais qu'on le dresse, et qu'il commence à marcher autrement qu'une *écrevisse*. C'est le nom qu'il a attrapé et bien mérité.

Vinh, 19 Février 1894.

(A SA SŒUR.)

Le prêtre Tri, autrefois le vãn Tri, mon premier catéchiste, qui m'a servi avec tant de dévouement, est arrivé ici hier, et va desservir la paroisse de Vinh sous ma direction. Il demeure dans la même maison que moi, avec son catéchiste et cinq petits *chus*. Je vais être libre pour m'occuper des affaires générales du district et des nouveaux chrétiens. De plus, la maison va être plus joyeuse que jamais avec toute cette bande de *chus* « *trous gantho kreis an ty* ». Quant à mes sentiments pour le Tri, tu les connais, et son dévouement pour moi n'est pas non plus ignoré. Que Dieu bénisse nos travaux et conserve entre nous cette réciprocité de sentiments.

Dès le premier jour, il a eu une bonne émotion. Hier soir, vers 10 heures, au moment où l'on terminait la prière du soir, les rebelles sont venus faire une fusillade magnifique sur la citadelle, à 200 pas d'ici. Panique dans toute la ville. Chrétiens et païens sont venus se réfugier en foule devant mon église, portant sur eux tout ce qu'ils pouvaient emporter. Mon pauvre Tri ne parlait que de consommer les Saintes Espèces. Au bout d'un quart d'heure, les rebelles se sont retirés, en brûlant plusieurs maisons. Je n'ai pas été émotionné un instant : sans compter que ça ne prend guère sur le granit, je sais que les rebelles ont le mot d'ordre de ménager les chrétiens ; ils savent que si nos chrétiens leur tombent dessus, leurs affaires ne marcheront pas d'une façon aussi courante que maintenant. Aussi dormons-nous tranquilles, et si les épreuves reviennent, on saura leur faire bonne face ; mais pour encore, il n'y a rien à craindre.

Vinh, 10 Août 1894.

(A SON FRÈRE.)

Je viens de passer huit jours dans une chrétienté sise sur le bord de la mer, à 6 heures d'ici. J'ai pris quelques bains de mer, et passé toutes mes nuits sur le sable de la grève, à la belle étoile, et jamais roi n'a dormi d'un si bon sommeil. Bu un vrai déluge de lait de coco, mais que j'aurais préféré un bol de lait de vache bretonne !

Tout le village est pêcheur. Sur de simples radeaux en bambous, ils vont pêcher en pleine mer, à trois, quatre heures de la côte. Ils font aussi la pêche sur des échasses, ce qui leur permet de pêcher à quatre, cinq mètres de profondeur, sans perdre pied. C'est très curieux. Les échasses sont de deux, trois mètres, et se divisent en plusieurs parties, qu'on ajoute à mesure que l'eau devient plus profonde. Perchés là-dessus, ils remuent facilement un filet de trois mètres d'ouverture, emmanché dans une longue et lourde perche, qu'ils tiennent sur l'épaule, et qui sert de contrepoids.

Le village comprend 1.000 âmes, dont 100 anciens chrétiens, 30 néophytes, 30 catéchumènes. J'espère petit à petit planter tous ces bons chrétiens sur des échasses qui leur permettront de pêcher le ciel. Ils sont bons et simples comme tout. Une prière pour eux.

Vinh, 23 Août 1894.

(A SA SŒUR.)

Ta lettre est arrivée à propos. J'avais un chagrin, que j'ai presque honte d'avouer. Mon pauvre petit cheval est probablement mort en ce moment. Hier, je l'ai laissé après moi à quatre lieues d'ici, mourant, ne pouvant plus se relever. Il me fallait rentrer. Il a été pris je ne sais de quel mal subit. Comme on ne me le renvoie pas, c'est qu'il doit être mort. Je le regrette vraiment. C'était un compagnon, et comme il était très doux et un peu... farceur, il attirait les gens, les pauvres païens, les enfants surtout, et qui sait s'il n'était pas meilleur prédicateur que son maître ? J'étais en train de me dire cela sur un ton d'enterrement, mais ta lettre est venue et le ton est devenu plus gai. Bast ! si le pauvre cher bidet est mort, mes deux jambes, qui ont pris du repos grâce à lui, se dégourdiront, et tout marchera comme par le passé. Je n'ai vraiment pas été aussi fort depuis quatre ans. Pas un accès de fièvre.

Vinh, 7 Septembre 1894.

(A SON FRÈRE.)

Je suis continuellement absent depuis quinze jours, malgré mon « Ecrevisse » trépassé, car il est bien mort, non point cependant sans avoir, pour être fidèle à son nom et à ses habitudes, reculé encore une fois, reculé devant la mort,

car il n'est point mort du mal subit qui l'avait pris, et dont je parlais dans ma dernière lettre. Le jour même où j'ai écrit, il m'est revenu sain et sauf, mais le lendemain on ne sait comment il se noyait dans le fleuve pas loin d'ici. Je l'avais tant regretté d'avance que je n'ai fait que rire quand j'ai appris son aventure finale. Je courrai bien sans lui.

Vinh, 19 Décembre 1894.

(A SA SŒUR.)

Bonne quinzaine, pendant laquelle j'ai eu une centaine de nouvelles demandes de conversions. Il y a en ce moment plus de mille personnes qui se préparent au baptême dans les quatre paroisses de mon district. Jamais il n'y a eu un si grand mouvement. Prie bien pour que ce mouvement s'accroisse encore.

Le dernier groupe qui a demandé à se convertir se compose d'une seule famille : arrière-grand-père, enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, en tout quarante membres. Ce sont des pêcheurs. Ils n'ont d'autre habitation que leurs barques. C'est le cas de tous les pêcheurs d'ici, qui font la pêche sur les fleuves. Ces braves petits-neveux de saint Pierre se convertissent facilement, et font de fermes croyants. Plus de 100 barques se sont converties dans mon district dans ces quatre dernières années ; il en reste deux fois autant, mais tout porte à croire que dans trois ou quatre ans encore on les aura presque toutes.

En revenant de voir ce dernier groupe de nouveaux chrétiens, il y a dix jours, sous une pluie battante, mon vieux bidet, le successeur d'*Ecrevisse*, s'enfonça dans un pont, et moi dessus. Le pauvre vieux se renversa : un peu plus je tombais à l'eau. Je finis cependant par me dégager, mais dégager mon vieux bidet, c'était autre chose ; il avait un pied pris entre deux grosses poutres qui avaient basculé, puis s'étaient refermées sur le pied du pauvre cheval. Il me fallut plus d'une heure pour le délivrer. Et la pluie continuait à tomber comme un vrai déluge.

Quand ce fut fait, je laisse la pauvre bête un peu en liberté, pour voir si elle ne boitait pas. Voyant qu'elle n'a rien de dérangé, je me gratte la tête de bonheur, et ce n'est qu'alors que je remarque que mon chapeau a disparu, tombé

à l'eau, et filé au loin. Je cours après : il faut me mettre à l'eau pour l'avoir. Je reviens à mon vieux bidet, et m'apprête à le seller, mais voilà qu'abusant de ma bonté, comme tant d'autres qui n'ont pas cependant quatre pattes, il se met à courir à travers les rizières, et il me faut encore une bonne heure pour le rattraper. Et toujours cette pluie torrentielle. Enfin j'en viens à bout.

Pour le coup, mes tribulations sont finies !.. ah bien oui ! ma selle n'a plus de sangles, tout est tombé à l'eau, a coulé, et impossible de les retrouver. Me voilà obligé de revenir à pied, et de faire trois lieues, sous cette pluie froide, qui ne cesse pas de tomber. J'aurais dû régulièrement avoir une bonne fièvre ; au lieu de cela, j'ai fait un bon repas et dormi un bon somme, et le lendemain, j'étais prêt à recommencer. Les bonnes joies de la vie du missionnaire !

Vinh, 21 Décembre 1897.

(A SON NEVEU JEAN-MARIE.)

Aujourd'hui, le bon Dieu m'a donné deux grandes joies : d'abord, sept de mes nouveaux chrétiens emprisonnés depuis deux mois, viennent d'être mis en liberté. De cette affaire dépend l'avenir de toute une nouvelle chrétienté. Ensuite, après près d'un an de démarches, je viens d'obtenir qu'on enlève une petite pagode, élevée par les païens tout exprès pour m'empêcher de construire une petite chapelle, sur un terrain que j'avais acquis. Cela me permet de donner enfin une petite église à une chrétienté de près de 250 âmes, établie depuis trois ans, et qui n'avait pas encore de lieu de réunion pour les exercices de religion.

Je suis un homme très *édifiant*, comme le frère chanoine. J'en suis à ma 19^e église ou chapelle ; il faut voir quels monuments ! 16 de ces chapelles sont en bois et en chaume ; coût de chacune : à peu près 300 francs. Je défie le frère architecte de construire à si bas prix. Une des chapelles qui se termine en ce moment sera jolie ; elle servira plus tard d'église paroissiale à un groupe de nouvelles chrétientés, qui se fondent à 3 heures d'ici. Les deux églises, à savoir celle de Vinh par laquelle j'ai commencé, et celle de la deuxième paroisse de mon district qui se termine, sont parmi les plus

belles de la Mission. Elles ne coûtent pas moins de 10.000 francs chacune.

Les chrétiens d'ici sont trop pauvres pour pouvoir supporter ces dépenses, mais la Bonne Providence ne m'a jamais laissé m'endetter d'un sou, et c'est si encourageant que j'ai en vue quatre autres chapelles, pour des chrétientés en formation, et une grande église pour la troisième paroisse de mon district. Prie bien pour que je puisse mener à bonne fin tous ces travaux, sans laisser à mes neveux un héritage de 15 à 20.000 francs... de dettes.

Vinh, 15 Février 1898.

(A SON FRÈRE.)

Je rentre après huit jours d'absence. J'ai prêché la retraite annuelle des prêtres annamites. La fin principale de notre société est la formation du clergé indigène. Ici, nous arrivons à un très bon résultat. Notre Mission a près de 70 prêtres indigènes, en général très bons ; mais il faudra encore des années, sinon des siècles, pour qu'ils puissent se passer des missionnaires européens.

En Juillet, je prêche la retraite des catéchistes, qui sont près de 400.

La famine sévit d'une façon affreuse, surtout dans une partie de la Mission, où l'on finira par s'entremanger. La Mission fait l'impossible pour empêcher les pauvres chrétiens de mourir, mais il faudrait l'argent des Rotschild pour nourrir près de 25.000 pauvres affamés. Et cette famine durera deux, trois ans, les rizières ayant été rendues improductives pour longtemps par l'eau salée qui les couvre depuis le raz de marée, ou dont elles resteront longtemps imprégnées. Dans mon district, on a également rudement faim, mais du moins on a l'espoir d'avoir de quoi manger, dans un mois ou deux, et même la misère actuelle est beaucoup moindre que dans cet autre district si éprouvé : les trois missionnaires qui y sont ne savent plus où donner de la tête.

Vinh, 15 Mars 1898.

(A SON FRÈRE.)

Ici, c'est la famine, affreuse, telle qu'on n'en a pas une idée en France, telle qu'elle dut être en Bretagne l'année

où les loups envahirent tout le pays, déserté par ses habitants. Un des districts de la Mission a perdu la moitié de ses habitants, les uns morts de faim, les autres partis à droite et à gauche, pour chercher quelques grains de riz, ou un peu de son, qu'ils mangent avec des herbes. C'est affreux. Il en vient des bandes par ici, qui ne sont plus que des squelettes. Chez nous, on a faim aussi, mais nul ne meurt de faim. Je suspends toutes mes constructions, je n'accepte aucun nouveau groupe de catéchumènes. La première chose est de soulager un peu les groupes déjà formés, et nos ressources n'y suffisent pas. Dans mon district, on aura de quoi manger dans deux mois, si la moisson donne ce qu'elle promet, mais dans le malheureux district si éprouvé, c'est la misère noire pendant un an et deux encore, sinon plus longtemps, les bêtes de labour crevant toutes d'une épizootie, et les terres, imprégnées d'eau salée par suite du raz de marée, ne produisant rien ou presque rien.

Vinh, 1^{er} Avril 1898.

(A SA SŒUR.)

La semaine dernière est mort le plus vieux prêtre indigène de notre Mission : 103 ans. Il avait vu les persécutions, vécu avec les martyrs, souffert autant qu'eux ; ce qui ne l'avait pas empêché de garder toute la gaieté d'un jeune homme jusqu'à son dernier jour. — Dis à *mann* que son *mabik*, son *bidor'hik* promet d'atteindre ce même âge, en conservant la même gaieté.

Le cher Tri est depuis quinze jours auprès du prêtre indigène qui l'a élevé et qui est mourant. C'est également un des anciens. Plus de 70 ans. Il y a 35 ans qu'il dirige la même paroisse. Il y a de ces braves prêtres indigènes qui sont vraiment vénérables par leurs vertus autant que par leur âge.

Veux-tu avoir une idée de la misère qui règne un peu partout, mais surtout dans la partie la plus au Sud de notre Mission ? Voici ce que m'écrit le missionnaire chargé de ce district : « A Phâ-Lôi je passe à côté d'un ancien emplacement de maison ; je vois des débris de maison qui fument encore : trois cadavres gisent là sous quelques mottes de terre : l'extinction de toute une famille. Le village avait mis

le feu à la maison. Plus loin, c'était une femme qui s'escrimait à traîner une masse ; je m'approche et quel horrible spectacle ! le mari mort de faim depuis trois jours, personne pour l'enterrer. Sa pauvre femme, elle-même, exténuée de faim, avait attaché une corde au cou du mort et essayait de traîner le cadavre hors de la maison pour l'enterrer dans le jardin. Partout des maisons vides, mais entrans dans une des plus fortunées : autant de pensions que de têtes, chacun cuit et mange ce qu'il a pu trouver. Vous pourriez facilement compter les côtes de ces pauvres gens ; à peine quelques chiffons autour du corps.

» Une barque chrétienne : le mari vient de mourir et laisse une veuve et trois enfants ; personne pour l'enterrer ; elle le jette au fleuve. Quelques jours après, la pauvre femme meurt sur le bord du fleuve en voulant monter à terre ; la barque va à la dérive et les trois enfants meurent. »

Plus de 1.500 chrétiens sur 20.000 sont morts de faim et de misère, et la proportion des morts parmi les païens est encore bien plus forte.

(A SA SŒUR.)

Vinh, 1^{er} Mai 1898.

Mauvaise nouvelle : Monseigneur vient de nommer mon cher vicaire Tri à la tête d'une des plus grandes paroisses de la Mission, en remplacement du vieux Curé qui l'a élevé et qui vient de mourir. Nous nous étions fait à l'idée que la mort seule nous aurait séparés. Aussi la décision de Monseigneur a été pour l'un et pour l'autre un très grand chagrin. Monseigneur ne l'ignore pas, mais il n'a personne qui convienne autant pour occuper ce poste très important. C'est une paroisse de 3.500 âmes. Elle est à trois jours d'ici. On ne se verra pas tous les jours. Les chrétiens d'ici pleurent le bon Tri et gardent tous de lui un souvenir vénéré.

Je suis maintenant seul, et cela probablement pour longtemps ; car il n'y a plus de prêtre disponible. Les anciens chrétiens, dont le Tri s'occupait spécialement, prennent maintenant tout mon temps, et je crains que les nouvelles chrétientés s'en ressentent.

Il faut que j'aïlle de chrétienté en chrétienté, et que je passe au moins huit jours dans chacune, pour faire remplir

aux chrétiens le devoir pascal. Nous avons pour cela près de quatre mois : du mercredi des Cendres à la fin de la semaine de la Pentecôte. De venir à l'église paroissiale, ce n'est pas pratique, à cause des distances et des difficultés de communication. Et puis, c'est le seul moyen pour nous de bien connaître tous nos chrétiens. C'est très fatigant, mais en même temps très intéressant. La nuit dernière, j'ai couché tout à côté d'un buffle, sans autre séparation qu'un léger treillage en bambou. Nous avons fait très bon ménage ensemble. Il faudrait voir les cahutes que nous habitons ! Mais ça c'est le charme de notre vie. Hélas ! à mesure que le pays s'euro péanise, nous sommes obligés de suivre un peu le courant, du moins dans les centres, mais, dans les villages, on retrouve toute la poésie de la vieille vie apostolique.

Phu-Long, 25 Décembre 1898, fête de Noël.

(A SA SŒUR.)

Les chrétiens, malgré la pluie, ont mis dehors toutes leurs lanternes en papier, et la pluie a cessé devant cette audace. J'ai compté : il y avait 112 lanternes de toutes formes, de toutes couleurs ; le coup d'œil était magnifique. A 7 h. 1/2, baptême de 41 grandes personnes ; il était 10 heures quand tout a été terminé, c'était une belle cérémonie. Après une heure de repos, on s'est de nouveau rendu à l'église. Lecture sur la fête, chant d'un Noël annamite, un petit mot d'édification, grand'messe avec musique annamite, tonnerre de pétards, à défaut d'orgue, communion générale des nouveaux baptisés. Il était 2 heures quand je suis rentré.

Ce matin, les lanternes sont remplacées par des drapeaux. Prière du matin, messe de l'aurore, suivie immédiatement de la grand'messe. Le temps s'est remis au beau et tout est à la joie. Après la messe, je fais la distribution de chapelets et de scapulaires à tous les nouveaux baptisés. Quand je rentre, les chrétiens apportent processionnellement des présents pour me remercier. Les hommes font des prostrations ; les femmes, assises comme les tailleurs, saluent en joignant les mains et en s'inclinant. C'est très solennel et très touchant ; l'émotion me gagne et j'ai bien de la peine à l'empêcher de s'échapper par mes yeux. A 11 heures, je déjeuner, et sur ce je m'en vais faire un examen de catéchisme avec distribution

de récompenses. Dans toutes les maisons, j'entends les chrétiens remémorer leur catéchisme à pleins poumons ; dans ce pays tout s'étudie à tue-tête. La grosse caisse annonce que l'heure est venue. Je commence pour toi en te posant la première question du catéchisme : « *Diù chuo troi là dâng orào ?* Qu'est-ce que Dieu ? » Réponds sur le même ton et tu auras le premier prix.

Vinh, 26 Décembre, 2 heures du soir.

Je viens de rentrer. Hier, tout l'après-midi, s'est passé en examen ou plutôt en concours de catéchisme. On commence par porter processionnellement les récompenses à l'église ; ce sont des croix, des chapelets, des scapulaires. Je préside ; les chefs de chrétientés s'assoient sur deux rangs, le catéchisme en main, comme juges de l'examen. Il faut voir comme ils sont graves. L'église est pleine de chrétiens, les portes et les fenêtres sont bondées de païens, qui regardent et écoutent avec le plus grand intérêt. L'examen est libre, mais on ne se laisse pas prier. Enfants, jeunes gens et gens mariés se font une gloire de pouvoir concourir. La liste établie, on appelle chacun à son tour. Le candidat tire au sort quatre questions, puis s'assied sur une natte au milieu de l'église. Un catéchiste pose les questions. A chaque réponse bien faite, il y a un grand roulement de grosse caisse, de tambour et de cymbales, ce sont les applaudissements. Si l'on fait une faute, un des juges frappe l'un contre l'autre deux bâtonnets d'un bois sonore ; ça fait un bruit sec qu'on appelle *trac* : c'est comme si on sifflait le pauvre candidat. C'est très émouvant. Pendant qu'on pose les questions ou que le candidat répond, il faut voir comme tout le monde est attentif. L'émotion du candidat est partagée par sa famille et par toute la chrétienté à laquelle il appartient. L'examen a duré cinq heures, puis on a distribué les récompenses. Ce matin, messe, puis 23 baptêmes d'enfants. Je suis parti après déjeuner, et me voilà de nouveau au logis.

Vinh, 20 Juin 1901.

(A SA SŒUR.)

Pendant cette quinzaine, je ne me suis absenté que pour aller assister à la bénédiction de l'église de Bao-Nham, char-

mante construction gothique, avec beau clocher exécuté sur le modèle de tes clochers de Plomelin et de Rédéné, et tout cela en pierres de taille. C'est peut-être l'unique monument de pierre de taille de toute l'Indo-Chine ; du moins, c'est la seule église de ce genre. C'est une vraie merveille pour le pays, et c'est inouï ce qu'il a fallu d'énergie et d'habileté au P. Klinger, qui l'a faite, pour arriver à ce résultat, sans ouvriers habitués à ce genre de travail, et sans aucun des engins nécessaires pour le transport des blocs énormes qui forment les colonnes.

C'est un vrai travail de géant. Aussi le pauvre Père est-il bien fatigué ; mais il est heureux d'avoir pu accomplir un vœu fait en 1885, pendant l'insurrection qui a menacé d'anéantir toutes nos chrétientés.

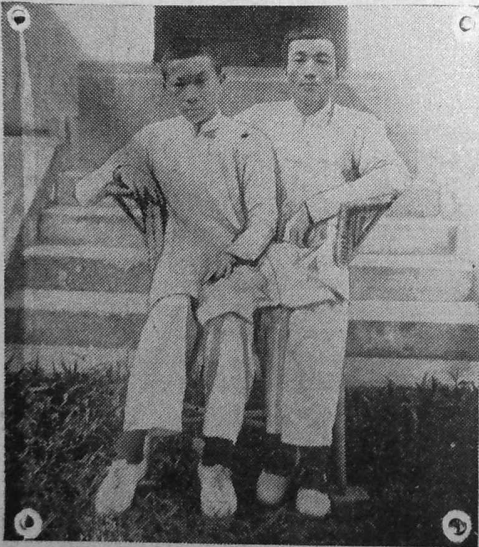
Les chrétiens de Bao-Nham et de quelques autres chrétientés voisines s'étaient réfugiés dans les cavernes d'un immense rocher, qui borde le village. Deux mille pirates au moins les cernaient. N'osant pénétrer dans les cavernes, ils avaient entouré le rocher d'un immense feu. Les chrétiens allaient immanquablement succomber, quand le P. Klinger, avec un très petit nombre d'hommes armés, tombe inopinément au milieu des pirates. Il tire un coup, deux coups, trois coups de son fusil Winchester, personne ne bouge ; quatre coups, cinq, six, personne ne bouge encore... Au neuvième coup, voilà une panique générale, et c'était la dernière cartouche. S'il avait fallu recharger, le Père était perdu et pas un chrétien n'en échappait.

Miraculeusement sauvé, avec tout son troupeau, le Père fit vœu de bâtir avec la pierre du rocher une belle église à la Sainte-Vierge. Il a réuni petit à petit les ressources, puis s'est mis au travail, et vient enfin de terminer cette grande construction qui a duré sept ans.

Monseigneur en a fait solennellement la bénédiction. Nous étions dix-sept missionnaires ; les prêtres indigènes étaient également nombreux. Chrétiens et païens étaient accourus de tous les côtés, et un bon vieux me disait : « Depuis la création du monde, il n'y a jamais eu pareille foule ici que dans deux circonstances : aujourd'hui et pendant le siège des chrétiens dans le rocher ».

Rapprochement frappant ! ce devait être la ruine, et voici

une fête sans pareille qui est un vrai triomphe. Le Père Klinger, qui a fait cette merveille, c'est le missionnaire à la barbe inculte et aux cheveux en broussaille, dont je vous ai souvent parlé et que ma sœur aime tant. Il était bien fatigué, le jour de la bénédiction, et la joie seule le tenait debout ; mais il va pouvoir se reposer, et comme il a un fort tempérament il ne tardera pas à se remettre.



Joseph Lu' et son frère Joseph Ninu
qui étaient fils adoptifs du Père Abgrall, au moment de sa mort (1929).
Le premier est aujourd'hui professeur au Petit Séminaire de Xa-Doat.

Provinciaire à Huong-Phuong

Huong-Phuong, 13 Septembre 1903.

(A SON FRÈRE.)

Je devance mon jour pour t'écrire, parce que je compte m'absenter toute cette semaine.

Donc, me voici dans mon nouveau district. Il a fallu une semaine à mon vieux bidet pour me transporter ici — 20 Août matin à 26 Août soir.

J'ai reçu mon changement le 9 Août au soir, veille de mes noces d'argent. Rien de plus inattendu ; rien non plus ne pouvait m'être plus pénible. Mon district, je l'avais pour ainsi dire créé, et il y avait 16 ans que je lui donnais toute ma vie. Mes joies y avaient abondé, mes souffrances aussi. Les unes et les autres avaient affermi chaque jour les liens qui m'y unissaient. Cependant, à la première annonce de mon changement, je n'éprouvai absolument rien, et je n'étais pas loin d'admirer ma vertu : « quelle indifférence, quel détachement, quel désintéressement !! » Là-dessus, je me mis à table pour souper : je prends une cuillerée de soupe : « tiens ! tiens ! ça ne descend pas. » — Je prends un morceau de viande : « tiens ! tiens ! ça ne veut pas même entrer dans le gosier. » — Je prends un fruit : « que c'est drôle ! ça ne veut pas descendre non plus. » — Je veux faire ma prière : impossible de prier. Je me mets au lit : impossible de dormir... Et si, après cela, tu n'admires pas avec moi mon indifférence, mon détachement et mon désintéressement, tu es vraiment difficile !

J'ai quitté Vinh sans rien dire aux Annamites, même aux gens de ma maison. Je suis parti de chez moi, sur mon bidet, mon petit sac de voyage sur le dos comme pour aller visiter une chrétienté, et quand on a su ce qu'il en était, j'étais déjà loin.

J'ai pleuré comme un enfant tant que j'ai eu en vue mes chrétientés ou autres villages de mon ancien district, puis j'ai dit tranquillement mon bréviaire, et depuis, la source des larmes n'a plus coulé.

J'espère qu'il me reste encore assez d'amour dans le cœur pour aimer mon nouveau district, non peut-être avec la même tendresse, mais avec autant de force.

Mon nouveau district est très grand ; 27.000 chrétiens (le quart de la population chrétienne de toute la mission) répartis en 110 chrétientés, formant 15 paroisses ayant chacune à sa tête un prêtre indigène. Il y a aussi 2 autres missionnaires, l'un avec moi, l'autre à 2 heures d'ici.

Deux des paroisses sont très éloignées : l'une à une journée, l'autre à une journée et demie, en pleines montagnes, pays des tigres et des éléphants.

Le pays est très beau. J'ai vu avant-hier le plus splendide paysage qu'il m'ait été donné d'admirer dans ma vie : à droite, de hautes montagnes boisées, à gauche, des montagnes hérissées de grands rochers aux formes fantastiques, et au milieu, le fleuve s'engageant dans un défilé d'une profondeur incommensurable, au fond duquel luit un joyeux coin de ciel qui semble un sourire du bon Dieu sur cette nature sauvage.

Les gens de ce pays sont plus aimables, plus polis que ceux de la province de Vinh ; mais ils n'ont pas la même solidité, la même fermeté de caractère. Il y a cependant d'excellents chrétiens par ici.

Les femmes portent pantalon comme les hommes. Il en est de même de tout l'Annam proprement dit. Au Tonkin elles portent la jupe. Plusieurs portent aussi le même chapeau que les hommes, mais l'habit est un peu plus long.

C'est le pays des martyrs. Sur nos cinq bienheureux, quatre ont été pris par ici et mis à mort au chef-lieu de cette province. Le bienheureux Borie est un de mes prédécesseurs. Le bienheureux Diêm a sa tombe au couvent de Huong-Phuong ; car nous avons un couvent de religieuses indigènes, le mieux tenu certainement de tout le district. Ce sont des « amantes de la croix » fondées par les premiers vicaires apostoliques de la Société. Il y a aussi une Sainte-Enfance, mais on reçoit moins d'enfants qu'à Vinh.

L'église a été belle dans le temps, mais elle tombe en ruine, et il faudra sans tarder la rebâtir, ce qui ne se fera pas facilement, à moins que la Providence ne vienne à mon aide. Elle a été construite par Mgr Croc, un breton bretonnant de Saint-Brieuc, qui la dédia à sainte Anne, dont il plaça une magnifique statue au-dessus du maître-autel. On dit qu'une bonne dame du pays breton lui a fourni les ressources voulues pour cette construction. Si tu me dénichais une autre



Religieuses tonkinoises.

bonne dame de ce genre, tu pourrais lui promettre d'avance bien des *Pater* et des *Ave* en annamite.

Huong-Phuong, 15 Avril 1904.

(A SON FRÈRE.)

Je viens de passer 15 jours dans la paroisse la plus éloignée de mon district : 2 jours et demi pour y monter en barque ; descendu à cheval en un jour et demi. En somme la distance n'est pas énorme, mais que ce soit par terre, que ce soit par eau, on n'avance pas vite. Dès la première chrétienté de cette paroisse les barques ne peuvent plus

monter. On monte en pirogue, tronc d'arbre creusé où il n'y a de place que pour les deux rameurs debout et une ou deux autres personnes assises. Ça passe dans les rapides à travers les rochers comme de vraies anguilles. Dans les rapides les plus forts, il faut se mettre à l'eau pour tirer la pirogue. En montant on va bien lentement. On ne va même pas du tout, quand les eaux sont fortes — au contraire — mais enfin, il n'y a aucun danger. Il n'en est pas de même en descendant. Dans les rapides, et il y en a à chaque pas, on marche avec une vitesse vertigineuse à travers les rochers contre lesquels on irait se briser à chaque instant sans la dextérité extraordinaire des rameurs qui, d'un coup de perche à droite, à gauche, dirigent la pirogue, comme le meilleur cavalier ne dirigerait pas le cheval le mieux dressé. Par exemple, au bas des rapides on n'est pas sans recevoir une bonne aspersion d'eau que soulève la marche de la pirogue se précipitant sur un plan très incliné.

Les plus forts rapides sont entre le chef-lieu de la paroisse : Kim-Lù, et la chrétienté la plus éloignée : Da-Nèn. Il faut un bon jour pour y monter en pirogue : j'en suis descendu en 3 heures. Je suis resté en pirogue même aux plus terribles rapides, excepté cependant à l'un. A celui-là on monte toujours à terre et on ne laisse rien dans la pirogue ; on attache une corde à l'arrière, et à l'aide de cette corde on la retient, ou plutôt on laisse descendre petit à petit. J'avais un jeune rameur qui a voulu faire le brave. Il est resté sur sa pirogue. Il l'a fait passer entre les rochers comme une vraie couleuvre d'eau, mais au bas du rapide la pirogue pique une tête et disparaît, avec le rameur. L'affaire d'une seconde, le rameur reparait, en riant, sur sa pirogue renversée. Un Européen eût perdu la tête et un Annamite du bas, de même ; mais ces rameurs des rapides vivent là dedans, et ils ont un sang-froid étonnant. Cependant, il n'est pas rare qu'on se noie, et aux passages les plus dangereux on vous dit pour vous rassurer : voici le rapide où tels et tels se sont noyés.

Le pays est merveilleux dans sa beauté sauvage. Il est tout en hautes montagnes boisées et en immenses rochers aux formes fantastiques, couverts d'arbres, de broussailles, de plantes grimpanes. Au milieu de tout cela, quelques petites

plaines ou plateaux où sont des villages peu importants ou quelques maisons isolées. C'est très gai en ce moment. Autour des maisons, il y a de grands arbres tout blancs de fleurs, comme des buissons de sureau en Bretagne ; sur le flanc des montagnes, il y a des arbres très grands également qui ne sont qu'un grand bouquet rouge. Au près des villages, il y a des merles qu'on dirait venir directement de Lampaul et de Kerlorec et qui sifflent en breton. Ils m'ont fait bien plus de plaisir que tous les paons et les singes qu'on y rencontre souvent par bandes. Il y a aussi le tigre. Je ne l'ai pas vu ; mais on ne parlait que de lui ; il venait d'enlever un buffle par ici, une vache par là, un cochon ailleurs. J'ai entendu son cri à une centaine de mètres de moi, mais séparé par une rivière. Il est venu également tout près de la cure de Kim-Lù, pendant que j'y étais. Sa présence était signalée par les cris des singes de la montagne voisine qui trépignaient de colère ou de peur.

Les chrétiens sont très simples, un peu négligés, peu instruits par suite, mais très aimants. Le lundi de Pâques, allant à pied de Kim-Lù à Da-Nèn, la pluie m'a obligé à m'arrêter dans un petit hameau de 7 maisons, au milieu des montagnes, où l'on a fait tant d'instances pour me garder que j'ai fini par y passer la nuit. J'y ai confessé, dit la messe, fait des baptêmes et le lendemain, quand il a fallu partir, j'avais envie de pleurer, tant on s'attache vite à ces pauvres chrétiens abandonnés. A Da-Nèn, j'ai passé seulement un jour et demi. A mon départ, j'ai vu couler de vraies larmes ; c'est si rare qu'il voit le prêtre ! et il est certains visages — si simples, si bons ! — que je ne puis pas depuis lors — et je ne l'essaie même pas — arracher de mon œil et de mon cœur. C'est là que j'irai finir mes jours, à cause des merles de Bretagne et de la simplicité bretonne qu'on y trouve. Mais en attendant, il faudra trimer encore beaucoup et, j'espère, longtemps.

Adieu, cher *breur bras*. Je n'ai rien trouvé à te valoir, même à Da-Nèn, et j'en donnerai tous les merles pour le plaisir de t'entendre. Ça viendra un jour... *er barados*.

Vinh-Loc, 13 Mars 1905.

13 Mars. — Je suis ici pour quinze jours. Nouvelle chrétienté de 135 âmes ; assez de bonne volonté, mais pas grande instruction religieuse. Donc le 12, j'annonce aux chrétiens que je vais chez eux : il est entendu que deux ou trois viendront prendre mes bagages ; défense de venir en plus grand nombre. « Ce sera comme le Père le dit, nous nous garderons bien de désobéir au Père. » A midi je vois arriver au moins trente personnes, pour me conduire avec tambours et trompettes, je fais le mécontent. Pour qu'ils ne s'en aillent pas sous une mauvaise impression, je les fais dîner. Il est entendu qu'après je m'en vais tout tranquillement en disant mon bréviaire.

Voici le repas fini ; je pars, bréviaire en main... Boum, boum, ran plan plan, ran plan plan ! zim ! zim ! grosse caisse, tambours, cymbales ; les drapeaux flottent au vent, et en route. — « N'est-ce pas Père, que c'est joyeux ? » Ils ne pensent même pas qu'ils me désobéissent et qu'ils m'ennuient. Mais comme ce sont des nouveaux chrétiens, je ne dis rien et fais même semblant d'être très heureux. — J'en ai pour deux heures, quoique ce ne soit pas loin, mais il y a deux grands fleuves à passer, ou plutôt il faut passer le même fleuve deux fois.

Arrivé dans la chrétienté, nouvelle scie, mais celle-ci est imposée par la politesse annamite : tout le monde vient faire les saluts « les hommes en se prosternant par terre, les femmes assises comme les tailleurs et faisant une révérence profonde. Je me suis dérobé au bout de quelque temps pour dire mon bréviaire ; tous les gamins me suivent, observant tout ce que je fais et échangeant les réflexions les plus drôles : ce que cela facilite le recueillement !

14 Mars. — Nuit blanche ou à peu près. On a causé très tard ; puis les petits enfants de la maison se sont mis à pleurer, puis les femmes se sont mises à piler le riz, puis les rats se sont mis à faire un vacarme infernal — la maison en est pleine — ; puis les femmes, qui avaient dû s'endormir de fatigue, se sont remises à piler le riz, ce qui fait le même bruit que quand on pile la lande chez nous ; puis

enfin la grosse caisse se fait entendre : boum ! boum ! c'est le signal du lever.

Je suis logé chez le chef de chrétienté, dont la famille rappelle presque celle de notre sœur Jeannie : six garçons et trois filles. Et ce que ça fait de tapage : *trouzh gantho kreiz an ty* !

Les chefs païens du village viennent me voir : « Quel âge que vous avez, Père ? — Avez-vous encore père et mère ? — Y a-t-il des tigres en France ? — Y a-t-il des buffles ? — Y a-t-il des vaches ? — Est-ce que c'est vrai qu'on trait les vaches et qu'on boit le lait ? — Est-ce qu'on fait du riz en France ? — Avec quoi fait-on le pain ? — Pourquoi les Français viennent-ils ici, puisqu'on est si bien en France ? — Les Français nous rendent bien malheureux avec leurs impôts, surtout l'impôt sur le sel ; est-ce que vous ne pourriez pas demander qu'on nous charge moins ? — Nous allons mourir de faim si la sécheresse dure ; savez-vous quand il pleuvra ? » Je suis obligé de leur répondre que je n'en sais pas plus qu'eux. « Père, vous n'êtes pas alors comme Monseigneur Borie (le Bienheureux) ; lui, savait tout. » Remarque que ce sont des païens qui parlent.

Je vais visiter la chrétienté, maison par maison. « Vous allez bien ? » — « Oui, Père, mais si la sécheresse dure, nous allons mourir de faim. » Partout même refrain. Monseigneur a commandé trois jours de processions pour demander la pluie.

19 Mars. Dimanche, fête de saint Joseph. — En signe d'obéissance, malgré toutes mes gronderies, mes braves chrétiens sont venus me prendre avec tambour, grosse caisse, cymbales, drapeaux et tout le bataclan, pour me conduire à l'église, et après la messe il a fallu encore en passer par là ; ils ne peuvent pas croire que je ne m'en trouve pas très honoré. Et puis, ça les amuse, les grands enfants ! Cette nuit, très forte fièvre. Il y a bien une dizaine d'années que je n'en avais pas eu. C'est l'eau à boire qui en est probablement la cause ; elle est affreuse ; c'est l'eau d'un étang ou plutôt d'une mare infecte. Ce matin je suis brisé, moulu, abruti. Aujourd'hui a lieu l'examen pour les hommes ; demain on commence les confessions.

Dans ce village et d'autres environnants, quand les travaux des champs ne pressent pas, les gens vont au bois (*mont d'ar c'hoat*) comme à Lampaul, en Mai et Juin. Les uns font du bois, les autres coupent des herbes pour couvrir les maisons. Mais on ne reste dehors qu'une quinzaine de jours. On rentre pour vendre le bois et les paillotes, puis on remonte après avoir passé un jour ou deux à la maison.

20-24. — Tout le monde s'est confessé et a communié, soixante-dix communions ; il y a une douzaine de personnes absentes ; il n'y a en tout que 135 âmes. Tout le monde était sur le pont, matin et soir. La chrétienté a pour chef un petit bonhomme qui mène son monde comme il veut : un vieil avocat de campagne qui, tout en se faisant chrétien, a gardé encore 36 mille tours dans son sac.

25 Mars. — Cette nuit, pas dormi une heure. La prière du soir finie, je vois tout le monde qui se réunit dans la maison du chef de chrétienté, où je me trouve. Au bout de quelque temps, j'entends un petit cochon, *respet d'eoc'h*, qui se met à crier. Le pauvre animal, il a vu son dernier jour.

C'est à qui fera le plus de bruit. Le pauvre petit a à peine fait entendre son dernier soupir, qu'on se met à le dépecer, les uns font des boudins, d'autres font des saucissons et autres *cochonneries*. Il faisait déjà grand jour quand le tapage prit fin, et quand le sommeil put venir, le tambour du réveil se fit entendre.

Messe d'actions de grâce. Après la messe, je porte la communion à un malade. J'avais donné ordre de prendre deux hommes, un pour la clochette ou plutôt le tambourin, un autre pour porter l'espèce d'*ombrellino* en papier dont on fait habituellement accompagner le Saint-Sacrement. Le malade est à un quart d'heure. Boum boum, zim zim ! une vraie procession qui s'organise. Ceux qui ne portent rien suivent en priant de toute la force de leurs voix. Et remarquez que c'est en plein village païen ; il y a à peine un quart chrétien. Cette fois je n'avais plus envie de gronder, et je pensais à la pauvre France, à la Bretagne où l'on interdit parfois le port ostensible du Saint-Sacrement.

Au déjeuner, l'on m'offre tout le cochon et l'on me fait les saluts d'adieux. Je mange quelques bouchées. Après mon dé-

part, toute la chrétienté se réunit en un repas commun, et dans une heure il ne restera plus rien du pauvre *pimoc'h*.

26. — Hier, après déjeuner, je me mets en barque. Je dors comme une souche. Je suis éveillé au bout de quelques heures par des cris. Je croyais qu'on allait retuer le cochon de cette nuit. J'ouvre les yeux : ma barque passe au pied d'une montagne ; 50 hommes environ sont réunis, portant des piques. Un grand feu est allumé, et au milieu du feu un grand cerf se rôtit. Ce sont des chasseurs ; le cerf vient d'être pris ; il est aussitôt cuit, et chacun s'en va emportant sa part.

A la nuit, j'arrive au bout de mon voyage, une chrétienté de barquiers : 250 âmes, très braves gens. Je bénis un chemin de croix, puis rentre à Huong-Phuong où j'arrive à 8 heures du soir. Il est maintenant 10 heures. Bonsoir.

Hong-Kong, 15 Avril 1910.

(A SON FRÈRE.)

Etant à Hong-Kong, à l'occasion d'une réunion dans cette ville, des évêques de Cochinchine, je suis sorti hier, afin de voir un spécialiste pour mes yeux. Ceci mérite d'être raconté. Heure réglementaire des consultations, 10 heures du matin. Un confrère, qui est ici depuis 26 ans, me conduit. On commence par attendre pendant une bonne heure. Enfin j'entre. Le confrère dit que je viens consulter pour mes yeux. Le médecin est Allemand, mais connaît le français. Je veux lui expliquer mon cas, mais il ne prend pas le temps de m'écouter. Il fait marcher une machine électrique quelconque, d'où jaillit une lumière, me regarde à droite, me regarde à gauche, prend une fiole, un verre, une goutte, quelque part, met de l'eau quelque part, le tout au triple galop, et me dit de me retirer dans le cabinet d'attente pour que le « sérum » produise son effet, et qu'il m'appellerait au bout de 15 minutes, pour continuer la consultation. Le tout n'a pas duré 2 minutes. Pas le temps de dire un mot, pas le temps de se rendre compte de ce qu'il faisait. A peine arrivés dans le cabinet d'attente, nous partons mon compagnon et moi d'un grand éclat de rire... C'est dans l'oreille qu'il avait mis son « sérum » !! Nous avons attendu encore une bonne heure avant qu'il nous rappelât ; enfin, on force la consigne et l'on

entre : « C'est mal aux oreilles que vous avez compris, n'est-ce pas ? » — « Oui, oui. » — « Mais c'est aux yeux que le Père a mal. » — « Ah !... mais il y a quelque chose aussi à l'oreille !! » Il était pressé de clientèle, nous étions pressés par l'heure du dîner, et sommes partis... et voilà comme quoi je puis t'écrire aujourd'hui sans aucune fatigue, dans une chambre insuffisamment éclairée, où il m'eût été impossible d'écrire, il y a 15 jours, à moins de m'abrutir le cerveau.

Je me trouve bête dans ce pays civilisé, et ai bien hâte de rentrer. Mais je tâcherai, avant de partir, de prendre une nouvelle consultation qui me fasse autant de bien que la première.

Huong-Phuong, 5 Février 1912.

(A SON FRÈRE.)

Je suis en retard. Une tournée de 5 jours dans les paroisses de la haute région. Une journée de cheval — 4, 5 heures dans la montagne ou dans la forêt. Il faisait bon comme tout. J'ai reçu les premiers sourires du printemps, et j'en ai trouvé à lui rendre. Au bout de chaque branche, des feuilles nouvelles d'un vert clair, tranchant sur le fond sombre des feuilles anciennes ; des arbustes et de grands arbres tout couverts de petites fleurs blanches, comme les buissons d'aubépine ou les cerisiers en fleurs ; quantité de merles sifflant les airs de *Kerlorec* et me ramenant au temps et aux lieux de mon enfance chercheuse de nids.

C'est le seul moment un peu poétique de l'année. Bientôt viennent les chaleurs lourdes, appesantissant toutes choses, l'esprit surtout. Pas guère de sourires dans l'air, et pas davantage dans le cœur. De la verdure monotone, comme de la peinture à grands coups de pinceau ; des fleurs grosses et grasses sans parfum ; des cris d'oiseaux plutôt que des chants ; c'est prétentieux et prosaïque comme le style de certains primaires. Et je donnerai le tout pour un petit coin de gazon du pays, étoilé de pâquerettes bretonnes.

Je suis allé installer un nouveau curé dans la paroisse de *Khe-gât*, à l'extrême limite de la région cultivée. Le bon vieux curé, homme très simple et très pieux, faisant penser au curé d'Ars, près de 80 ans, se retire solitaire dans un petit hameau de 3 maisons, entre sa paroisse de *Khe-gât* où il a passé

10 ans, et la paroisse de *Tro'c* dont il a été curé pendant 20 ans. Par son exemple et ses prières il continuera à faire du bien à ses anciens paroissiens.

Dit la messe du dimanche à *Tro'c*, pour pousser à réparer l'église, afin de pouvoir y conserver le Saint-Sacrement. C'est dur un peu, mais il faut bien que ça vienne ; c'est mon œuvre principale de cette année. Le curé a été mon catéchiste pendant sept ans, et fait beaucoup de bien. Après la messe, chasse au cerf. C'est un moyen comme un autre de sanctifier le dimanche, en empêchant les gens de jouer à l'argent, ce à quoi presque tous prennent goût à l'occasion de la fête du premier de l'an annamite, et c'est une misère de les en empêcher. — Une trentaine de chasseurs, le curé en tête ; une vingtaine de chiens, petits mais pleins de feu. Chacun est armé d'une pique légère qu'on lance à la main comme une flèche. J'ai suivi un instant, mais j'ai dû porter malheur, car on est revenu bredouille, ce qui est rare. Le curé a eu ses 25 cerfs l'année dernière. Quand un cerf est pris, on le porte au village en grande joie et grand bruit. On le grille sur un grand feu, on le dépèce et on le partage suivant des règles établies : tel morceau au chasseur qui a fait la première blessure, tel morceau à celui qui a abattu la bête ; une part égale à chacun des autres ; puis la part des chiens, avec un morceau plus grand pour les meilleurs d'entre eux.

Je vais être absent jusqu'à Pâques. Je pars dans deux chrétiennités qui ne me donnent aucune joie et presque aucun espoir. Dans les conditions où elles ont été établies, mêlées aux païens, par suite de mariages avec ceux-ci, elles ne peuvent que vivoter, jusqu'à disparition de toute vie chrétienne : c'est ma désolation.

Les premières chaleurs aidant, je vais me remplir les veines et le cœur de bile, et perdre tout le bienfait de mon hiver qui a été très bon. On n'est pas à la noce tous les jours. Quand j'aurai 80 ans, comme le bon vieux curé de *Khe-gât*, je me ferai comme lui solitaire, pour n'avoir qu'à faire mes amours aux arbres, aux fleurs et aux oiseaux. C'est encore ce qu'il y a de meilleur... dans l'humanité... après *breur bras*, *c'hoar bras*, *Perrine*, et *Jeannie* avec sa chère bande d'enfants.

Xa-Doai, 1^{er} Mai 1913.

(A SON FRÈRE.)

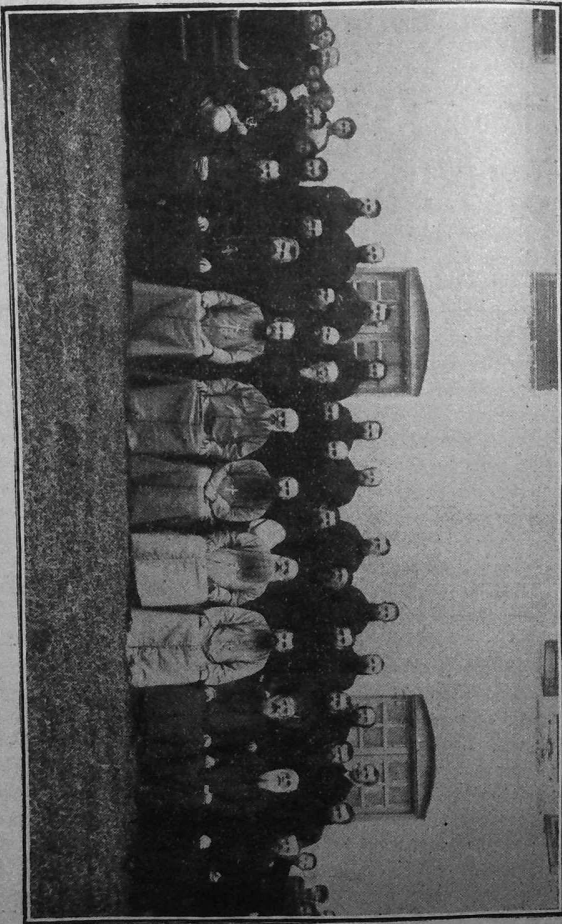
La fête du sacre de Monseigneur Eloy a été très belle : 5 évêques, tous les confrères de la Mission et 6 confrères des autres Missions, tous les prêtres indigènes non retenus par le ministère, beaucoup de catéchistes, grand concours de fidèles dont la bonne moitié n'a pas pu trouver place dans la cathédrale, très grande cependant. Le Résident de France à Vinh et le Gouverneur annamite de la province assistaient à la cérémonie et au repas qui a suivi.

Eglise ornée avec goût. A l'extérieur, forêt de mâts avec drapeaux. Deux arcs de triomphe très jolis, faits par les élèves du Petit Séminaire.

Et maintenant : *ad multos annos !*



Mgr DE GUÉBRIANT, Archevêque de Marcianopolis,
Supérieur général des Missions Étrangères.



Evêques et missionnaires présents au sacre de Mgr Eloy.

Au premier rang, le grand à droite : le second personnage est le P. Abgrall, puis viennent : Mgr Munngon, Mgr Marcou,

Mgr Gendreau, Mgr Eloy, Mgr Ramond, Mgr Rigolle, conducteur de Mgr Gendreau.
Au troisième rang : le second personnage est le Père Le Gourrière ; le troisième, le P. Velly.

Dernière étape : Thuân-Nghiã

Dâp-Bê, 11 Mai 1915.

(A SA SŒUR.)

En pleine région montagneuse, à 7 heures de marche de chez moi. Deux petits hameaux chrétiens, l'un de dix-neuf, l'autre de sept ménages, qui ont essaimé, l'an dernier, de la grande ruche de Thuân-Nghiã. Presque tous de jeunes ménages et presque tous des ménages peu fortunés.

Huit pièces de bois plantées en terre, soutenant un toit en herbes de montagne, qui tombe à hauteur d'homme : c'est l'église, c'est ma maison. Quatre piquets, et dessus un treillage en bambou : c'est l'autel. Une claie en bambou fixée verticalement : c'est le confessionnal. Ce n'est pas précisément mon confessionnal neuf de Quimperlé, fait sur les plans de *Breur-bras*, dont le luxe scandalisait... et flattait quelques-unes de mes braves vieilles pénitentes. A l'autre bout, dans le toit, une espèce de perchoir : quelques bambous aplatis, avec une natte en jonc : c'est ma chambre à coucher, c'est mon lit. Une fois l'habitude prise, on dort dessus comme dans un lit de plume... quand les moustiques le permettent. Et ce qu'il y en a ici, et ce qu'ils piquent, et ce qu'il sifflent à l'oreille ! Toute la première partie de la nuit, pas fermé l'œil. Alors par les fissures du toit, je voyais passer des étoiles. J'écarte les herbes du toit et mets la tête dehors : ciel noir, pas d'étoiles au firmament ; elles étaient descendues dans la plaine et elles semblait courir les unes après les autres ; toute la plaine en était couverte, on ne voyait qu'elles, et c'était très beau. C'étaient des insectes ailés, luisants, qui à chaque coup d'ailes donnent un éclat plus brillant, comme des étoiles qui scintillent.

Ce matin, éveillé par un grand vacarme dans les forêts, à quelques pas du hameau : des cris, des sifflements, des hurlements. C'étaient des bandes de singes qui se chamail-

laient. On se serait cru à la Chambre des députés du peuple le plus civilisé du monde.

Entouré de vastes montagnes boisées, un grand terrain plat où la charrue... n'avait pas encore mis le pied. Maintenant, ça commence déjà à prendre mine, mais les premières années sont dures. Il faut défricher, et puis il faut défendre le riz contre les cerfs, les patates contre les sangliers, le maïs contre les singes. A certaines saisons, il faut qu'il y ait des veilleurs, toute la nuit, à cette époque par exemple pour les patates ; et ils poussent des cris féroces, ils frappent sur des morceaux de bois creux, sur des débris de vieilles touques à pétrole, pour effrayer les sangliers... et se donner l'air de ne pas avoir peur eux-mêmes.

15 Mai. — Pendant que je dinais, un brave chrétien est venu m'offrir, sur un petit plateau de bois, quatre patates sortant toutes chaudes de la marmite, et que je me mets à goûter aussitôt. Je lui fais compliment sur la saveur de ses patates. « Mais, lui dis-je, ce n'est pas encore la saison. » — « Non, ce n'est pas la saison des patates, mais c'est la saison des sangliers ; c'est nous qui travaillons, et ce sont eux qui mangent. J'avais un beau carré sur lequel je comptais pour attendre la saison du riz. Ils m'en ont mangé la moitié et il a fallu se hâter pour tirer l'autre moitié. Père, vous devriez nous prêter des fusils. » — « Mais je n'en ai pas. » « Alors, pourquoi travailler, si c'est pour engraisser ces gros ventrus ? »

Je rencontrais, hier, une femme qui revenait des champs, un panier sous le bras. « Que portez-vous là, ma brave femme ? » Elle me montre au fond du panier quelques poignées de petits haricots du pays. « Père, c'est tout ce qu'ils m'ont laissé. » — « Qui, ils ? » — « Ces sales singes. Père, vous auriez dû apporter votre fusil pour tirer dessus. » — « Mais je n'ai pas de fusil. » — « Alors, nous sommes à la merci de ces tas de filous. »

A défaut de fusils, les hommes de Dâp-Bê ne sortent que le sabre au côté. Une espèce de serpe droite, dans un fourreau de bois. Ils ont pris cette habitude des « sauvages », des Laotiens leurs voisins. Ça sert à tout : à débroussailler les champs, à couper du bois, à tailler la charpente de leurs

maisons, à se défendre contre les animaux de la forêt... et à se donner un air militaire.

16 Mai. — Le chef du village est venu hier me trouver : « Père, vous voyez combien est dure la lutte pour la vie ; les sangliers, les singes, en attendant les cerfs. Il n'y a que le Bon Dieu qui puisse en venir à bout. Vous devriez faire la bénédiction du village. » — « Volontiers. »

Donc, ce matin, grande procession autour du village : la croix processionnelle (un petit crucifix de bois), portée par le vénérable de l'endroit ; le « très révérend Père Provicair », en surplus... et en goupillon, bénissant les maisons et les étables, les hommes et les animaux, la plaine et la forêt ; tous les chrétiens petits et grands, récitant les prières de toute la force de leurs cœurs.... et de toute la force de leurs poumons.

Côn-Cá, 1^{er} Juin 1916.

(A SON FRÈRE.)

Les journaux de France ont-ils parlé d'un essai de révolte en Annam, au commencement de Mai ? Alors que le monde entier s'agite, on a voulu se payer aussi sa petite agitation. — Le 3 Mai, un commencement de révolution à Hué, la capitale. Le mot d'ordre était de tuer tous les Français. Mais l'autorité française avait été prévenue à temps, et le mouvement a été vite réprimé. En même temps, Duy-Thân, le jeune roi, 16 ans, s'évadait de son palais, pour rejoindre les conspirateurs, nombreux surtout dans les deux provinces de Quang-Nam et de Quang-Nga. On devait s'emparer de tous les chefs-lieux de province. Mais le roi n'y put pas arriver. Des armes, qu'on attendait, n'arrivèrent pas non plus. Malgré tout, dans ces deux provinces, les partisans sortirent en masse, agitant des drapeaux rouges aux cinq étoiles blanches : la réunion des cinq parties de l'Indo-Chine. Quelques coups de fusils, et la bande de moineaux se dispersa. Au bout de quelques jours, on put mettre la main sur le roi, qui fut interné, déclaré déchu et remplacé par un autre fantôme de roi qui a pris le titre de Khai-Dinh. Il y a eu quatre exécutions capitales à Hué ; il y en aura aussi probablement au Quang-Nam et au Quang-Nga, sans parler des autres condamnations. Et maintenant, tout est rentré dans l'ordre.

7 Juin. — Rentré hier, sous un soleil de feu. Vu en route : à la sortie d'un village païen, un homme portant une petite provision de riz et de sapèques, précédé et suivi de deux hommes armés de grands couteaux. A un détour de la route, riz et sapèques sont déposés par terre, et les trois hommes se prosternent comme ayant devant eux des êtres invisibles, en disant : « Seigneurs, nous vous offrons ces provisions de route, et maintenant nous vous souhaitons bon voyage ». — Dans le village, toutes les portes sont fermées, et on rencontre à peine quelques individus, tous armés de grands couteaux. Explication : le choléra a fait son apparition, apporté par des génies malfaisants. Alors, on ferme sa porte pour qu'ils n'entrent pas ; on s'arme pour leur faire peur, et on fait des gentillesses à ceux qui sont entrés, et on leur fait le pas de conduite avec des provisions de route, pour qu'ils s'en aillent.

Les païens ont une frousse épouvantable du choléra. Ils abandonnent leurs malades et quelquefois les enterrent avant qu'ils soient morts. Les chrétiens, au contraire, soignent bien leurs malades et s'aident entre eux. Aussi l'épidémie fait-elle moins de victimes et disparaît plus vite.

Thuân-Nghiá, le 8 Novembre 1916.

(A SA SŒUR.)

Trois semaines de confessions... et de migraines. Retraite des grandes personnes du village de Thuân-Nghiá, Toussaint et fête des Morts, puis retraite des enfants. Plus de 1.000 communions à l'occasion des fêtes. Et il n'y avait pas les chrétiens du haut, le vicaire annamite faisant les fêtes dans les chrétientés des montagnes, qui dépendent aussi de ma paroisse. Il n'y avait pas non plus les enfants de ce village, qu'il m'a fallu remettre à plus tard, pour ne pas être débordé ; et je viens de leur donner une retraite qui s'est clôturée aujourd'hui : 220 enfants de communion, rien que dans le village de Thuân-Nghiá. Cela pousse bien ici ; les petites pâquerettes bretonnes ne viennent pas plus drues dans les gazons.

Voici, pour t'en donner une idée :

Il y a cinq jours, je portais le viatique à la plus vieille du village, plus de 80 ans. Comme cortège, dans le sentier

— Tu vas voir, tu vas voir, Job (Job devait être le défenseur de René), tu vas voir l'Inspecteur du Travail, s'il va la boucler, son usine. Venir gagner des sous sur notre dos, et frire nos filles, encore ! En tout cas la mienne n'ira plus, ni celle à Lhyver, ni celle à Huédé, du bourg. Ah, vermine de Parisien, malars Tou' !

René s'éloignait, les larmes aux yeux. Dans cette seule phrase étaient contenues toute l'incompréhension, toute la haine, toute la mauvaise foi humaines. Gagner des sous sur leur dos ? Toujours cette absurdité, cette souveraine injustice. Parisien ! Oui, sans doute, il n'était plus du pays, pour l'avoir quitté, pour avoir acquis au dehors une culture, une expérience et les leur avoir rapportées, au lieu d'y croupir comme Louis.

Ces gens, qu'il aimait, allaient-ils le haïr ? Eux dont les femmes avaient été, la veille, si admirables ?

Des défections, il y en avait eu quatre, le matin, mises sur le compte d'indispositions. Eh mais, au fait, la fille Corfmat, précisément, et la fille Huédé, étaient au nombre. Peut-être bien la fille Lhyver. Le mouvement allait-il se généraliser ?

Non, sans doute. Ce n'était que l'effet d'une émotion passagère, bien excusable. Les transfuges reviendraient. La routine n'aurait que trop tendance à reprendre le dessus, les imprudences à recommencer.

Mais la population resterait partagée, à l'égard de René. Sans doute l'était-elle depuis longtemps. On sait si mal ce que les gens qu'on emploie pensent de vous. D'ailleurs, pas plus que leurs protestations d'amitié ou de dévouement, ne sont à prendre au sérieux leurs cris de haine ou leurs menaces. Hélas. Ils sont trop menés par l'intérêt, ils ourdis-

sent trop de petits calculs, ils sont trop agités de passions incontrôlées, pour que leurs mots signifient quelque chose. Leurs actes, oui. Jusqu'à présent, tous avaient été dignes d'éloge.

Après être passé par l'usine, où tout allait normalement — à part le silence, remplaçant les chants — René rentrait à la maison, garait la voiture, tristement.

Gisèle vint au-devant de lui, le fit parler de la malade. Mais il ne dit rien de ce qu'il avait entendu. Gisèle ajoutait :

— Je suis un peu ennuyée ; Gildas a de la fièvre, et la gorge enflée. Il doit faire une petite angine.

Couché, le garçon avait les pommettes rouges. Il ne touchait pas, mais se plaignait de sa gorge, était abattu.

— Une angine fatigue toujours un peu, constatait Gisèle : J'ai téléphoné au médecin, je l'attends.

Le vieillard arrivait. Il examina le malade. Oui, petite angine. Banal. Gargarisme, collutoire. « Le ramasser », comme on dit dans le pays, c'est-à-dire le garder au chaud. Dans cinq, six jours, ce serait fini. Ne rappeler le médecin qu'au cas où la fièvre monterait, ou bien si l'on remarquait des rougeurs ; la scarlatine est rare en juillet, mais enfin elle peut se voir.

En s'éloignant, le vieil homme parlait de la pauvre brûlée.

— Vous avez fait tout ce qu'il fallait, n'est-ce pas ? Vous n'avez rien à vous reprocher, n'est-ce pas ? n'est-ce pas ?

Non, certes. René restait cependant très frappé.

C'était pour cela, d'ailleurs, qu'il prenait garde à l'angine de Gildas ; autrement, il n'y aurait pas même fait attention : une indisposition d'enfant après tant d'autres, avant



Monseigneur COADOU
des Missions Etrangères, né à Locronan
Premier évêque de Mysore (Indes)
(1819 - 1890)

Je n'ai pas été tous les jours à la noce, mais je n'ai pas regretté un instant ma vocation. Le Bon Dieu a été bien bon pour moi. Quinze années... de maternité. Toutes les fatigues, toutes les angoisses, toutes les douleurs d'une mère à qui Dieu donne beaucoup d'enfants, et à qui Il en enlève aussi. Environ 3 mille nouveaux chrétiens, enfants terribles, turbulents, exigeants, agaçants, qui échappent parfois quand on croit les mieux tenir, aimés quand même presque avec passion. Résultat : plus de 20 nouvelles chrétientés bien établies, bien affermies qui ne donnent plus d'inquiétudes à la maman.

Ensuite 10 ans dans un district complètement séparé du reste de la Mission, avec l'entière responsabilité de 30 mille chrétiens, 20 prêtres indigènes et une cinquantaine de catéchistes. Puis deux intérim, comme patron, au chef-lieu de la Mission.

Et maintenant, depuis 3 ans, le paradis à la fin de mes jours, dans le meilleur district du monde. Mais ce n'est pas le paradis éternel, et presque sûrement il me le faudra quitter bientôt. Jusqu'ici en Indo-Chine on n'avait mobilisé qu'une dizaine de classes, et cinq confrères de cette Mission avaient seuls été atteints, mais voici qu'on a décrété la mobilisation générale pour le 15 Mars. Il ne restera plus que quelques vieux, dont je suis peut-être le plus valide... et le plus mobilisable. C'est la désorganisation de nos œuvres, et il faudra courir au plus pressé. O cette affreuse guerre ! Par-tout des ruines, même au loin.

Quand tu verras Victor Ely et Louis Treussier, dis-leur que je ne les oublie pas...

Thuân-Nghià, 11 Mai 1918.

(A SA SŒUR.)

Le mois dernier, je t'ai oubliée, ou plutôt j'ai oublié de t'écrire. Je mérite d'être mis à l'amende, et je m'exécute en te payant un voyage à Thuân-Nghià. Mais sois matinale, car ici le réveille-matin c'est le coq. Dès qu'il a sonné le réveil, on entend au-dessus du village comme un bourdonnement d'abeilles. C'est la prière qui s'élève de toutes les maisons, faite en commun et à haute voix, et, par la nature même de la langue annamite, dont les divers tons fixent le sens des

mots, la prière ainsi faite est un vrai chant. En même temps, la marmite de riz chante aussi sur le feu, et quand la prière est terminée, chacun se remplit l'estomac et s'en va au travail.

A la Mission on est plus paresseux. A cinq heures, quelques coups de tambour donnent le signal du lever. Comme on n'a pas à s'habiller le matin, pas plus qu'on ne se déshabille le soir, quelques minutes après on est à l'église. En traversant la route qui sépare de l'église, on rencontre quelques bonnes gens — les retardataires — qui passent, portant sur l'épaule la petite charrue, et poussant devant eux leur buffle ou leur vache de labour. On se dit bonjour, et ils s'en vont contents.

A l'église, on commence par une courte lecture méditée, puis on récite la prière du matin — toute en annamite —, qui est en substance celle des « Paroissiens » de France, plus cinq dizaines de chapelet, avec les Mystères, avant les litanies. Tout le monde connaît ces prières par cœur, et tout le monde récite à haute voix, tantôt en un seul chœur, tantôt en deux chœurs, par exemple pour le chapelet et les litanies, où les hommes et les femmes alternent, ou plutôt ce sont les jeunes filles qui alternent avec le reste de l'assistance. Le prêtre monte à l'autel au commencement du chapelet, de façon que la messe finisse en même temps que la prière, pour ne pas trop retarder les bonnes gens. Quand les travaux ne pressent pas, il y a pas mal de monde, et le pasteur est content ; au moment des grands travaux, il n'y a que les bonnes vieilles gens, et le pasteur est content encore. Quand il doit y avoir un plus grand nombre de communions que d'ordinaire, par exemple le mercredi, le vendredi et le samedi, on arrête la prière à la fin du chapelet, et l'on récite les Actes avant la Communion, dont les paroles sont très belles et que toute l'assistance chante, on peut dire, dans un unisson auquel se prêtent les langues monosyllabiques et chantantes de l'Extrême-Orient bien mieux que les langues d'Europe. C'est magnifique, surtout le dimanche, quand les autres chrétiens de la paroisse sont là, et que quinze cents voix font résonner la voûte très sonore : grosses voix d'hommes, voix plus douces des femmes, voix perçantes des jeunes filles, voix fluettes des enfants. Si tu entendais cela, sans compren-

dre un mot, tu ne pourrais t'empêcher de pleurer ! Pendant la communion, le chœur des jeunes filles récite un très long acte de contrition, touchant à faire pleurer des pierres ; et après la Communion, toute l'assistance dit la prière « O bon Jésus... » ; puis ce sont les Actes après la communion, de la même façon que les Actes avant la communion.

Tous les jours, il y a 20, 30, 40 communions ; tous les dimanches, une centaine ; le premier dimanche du mois, 200, 300 ; pour les grandes fêtes, 300, 400. Le premier vendredi du mois, il en a aussi 250, 300. C'est une dévotion qui a commencé, il n'y a pas encore deux ans, et qui se développe d'elle-même sans avoir guère besoin des exhortations du pasteur, moins fervent que ses chrétiens.

Le dimanche, la prière commence plus tard, pour que toutes les chrétiens de la paroisse aient le temps d'arriver. Tout y passe : les Commandements, les béatitudes, les œuvres de miséricorde, les vertus, puis les litanies historiques de la vie de Notre Seigneur, etc. Après la prière, récitation du catéchisme, pendant une vingtaine de minutes, en deux chœurs : le chœur des jeunes gens commence par donner le titre du chapitre et poser la première question ; les jeunes filles répondent et posent la question suivante ; les garçons répondent et posent la question ; et ça va ainsi sans broncher... et sans livre, aussi longtemps qu'on le veut. Après le catéchisme, une lecture sur l'Évangile du jour, puis l'aspersion, pendant laquelle tout le monde, à genoux et d'une seule voix, récite l'Acte de Contrition. Puis c'est le sermon, qui est habituellement l'explication de quelques points des leçons du catéchisme qu'on vient de réciter, en suivant l'ordre, de façon à voir tout le catéchisme tous les trois ans. C'est autrement instructif que les sermons grandiloquents de France et d'ailleurs. Puis la messe, au commencement de laquelle un chant latin, et un chœur de quinze cents voix fait ronfler toute l'église, avec les Actes de la Communion. Dans l'après-midi, chapelet, litanies et souvent Salut.

Pour les fêtes principales, messe chantée. On est arrivé à former un chœur d'une dizaine de jeunes hommes qui chantent vraiment bien. Ce n'est pas sans peine : ce sont tous des fils de *julots*, instruits à la mode du pays, mais ne connaissant que les caractères chinois ; il a fallu leur apprendre les

caractères latins ; puis les exercer à prononcer le latin, si différent de leur langue : grosse difficulté ; puis faire entrer dans leur cerveau le chant latin, si différent aussi des airs du pays : non moins grosse difficulté. Enfin, on y est arrivé, et l'on a de belles grand'messes et de beaux Saluts. Dans l'après-midi des grandes fêtes, chapelet et litanies comme ci-dessus, puis Salut et, parfois, procession. On a un immense brancard de procession, magnifiquement sculpté, laqué et doré, et que portent huit jeunes gens... de rouge tout habillés.

Avant de quitter l'église, regarde-la bien. N'est-ce pas qu'elle est blanche et propre, comme une chapelle de couvent ? N'est-ce pas que les trois autels ne seraient pas déplacés dans les belles églises de France ? N'est-ce pas que la chaire fait honneur à *Breur-bras*, dont on a suivi un dessin, et au sculpteur qui l'a faite ? Et n'est-ce pas, aussi, que Notre-Seigneur y reçoit autant d'hommages que dans les églises de Bretagne ?

Nous voici, maintenant, dans la maison du missionnaire. Je te présente le personnel.

Voici, d'abord, les deux prêtres annamites chargés de la paroisse de Thuân-Nghiâ, car tu sais que le missionnaire-chef de district n'est chargé spécialement d'aucune paroisse, mais a à s'occuper d'un groupe de paroisses. J'en ai six, qui ont un total de dix mille âmes. Chaque paroisse comprend un groupe de chrétientés, et est administrée par un prêtre annamite, quelquefois deux, comme ici, où ils ont de quoi faire : 3.000 âmes ; et il y a des chrétientés, dépendant de la paroisse de Thuân-Nghiâ, qui sont à 5 et 7 heures d'ici ; mais on va les ériger bientôt en paroisse à part.

Voici maintenant les quatre catéchistes. Ils accompagnent le missionnaire ou le prêtre chargé de paroisse, pour l'aider dans l'instruction, la préparation à la réception des sacrements, le soin des malades, les difficultés entre chrétiens. Ils ont fait leurs études de petit séminaire ; plus tard, si tout va bien, ils seront appelés au grand séminaire et deviendront prêtres.

Voici, enfin, ce que nous appelons les *chus* : les meilleurs enfants des meilleures familles, que nous élevons et éduquons chez nous, comme les enfants de la maison, pour aller ensuite au petit séminaire, puis être catéchistes, puis grands sémina-

ristes, puis prêtres. Mais ça prend vingt ans, et il faut qu'on marche vraiment bien, pour aller jusqu'au bout.

J'allais oublier... deux personnages : les deux bonshommes chargés de cuire le riz ; et ce qu'il en faut, pour tout ce monde ! Mais comme on est fidèle à son *Pater*, on a toujours... le riz quotidien.

Séparée par une haie, est la petite Sainte-Enfance ; puis, touchant mon enclos, l'école du village, qui ne date que de quelques mois et marche très bien, sous la direction d'un de mes catéchistes. Les enfants prennent leur récréation dans ma cour, et tout l'enclos se remplit de bruit et de joie.

Je comptais te faire visiter quelques familles et même les chrétientés les plus rapprochées, mais je vois que notre voyage se prolonge déjà... sur papier. Contentons-nous donc de traverser le village. Sur un espace à peine aussi étendu que le bourg de Lampaul, il y a là plus de douze cents habitants. Au point de vue religieux, c'est le chef-lieu de la paroisse de Thuân-Nghiâ, et, au point de vue civil, c'est la commune de Thuân-Nghiâ, avec son maire, charmant homme qui communique presque tous les jours. Nous ne ferons qu'une visite : au milieu du village, une petite maison blanche. Là est mon meilleur chrétien et le chef incontesté du village. Tout le monde est ou se dit de sa parenté. Il ne me donne aucun travail, mais il en fait beaucoup pour moi. Il est né dans le village en 1790... et a été mis à mort pour la foi en 1838. C'est le prêtre martyr Pierre Khoa, béatifié en 1900. Cette petite chapelle blanche enferme son corps. Village béni ! un autre prêtre martyr et Bienheureux, Pierre Khanh, a été curé ici pendant seize ans.

Nous ne ferons donc pas d'autres visites. D'ailleurs, les maisons sont vides. Tout le monde est aux champs. Quels travailleurs, que ces gens de Thuân-Nghiâ ! Dans la journée, le village semble mort. Vers la soirée, la vie renaît : les laboureurs rentrent petit à petit, les enfants reviennent de la montagne avec leurs bœufs et buffles, les jeunes filles vont puiser de l'eau au réservoir, et les bonnes gens viennent à l'église faire leur visite au Saint-Sacrement.

La nuit venue, tout semble se recueillir de nouveau : on se recueille... autour de la marmite de riz. Puis, tout à coup, tout le village paraît se mettre en fête. On entend partout

des voix qui s'élèvent en chœur. C'est le catéchisme. Deux groupes d'enfants, de sept, huit, neuf ans, étudient les prières et les premiers éléments du catéchisme. Deux autres groupes, de dix à quinze ans, étudient le catéchisme d'un bout à l'autre, et il est beaucoup plus détaillé que les catéchismes de France. Ils sont en tout plus de 250 ; et ce sont quatre braves chrétiens qui, volontairement, pour Dieu, ouvrent leurs maisons à ces enfants, les instruisent et les surveillent, en sorte que le prêtre n'a plus qu'à donner des explications. Pendant une bonne heure, chaque jour, à part l'époque des grands travaux, ces enfants récitent, ou mieux, chantent catéchisme et prières, de toute leur voix, en deux chœurs, comme je l'ai dit pour le catéchisme du dimanche.

En même temps, à l'église, les jeunes gens et les jeunes filles récitent aussi le catéchisme, qu'ils connaissent déjà d'un bout à l'autre, ou s'exercent à mieux dire, à mieux chanter, avec plus d'unisson, sur le ton voulu, les prières les plus belles : les Actes de la Communion, le grand Acte de Contrition, si touchant, les exercices du Chemin de Croix, etc. De temps en temps, le prêtre ou un catéchiste viennent donner quelques explications et conseils. A 8 heures 1/2, on donne le signal de la prière du soir : lecture de la *Vie des Saints*, comme en Bretagne, les prières avec cinq dizaines de chapelet et les litanies, qu'on remplace, le mercredi et le vendredi, par les exercices du Chemin de Croix, que tout le monde connaît par cœur et récite ensemble. Vers la fin de la prière, quelques coups de tambour : c'est le signal de la fin du catéchisme des enfants. Ceux-ci font ensemble une prière abrégée, puis rejoignent, sur la route, leurs parents qui rentrent de la prière.

Maintenant que c'est le Mois de Marie, il y a beaucoup de monde à l'église, le soir. O les Mois de Marie de notre enfance ! ô les souvenirs qui reviennent toujours ! La Vierge si belle sur son trône, les fleurs, les lumières, les cantiques bretons chantés à tue-tête ; et puis l'aller et le retour si joyeux ; le ciel des nuits de Mai si beau, le *gousperou ar rânet*, qu'on s'arrêtait à écouter dans le lointain, les petits crapauds qui jouaient du piano dans le talus, près de la maison, quand nous rentrions... Ici, ce n'est ni moins pieux ni moins joyeux. La Vierge n'est pas moins belle, sur son trône,

au-dessus de son autel ; il y a plus grande profusion de fleurs, qu'apportent les enfants, en rentrant avec leur troupeau, et une plus grande profusion de lumières, grâce à la générosité des fidèles ; et les prières et les chants ne s'élèvent pas avec moins de ferveur et d'entrain.

Chaque mercredi soir, les deux cent cinquante enfants du catéchisme font la procession des fleurs. Tout s'organise devant ma maison. En tête, la grosse-caisse, inséparable de toute joie. Sur un brancard décoré, que portent quatre garçons, une vraie charge de fleurs de montagne ; sur deux rangs, une vingtaine de petites filles en blanc, portant des gerbes de fleurs ; encadrant le tout, deux longues files de garçons et de filles, avec chacun une belle lanterne de procession, éclairée, en papier transparent, blanc rouge, bleu. Et tout se met lentement en marche, pendant que la grosse-caisse tonne, et que la voix fluette des petits porteurs de fleurs chante et perce l'air. Un tour autour de l'église, puis on entre. Les lanternes, toujours allumées, se rangent sur deux côtés, de haut en bas de l'église ; les porteurs déposent le brancard de fleurs devant la Sainte Vierge, et les lui offrent par des chants ; puis les petites filles, à genoux sur deux rangs, chantent aussi pour offrir les leurs ; et l'on commence le Mois de Marie.

Le dimanche soir, c'est une procession de la Sainte Vierge, organisée par les grandes personnes. Elle part tantôt d'un bout du village, tantôt de l'autre. En tête, portée par quatre hommes, une grande croix en papier de diverses couleurs et qui, bien éclairée à l'intérieur, paraît toute de feu ; puis deux longues rangées de porteurs de flambeaux : élégantes lanternes de procession au feu rouge, bleu et blanc ; des étoiles en papier au bout de longs bâtons, plus belles que celles du firmament ; des grappes d'étoiles scintillant aux branches de légers bambous, plus belles que les constellations du ciel ; puis la Sainte Vierge, sur un grand brancard tout en fleurs de montagne, que portent quatre jeunes gens, et que surmonte un haut clocher, en papier, artistement fait, avec ses galeries, ses clochetons : à l'intérieur, des bougies allumées, et l'on dirait un Kreisker en feu. Les Annamites sont vraiment habiles pour ces travaux en papier transparent du pays, qui ne coûte presque rien. Derrière le brancard de la Sainte Vierge,

le prêtre, avec les catéchistes, les *chus* et les fils de *julots* chantant les litanies de la Sainte Vierge en latin, suivis de la foule qui les récite — les chante — en annamite. Et la procession s'avance le plus lentement possible, pour faire durer le plaisir, — et pour que les petits enfants, qui sont là sur les bras de leurs mères, le long du parcours, puissent se bien remplir les yeux de la belle vision.

— L'autre jour, il n'y avait rien d'annoncé de spécial, et l'on allait commencer le Mois de Marie, quand je vois six petites filles, de 8 à 10 ans, s'avancer devant l'autel de la Sainte Vierge, pas plus gênées que si elles avaient été chez elles ; elles s'alignent, s'agenouillent et se mettent à chanter, pour offrir à la Sainte Vierge des gerbes de fleurs de montagne qu'elles tendent vers Elle de leurs deux bras.

Quand on est bête ! ces riens vous font je ne sais quoi,

« Et l'on sent chaud sous les paupières. »

— Le jour de la clôture du Mois de Marie, il est d'usage que les trois chrétientés les plus importantes de la paroisse, très rapprochées l'une de l'autre — Thuân-Nghià, 1.200 âmes, Yèn-Lun, 400 âmes, Tan-Lap, 400 âmes —, se réunissent pour faire une procession monstre, le long de la grand'route qui les sépare. Chacune aura sa grande croix illuminée, son grand brancard en fleurs et son Kreisker de feu ; toutes les lanternes, toutes les étoiles, toutes les constellations seront là, et la route, sur un long parcours, sera comme un fleuve de feu ; tous les tambours battront, toutes les grosses-caisses tonneront, et puis, il y aura foule, pour prier et chanter bien fort, bien fort ; enfin — et ce qui mieux est ! — il y aura des pétards et des fusées. Et ce sera le paradis tout de bon.

Arrêtons-nous là. Que pouvais-je t'offrir de mieux qu'un voyage en paradis ? Je te souhaite et je me souhaite qu'un autre voyage, commencé depuis longtemps, se termine de même.



L'ÂME BRETONNE DU MISSIONNAIRE

Au cours de sa longue carrière apostolique, le P. Abgrall demeura un excellent Breton. Avec quel amour il parle, dans sa correspondance, de la Bretagne, de ses paysages, de ses chansons ; avec quelle ferveur, des régions lointaines de l'Annam, il suit le mouvement historique et littéraire breton ! De cette correspondance nous détachons les passages suivants qui nous révèlent une âme ardemment bretonne.

Voici d'abord un extrait d'une lettre écrite par l'abbé Abgrall, séminariste, à son frère Jean-Marie, professeur, pour lors, au Petit-Séminaire de Pont-Croix.

Séminaire de Quimper, le 13 Mai 1876.

... J'ai acheté *Barzaz-Breiz*, l'autre jour, chez Salaün. Je suis pris d'une véritable passion pour la poésie bretonne. Je ne trouve rien de comparable, comme poésie, à quelques pièces de *Barzaz-Breiz* (1). Dans les pièces de langues cultivées, il y a à admirer l'art de la composition, la beauté de la langue ; mais pour la vérité des sentiments, des descriptions, etc..., je mets, bien avant, les pièces sans art de nos vieux bardes. Dans les derniers jours des vacances nous avons beaucoup chanté, surtout les deux pièces charmantes : *Bleuniou Maë* et *ar Guinnilled*, dont Baptiste Liziard m'avait appris l'air (2).

(1) Il y a quelques années, le Père Abgrall écrivait à M. Pierre de La Villemarqué : « J'ai vu dans *Feiz-ha-Breiz* que la « Vie de M. de La Villemarqué » a paru ; ne sachant à quelle librairie m'adresser, je tombe sur vous... J'ai tant vénéré le grand chrétien et l'écrivain breton », (*Bulletin paroissial de Quimperlé*, Décembre 1929.)

(2) La veille de son départ pour les missions, l'abbé Abgrall, au presbytère de Sainte-Croix de Quimperlé chanta des poésies bretonnes (*Ibid.*).

Vinh, le 4 Août 1890.

(A SA SŒUR MARIE-ANNE.)

... Depuis une dizaine de jours, le temps est horriblement lourd, chargé d'orage ; ouf ! à défaut d'air, hier, j'ai fait une ventrée de lait *ribot* (1), mais une ventrée, mais une ventrée... je croyais que le *ribot* lui-même y allait passer, et *mamm* avec, car c'est, bien entendu, à Kerloreec (2) que j'ai commis cet acte de gourmandise. De temps en temps, quand il fait par trop chaud, il me prend de ces envies qu'il faut satisfaire immédiatement... en imagination ; autrement on ne pourrait pas durer. J'ai vidé la fontaine de Kerloreec comme un seul verre, plus d'une fois. J'ai souvent mangé toutes les crêpes beurrées du samedi, furieux que tu n'en fisses pas davantage ; il m'est arrivé le dimanche matin — même avant la messe — de tortiller... en imagination, de bonnes petites tranches de lard fumé dans une crêpe, et ça descendait, il fallait voir. Cela n'arrive que quand le temps est particulièrement orageux, mais il y a une envie qui ne me passe jamais, c'est vous, c'est vous tous, et je m'étonne qu'ayant le cœur plein de si bonnes affections, il me prenne encore des envies de *lez-ribot* et de *crampouéz* (3).

Vinh, 1^{er} Septembre 1900.

(A SA SŒUR.)

... Dans 4, 5 jours, va nous arriver un nouveau missionnaire, M. Le Gourrièrec, un breton bretonnant, de Baud. On va pouvoir parler breton de temps en temps. Ce sera mon missionnaire, parce qu'il arrive pendant que je fais l'intérim. Ce sera à moi de lui donner son nom annamite ; il sera, sinon mon fils, du moins mon filleul, et je crois bien que nous serons fort bons amis.

Vinh, 5 Septembre 1901.

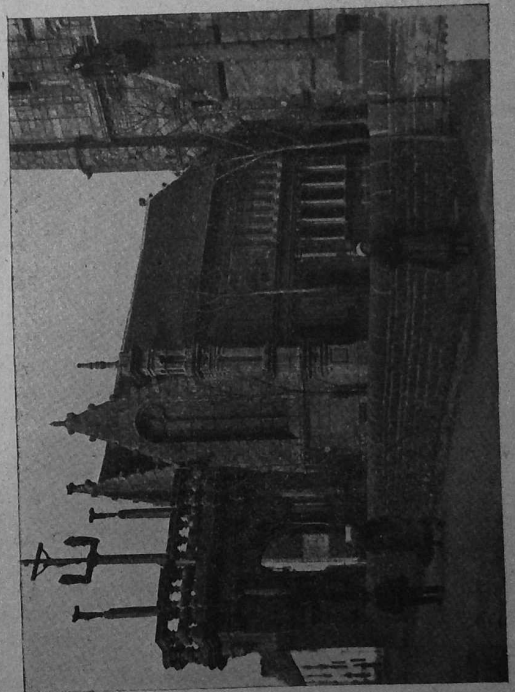
(A SA SŒUR.)

... J'ai eu un vrai chagrin quand tu m'as dit que la grande cloche de Lampaul était fendue. C'est quelque chose

(1) Le lait *ribot* est celui dont on a ôté le beurre par le barattage. Le *ribot* n'est autre chose que la baratte elle-même.

(2) Village natal du Père Abgrall.

(3) Des crêpes.



Calvaire, ossuaire et base du clocher de Lampaul-Guimiliau.

de notre enfance qui disparaît. On aimait tant à l'entendre, et nous nous sommes réunis, si souvent, devant la maison pour l'entendre, le soir, à la veille des grandes fêtes.

Vinh, 7 Octobre 1901.

(A SA SŒUR.)

... La semaine prochaine je donne la retraite dans la paroisse de Gia-Hoa. Dans ces retraites, j'ai avec moi le prêtre indigène de la paroisse, et un autre prêtre indigène du district. C'est assez fatigant, mais c'est consolant au possible. La ferveur est très grande, mais il nous manque les cantiques pour mettre plus d'entrain. Le catéchisme, qui se chante plutôt qu'il ne se récite, les remplace un peu, mais n'importe, il a là une lacune, et notre Michel Le Nobletz n'a pas encore paru. Un Annamite seul peut faire cela, car mieux vaut rien, à mon avis, que de la musique latine ou française, et la poésie et musique annamites diffèrent tant de la poésie et musique européennes, que jamais un Européen n'y arriverait. Avec des cantiques pieux comme nos cantiques bretons, on ferait pleurer tous ces braves Annamites.

Vinh, 17 Juillet 1902.

(A SON FRÈRE.)

J'ai reçu le *Bulletin Diocésain* (1) et ait tout lu avec intérêt. C'est intéressant en soi, et puis on n'est pas du pays pour rien.

Un travail à faire, et qui pourrait être très intéressant, et non moins édifiant, ce serait de relever les us et coutumes chrétiens du pays breton, surtout ceux qui tendent à disparaître, ou ont malheureusement déjà disparu, et qui sont par là du domaine de l'archéologie : Signe de croix, avec l'instrument de labour, sur la terre qu'on vient d'ensemencer ; petite croix blanche, au milieu de la terre ensemencée de lin ; signe de croix sur la baratte avec le bâton, avant de commencer à baratter ; prières de la vieille tante de *mamm* en ouvrant, en fermant la porte, en allumant le feu ; la prière du soir le jour des morts ; empressement à sortir pour voir

(1) Le *Bulletin de la Commission diocésaine d'Architecture et d'Archéologie du diocèse de Quimper*, fondé en 1901 par Mgr Dubillard.

les étoiles au ciel ; autant d'étoiles au ciel, autant d'âmes montant au ciel, *a lavar an Tad Maner* ; le glas toute la nuit des Morts ; rameau béni placé dans la maison, dans toutes les dépendances, dans chaque champ, et au milieu de chaque produit ; eau bénite, offerte au départ pour une longue absence ; anecdote de la mère du missionnaire offrant l'eau bénite au vieil évêque de son fils venu la voir (1) ; habitude de faire toucher les cercueils aux croix du chemin ; l'eau bénite présentée dans chaque village au passage du cercueil ; baiser le pavé de l'église au jour anniversaire de son baptême ; l'Angélus récité autrefois dans les foires, dans les champs ; les tournées des chanteurs de Noël ; les quêtes de blé — prêtres, chantres, enfants de chœur — après la moisson, etc., etc... ; légende du roitelet, du rouge-gorge, d'où respect pour ces oiseaux, etc.

Nul ne saurait mieux faire ce travail que toi, à cause de tes aptitudes, et à cause de tes relations avec les prêtres, et les séminaristes, qui pourraient te renseigner. Tu pourrais commencer par le Léon ; peut-être qu'un Cornouaillais se piquerait d'émulation, et ferait le travail pour la Cornouaille, le Père Bourdoulous par exemple.

Cette étude donnerait la physionomie de la Bretagne, révélerait l'âme bretonne avec autrement de vérité que tout ce qui paraît maintenant, par exemple : *Au fil de la route bretonne*, de A. Caradec, qu'un pharmacien brestois de Haï-Phong m'a envoyé dernièrement, ou *A travers la terre*, de Anatole Le Braz, dont j'ai lu un compte rendu dans les derniers journaux. Ils ne sont pas bretons, ces gens : de simples bourgeois plus ou moins littérateurs et rien de plus.

Vinh, 20 Août 1902.

(A SON FRÈRE.)

... Mords-tu à ce travail sur les coutumes chrétiennes de la Bretagne ? Il me semble qu'il y a là matière à un très beau livre. Dussé-je me répéter, voici quelques autres idées : Les croix ; signe de croix en passant devant les croix. — Dans le pays de Vannes, 1^o quand un travail de maçonnerie est terminé, on plante, au sommet, une petite croix avec un

(1) Il s'agit de la visite faite à la mère du Père Abgrall, en Juillet 1900, par Mgr Pléneau.

bouquet ; 2° sur la dernière charretée de foin, un enfant tient une petite croix avec un bouquet. — Prière du soir, « Vie des Saints » ; *an tantad* (1), avec prière, autour du feu, et les enfants, montant sur un talus, pour *intantad al ludu* (2), dont le prix est versé à l'église ; *louzou an tantad*. — Le merci breton : *bennoz Doue deoc'h* ; les quêteurs à l'église : « *bennoz Doue deoc'h* », « *Doue ra bardouno d'an anaoun* ». — Les quenouilles offertes à l'église. — Les pèlerinages faits autrefois à pied, le tour de l'église à genoux, les saints protecteurs des animaux, les offrandes en nature. — Offrande du premier veau à l'église, vente sur la croix du cimetière. — Sermon des morts au cimetière après une Mission ou le jour des Morts... etc., etc... Le sou du pauvre après l'achat d'un cheval, d'une vache, etc...

En prenant des informations de tous les côtés, on trouverait beaucoup de choses et de très belles choses.

Le *Livre d'or des églises de Bretagne* (3) terminé, tu auras un peu de temps libre. Je pense que tu vas réunir en un volume les fascicules du *Livre d'or*. C'est un livre qui ne se vendra peut-être pas vite, mais il se vendra jusqu'à la fin des temps, car c'est un travail définitif que personne ne peut recommencer, et qui sera de plus en plus intéressant, à mesure qu'on s'avancera dans le temps. Il en serait de même pour le travail dont je parle.

Huong-Phuong, 13 Janvier 1904.

(A SON FRÈRE.)

... J'ai visité la semaine dernière une paroisse très éloignée. J'y suis allé en barque, sur un fleuve merveilleux, tout parsemé d'îlots, formant chacun une chrétienté ; partout des barques presque toutes chrétiennes ; sur les deux rives, bon nombre aussi de chrétientés, et tout cela dans un cadre magnifique, surtout à mesure qu'on monte : tantôt la plaine, et les villages, cachés dans les bambous, tantôt des roches immenses, ou plutôt des montagnes en pierre, aux formes fantastiques, qui, vues de loin, semblent des monstres noirs, mais qui de près ont un aspect riant, avec leurs

(1) Le feu de joie de la Saint-Jean.

(2) Vendre les cendres.

(3) Ouvrage du chanoine J.-M. Abgrall, paru en 1903, à Rennes chez Oberthur.

arbres, leurs arbustes, leurs fleurs, sortant de chaque fente du rocher. C'est très beau, mais c'est comme mort : pas de chants d'oiseaux, pas de senteurs de fleurs ; l'œil admire, mais c'est tout ; rien ne bouge dans le cerveau. Un petit coin de verger ou de lande, quelques mètres carrés de terre bretonne font autrement rêver et chanter. Mais je mets au-dessus de tout les 2 mètres carrés de notre foyer de famille avec *mamm* dans son fauteuil, et nous tous à côté, et les enfants non loin, *trous ganto kreis an ty*.

Huong-Phuong, 14 Mai 1904.

(A SON FRÈRE.)

... Reçu le livre du Père Bourdoulous (1). C'est charmant et c'est du vrai breton. Les pièces en vers surtout sont vraiment bien. Depuis M. Guillou (2) on n'a pas, à ma connaissance, composé de pièces plus bretonnes. Mes compliments au P. Bourdoulous. Dis-lui que je n'ai pas oublié les bons moments passés avec lui dans le bois du séminaire à chanter du breton, ou à lire ensemble le *Barzaz-Breiz*.

A propos de breton, je serais bien aise d'avoir le compte rendu du concours de l'« Union régionaliste bretonne » qu'annonce « l'Action libérale » du 24 Mars. Je voudrais surtout avoir les pièces récompensées. Ici j'ai plus de temps libre, et surtout j'ai l'esprit plus libre pour lire un peu, et je vois que mon goût, ou plutôt ma passion pour la littérature bretonne, a résisté aux longues années qui m'ont obligé à en détourner complètement ma pensée.

Huong-Phuong, 2 Août 1905.

(A SA SŒUR.)

... Il y avait longtemps que je n'avais plus rêvé à la fontaine de Kerlorez : mais ce que j'y ai rêvé il y a 4 jours, en traversant une montagne pierreuse, avec un soleil brûlant au-dessus de la tête, pendant que les pierres du sentier me renvoyaient des bouffées de chaleur, comme la bouche d'un four fortement chauffé ! Ce que j'aurais voulu avoir

(1) *Skoueriou kristen, gant eur missioner breizad*, Kemper, Salaün, 1904.

(2) Grand poète breton, né à Cléder en 1830, mort recteur de Penmarc'h, en 1887 (voir *Feiz-ha-Breiz*, 1900, p. 109-111).

plein un *hanaf* (1) d'eau de Kerlorec, pour y plonger ma tête, et boire en même temps à pleine bouche !

Huong-Phuong, 1^{er} Décembre 1905.

(A SA SŒUR.)

Envoie-moi donc ton *Eostik Breiz-Izel* (2). Le mouvement breton qui se fait maintenant m'intéresse énormément. Je suis un peu au courant par le journal *Ar Bobl* que *breur bras* me passe assez régulièrement. Si ton *Kemener* (3) n'avait pas été publié, il eût certainement eu un prix. C'est bien breton et du vrai breton, et non pas du français habillé en breton. Mais tu trouveras bien autre chose pour l'année prochaine.

Huong-Phuong, 19 Décembre 1905.

(A SON FRÈRE.)

Hed gwenan Kergô, de G. Le Skour (4) est un vrai petit chef-d'œuvre. Depuis M. Guillou rien d'aussi bien comme poésie et depuis M. Quéré (5) dans *Le pendu* et *Mathurin an dall*, il n'a pas paru de vers d'une si fine touche comme breton.

Alanik al louarn est également écrit en très fine langue bretonne et l'abbé Perrot encore si jeune, s'il veut persévérer dans cette voie, pourra faire de magnifiques choses. Mais ce serait bien mieux qu'il fasse des pièces touchantes, s'adaptant à l'imagination, au cœur, et laissant une impression morale religieuse élevante. On pourrait composer des mystères nouveaux, mieux au point de vue littéraire que les anciens, et qui, joués en plein air, réuniraient les foules, et leur feraient du bien. Le Skour et M. Perrot ont sur les autres « Bardes » l'immense avantage de penser en breton ; et, dans leurs pièces, on sent vraiment le génie de la langue.

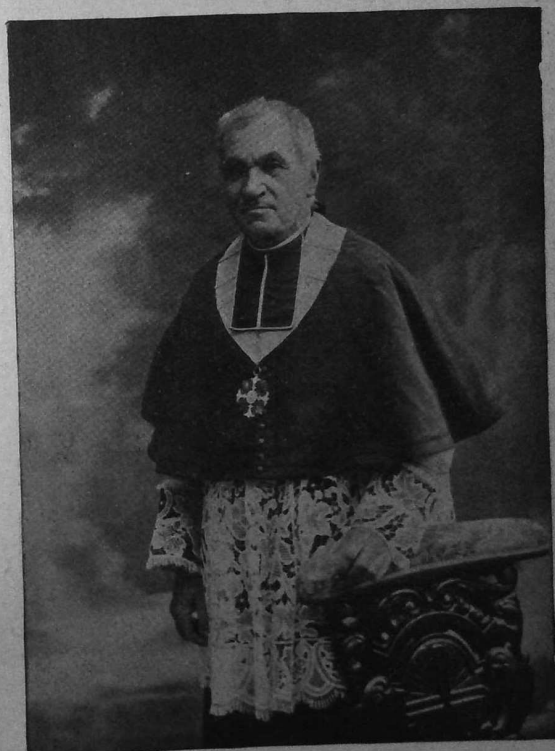
(1) Jatte ou vase de bois, assez grand, servant à puiser de l'eau d'un baquet.

(2) Dans *Feiz-ha-Breiz*, 1905, p. 186 ss. Pièce couronnée au *Bleun-Brug* de Saint-Vougay (4 Septembre 1906).

(3) Paru dans *Feiz-ha-Breiz*.

(4) *Feiz-ha-Breiz*, 1921, p. 80-81.

(5) Poète breton, curé de Châteaulin de 1874 à 1899.



Breur bras
Chanoine Jean-Marie ABRALL
Ancien Doyen du Chapitre de Quimper
Ancien Aumônier de l'Hôpital
Architecte
Officier de l'Instruction publique
Correspondant de la Commission des Monuments historiques.

Je voudrais bien avoir *Eostik Breiz-Izel* de *c'hoar vras* et aussi les autres pièces couronnées à Saint-Pol. — Tout ce mouvement breton me charme.

... Le vrai breton est et sera toujours celui que parlaient et parlent encore les fins esprits bretons qui ne savent pas encore un mot de français ; celui que parlait *tonton Yan*. Voilà la langue qu'il faut conserver. On peut la développer et l'embellir, mais il ne faut jamais oublier ce principe.

Huong-Phuong, 6 Mars 1906.

(A SA SŒUR.)

... Ton *Eostik Breiz-Izel* est très joli comme poème, et absolument parfait comme langue, et comme facture de vers. *Breur bras* m'a envoyé aussi ta dernière pièce *Penvidiguez eur Vreizadez paour* (1). Elle est splendide, cette pièce. Elle fait penser aux plus belles choses de M. Guillou. Les « Bardes » ne font rien de comparable, ni comme poésie, ni surtout comme richesse de langue, et vrai génie breton. Tu pourras la perfectionner, peut-être, comme facture.

Il y a des strophes qui sont de toute beauté, surtout la 9^e « *Mirit deomp, o va Doue, sioulder ar meziou* », etc..

Il faut chanter ces choses à *mamm*... et il faut que les enfants les connaissent, et en comprennent la beauté.

Ha-Thon, 15 Mars 1906.

(A SON FRÈRE.)

... *Eostik Breiz-Izel* est une pièce délicieuse. Comme poème c'est charmant, et c'est d'une facture absolument parfaite. Sans la présence du P. Chapelle, j'aurais pleuré quand je l'ai lue la première fois, tant est douce l'impression qu'elle fait éprouver, surtout à ces deux strophes :

Ken dudiu oa e vouez
Ma chom souezet an Elez,
Ha ma rajont peoc'h raktal,
Hag ho diouaskel da dridal.
.....
Dor an nenv zo korn-digoret :
An eostik ebarz zo nijet,
Dreist an Elez, an Arc'helez,
Chouchet e barlen ar Ver'hez.

(1) Ce poème parut dans *Feiz-ha-Breiz*, 1907, p. 51-52, sous le titre de *Eur baourez eürus*. Il avait été couronné, le 4 Septembre 1906, au *Bleun-Brug* de Saint-Vougay.

Penvidiguez eur Vreizadez paour, sans être d'une facture aussi parfaite, a une plus grande valeur comme poésie et richesse de langue. M. Guillou aurait signé cette pièce, et il n'a peut-être rien de si poétique que la 9^e strophe :

Mirit d'eomp, o va Doue, gant sioulder ar meziou,
Disheol an henthou doun, ha goudor ar c'hoajou ;
Lakit, en hon liorzou, bep bloas, kals a vleuniou,
Ha da gutuilh anezho kals a vugaligou.

La 4^e, la 5^e, et la 10^e sont également d'une poésie charmante, et la dernière est une finale très heureuse. On sent surtout que tout cela est sincère, et que ce n'est pas de la simple littérature, ce qui n'empêche pas la pièce d'être très littéraire.

Il faudrait envoyer cette pièce au premier concours de l'« Union régionale bretonne ».

Huong-Phuong, 3 Juin 1906.

(A SA SŒUR.)

Je viens de lire *Maro Sant Tremeur* (1) As-tu lu cette pièce ? C'est de la très belle littérature bretonne. Cette pièce fait faire un progrès à la langue. Il y a plus d'ampleur dans la phrase, l'allure des vers est plus libre, et les images sont neuves, et d'un ordre plus idéaliste. C'est toujours bien la harpe bretonne, mais avec des cordes neuves, quelque chose de moderne, rappelant la poésie française de l'époque, tout en conservant tout le génie de la langue bretonne. Il faut lire cette pièce une seconde fois avec attention, et tu y veras de grandes beautés au point de vue de la langue.

Huong-Phuong, 18 Juin 1906.

(A SON FRÈRE.)

... Merci de m'avoir envoyé *Maro Sant Tremeur*. A mon avis c'est un événement dans la littérature bretonne. Je ne croyais pas jusqu'ici à la possibilité de renouveler la langue bretonne. Taldir et autres « bardes » l'ont essayé, mais ils n'ont abouti le plus souvent qu'à perdre le génie de la langue. Ici, le succès est réel. Par sa syntaxe plus simple, l'allure plus libre de son vers, et ses images plus idéa-

(1) De l'abbé J. Roudot, vicaire à Lannilis, mort recteur de Penhars, en 1921.

listes, l'auteur fait entrer dans la langue comme un souffle de romantisme, et même quelque chose de plus moderne encore. Il a attaché des cordes toutes neuves à la vieille harpe, qui reste toujours bien, pourtant, la harpe bretonne, qui fait pleurer hommes et anges.

Tien- Luong, 19 Août 1906.

(A SON FRÈRE.)

... Quand j'ai vu la note du « Courrier du Finistère » au sujet du *Barzaz-bro-Leon*, j'ai eu la même pensée que toi. J'espère bien que *Marianna Kerlorec* ne passera pas inaperçue. C'est certainement la femme du Léon qui mérite le plus les palmes bardiques.

« *An hini goz* » est du breton du Léon. Il ferait bonne figure dans le recueil projeté. Rien de plus simple, et rien de plus *c'houek* comme breton. C'est un vieux chant patriotique qu'on oublie trop (1).

Huong-Phuong, 5 Novembre 1906.

(A SA SŒUR.)

... J'ai été fier de voir ton nom en tête de la liste des lauréats du concours du *Barzaz-Bro-Leon*.

Huong-Phuong, 2 Septembre 1907.

... Par le dernier courrier j'ai reçu les 4 premiers numéros du nouveau *Feiz-ha-Breiz*, que je suis heureux de voir ressuscité par mon petit ami du Grand Séminaire, M. Cardinal. J'ai tout lu avec beaucoup de plaisir. « *Eur baourez euruz* » fait très bonne figure. On apprécie cette pièce. On la cite et on la citera tant qu'il y aura des Bretons à aimer leur langue. Il faut apprendre à Bernadette (2) à bien lire le breton, à le chanter et à l'aimer.

Van-Lôï, 2 Septembre 1907.

(A SA SŒUR.)

... J'ai lu *Feiz-ha-Breiz* avec plaisir. Ta pièce y fait très bonne figure. Cette pièce restera dans la littérature bretonne.

(1) Par l'entremise du Père Velly, le Père Abgrall nous a fait remettre une copie de cette chanson, datant de 1875.

(2) Niece du Père Abgrall.

Quand tu seras en veine, tu devras faire une pièce sur ce motif si touchant : « A la passion... le roitelet retirant avec son bec les épines de la tête de Notre-Seigneur, et le rouge-gorge essuyant le précieux sang : avec application au chrétien qui doit aussi arracher les épines, et essuyer le sang de Jésus. — Même métrique que dans « *Eostik ar Baradoz* ».

Canevas :

1° En Bretagne, mères chrétiennes défendant aux enfants de dénicher les petits du roitelet et du rouge-gorge. — 2° Pourquoi ? La légende. — 3° Aujourd'hui nouvelle Passion. Soyons le roitelet, soyons le rouge-gorge.

Apprends bien aux enfants à aimer le breton et les coutumes et mœurs du pays. Qu'ils ne deviennent pas des *laktzien* (1).

Travaille-t-on au *Barzaz-Breiz* du Léon ? C'est curieux que malgré 20 ans d'absence du pays, tout ce qui concerne la Bretagne me passionne tant, surtout ce qui concerne sa littérature !

Huong-Phuong, 15 Septembre 1907.

(A SON FRÈRE.)

... J'ai reçu l'autre jour 4 numéros du *Feiz-ha-Breiz*, que *c'hoar vras* m'a envoyés. Je voudrais bien avoir ce bulletin régulièrement.

Pourquoi l'abbé Roudot, l'auteur de *Maro Sant Tremeur*, n'y écrit-il pas ? A mon avis, c'est le plus fort, ou au moins le plus poète de tous.

Une étude intéressante à faire : *An hini goz*, son origine, son histoire, sa popularité, sa perfection au point de vue du génie de la langue, — rien de plus breton, — les parodies de ce chant, etc. Je suppose qu'on trouve dans les bibliothèques de quoi traiter tous ces points.

Huong-Phuong, 4 Novembre 1907.

(A SA SŒUR.)

J'ai reçu il y a quelques jours ta lettre du 17 Septembre, dans laquelle tu me parles de la fête des « Fleurs de Bruyères ». Elle m'a fait bien plaisir. Je suis si heureux quand

(1) Des valets.

je te vois avoir quelque joie. Madame de Boisanger, la fille de M. de la Villemarqué, m'a écrit, il y a quelque temps, une longue lettre dans laquelle elle me dit que Mlle Marie, sa fille, que j'ai connue toute petite enfant, t'avait écrit pour avoir les paroles de *Sôn al laouenan*. Elle m'envoie *Eur baourez euruz* avec une traduction française, très bien faite, par une élève de sa fille Tèreze, qui tient une école chez elle, pour apprendre le français aux enfants, en se basant sur le breton. Ce mouvement breton m'intéresse énormément. Quel progrès depuis quelques années, et quelle différence entre ce qui se *guelait* autrefois et *Hed gwenan* et *Tralilali*, et tant d'autres vraies poésies que l'on chante et goûte maintenant !

Huong-Phuong, 1^{er} Janvier 1908.

(A SA SŒUR.)

... L'église Sainte-Anne de Huong-Phuong avance, mais lentement. Ce sera une très belle église pour ce pays. Construite par Mgr Croc, un breton de Saint-Brieuc, elle a été remise à neuf, embellie par un autre breton, le tout presque entièrement avec de l'argent venu de Bretagne, c'est vraiment l'église Sainte-Anne des Bretons. Tu y feras certainement ton pèlerinage quand tu seras là-haut.

Huong-Phuong, 15 Janvier 1908.

(A SON FRÈRE.)

J'ai reçu hier ta lettre du 5 Décembre et une de *c'hoar vras*, du 3, qui m'envoie: *Al laouenanik hag ar voc'hruzik* (1). J'ai pleuré comme un imbécile en lisant cette pièce. Elle est si jolie, si poétique et si bien tournée ; et pour nous elle rappelle tant de souvenirs ! C'est vraiment du breton cela, c'est vraiment de la poésie, et ce sont vraiment de belles idées. Marie-Anne a un talent incomparable, et elle a eu bien tort de se promettre de ne plus faire de vers. Qu'elle y cède au contraire chaque fois que ça la prend. C'est un talent que le bon Dieu ne lui a pas donné pour rien. Ses vers font plus aimer *Doue hag ar Vro, Feiz ha Breiz*.

(1) *Feiz-ha-Breiz*, 1908, p. 19-23. Cette jolie pièce est dédiée par Marie-Anne Abgrall à son frère missionnaire : *d'am breur Jan-Fransalk*.

Huong-Phuong, 19 Mars 1908.

(A SON FRÈRE.)

... J'ai reçu *Dragoun Sant-Pol* (1). C'est un travail sérieux. M. Perrot a beaucoup de talent. Il a quelques mots trop peu connus, quelques néologismes qui n'entrent pas dans les vieux cerveaux, mais c'est de la belle littérature bretonne.

Vân-Lô, 15 Septembre 1908.

(A SON FRÈRE.)

... Je voudrais que *c'hoar vras* fit en breton le travail dont je t'ai déjà parlé. Fournis-lui des notes. Elle arrangera le tout dans le breton d'*Oremus* (2) si breton.

Plus tard, ça ferait un très beau livre, avec les poésies de *c'hoar vras*, *Oremus*, et les vieux poèmes recueillis. Ce serait le plus breton des livres, un classique.

La passion du breton et des choses bretonnes que j'ai tant combattue pour ne pas manquer ma vocation reste toujours forte. Chassez le naturel, il revient au galop.

Huong-Phuong, 3 Novembre 1908.

(A SA SŒUR.)

... Te mettras-tu au travail que je t'ai indiqué ? J'attends ta réponse, pour t'envoyer d'autres notes. Elles arriveront à temps, car il ne faut pas te presser. Ce travail pourrait être très intéressant, et très profitable au point de vue religieux et littéraire. Réuni en volume, il pourrait servir de cadre à un nouveau *Barzaz-Breiz* en mettant, tantôt au corps du travail, tantôt en appendice, les vieux chants que nous connaissons, en commençant par *An hini goz*, qui est tout ce qu'il y a de plus breton, les pièces que tu as composées, et les plus belles pièces modernes que nous avons, et qui se perdront autrement.

Il faut t'y mettre.

(1) De l'abbé Perrot, Rennes, Simon, 1907.

(2) Travail de Mlle Abgrall, paru dans *Feiz-ha-Breiz*.

Huong-Phuong, 4 Mars 1909.

(A SA SŒUR.)

... J'ai lu avec plaisir ton *Labousik Breiz*. Je le connaissais déjà sans savoir de qui il était. En somme, *Feiz-ha-Breiz* aime beaucoup tes pièces. Il faut continuer à envoyer des travaux à ce petit journal, le seul vraiment breton, du moins dans le Finistère. Ce que je voudrais, c'est une grande revue dans le genre du *Mois littéraire* de la *Bonne Presse*, avec



C'hoar vras

Marie-Anne ABRALL

beau papier, beaux caractères, belles images. Revue commune aux trois diocèses bretons... Chaque numéro se diviserait ainsi : I. Poésies bretonnes — II. Contes bretons ou petits romans ayant toujours trait à la Bretagne. — III. Étude sur la langue ou la littérature bretonne. — IV. Une étude historique toujours sur les hommes et événements de la Bretagne. — V. Les arts en Bretagne : 1° Architecture, 2° Musique (en airs bretons), 3° Les tableaux des peintres bretons ou autres qui ont travaillé sur des sujets bretons, 4° Les beaux sites du pays, les belles grèves, les magnifiques vues. — VI. Une courte revue des choses du mois, surtout en Bretagne

— Il faudrait de l'argent pour cela, mais si on s'unissait, on y arriverait bien. La langue et la littérature bretonnes s'enrichiraient beaucoup à cette union, je ne dis pas fusion, des dialectes et des écrivains bretons.

Huong-Phuong, 15 Novembre 1909.

(A SON FRÈRE.)

... J'ai reçu et lu les deux livres de M. Guyader. Je pensais qu'il s'agissait d'une petite brochure. Si j'avais su que c'était un ouvrage si important, je n'aurais pas osé le demander. Je n'en suis que plus reconnaissant au donateur pour son généreux envoi, et à l'auteur pour tout le plaisir qu'il m'a procuré. Dans *la Chanson du cidre*, les contes : l'andouille du recteur, — le lutrin de Mgr Graveran, — le *Pater* de saint Rivoal, et même d'autres moins dévots, sont bien bretons, très amusants, et écrits avec un très réel talent, dans un style bien personnel. Dans *l'Ere bretonne*, il y a de très beaux morceaux : Morvan ; la dernière partie de Du Guesclin ; l'entrée de la duchesse Anne en Cornouaille, — A la gloire de la langue bretonne, — mais avant tout, la Ville d'Ys : d'une chanson, le poète a fait un chant homérique, une pièce de premier ordre. — Dans les deux livres, il y a parfois des vers d'une grande sensibilité et d'une grande délicatesse, qui montrent bien que l'auteur ne réussirait pas moins dans un autre genre, dont il a l'air de se défendre et en lisant ses vers :

Oh ! la plus douce fleur des paradis d'Armor,
Dont je voudrais chanter dans des strophes de flamme,
L'alleluia d'amour, ce n'est pas l'ajonc d'or,
Ni le genêt, ni la bruyère, — c'est la femme,

je me disais : pourquoi n'a-t-il pas fait mon livre, le livre rêvé qui attend toujours son poète : *La femme bretonne* ? — l'enfant, la jeune fille, l'épouse, la mère, la grand-mère. — S'il avait été élevé à la campagne, s'il avait vu ce que nous avons vu, s'il savait ce que nous savons, quel beau livre il eût pu faire ! Toute la Bretagne y passerait, la vraie Bretagne sérieuse, la Bretagne laborieuse, la Bretagne chrétienne avec son idéal et sa vie réelle, avec ses vraies joies et ses vraies douleurs, avec le chant joyeux de ses merles et de ses

pinsons que ne couvre point l'éternelle complainte de ses mers.

Peut-être pourrait-il encore faire ce livre. Dis-le lui. Je ne puis pas mieux exprimer la haute idée que je me suis faite de son talent et de son cœur. — Et encore une fois, dis-lui : *Bennos Doue !*

Xa-Doai, 15 Mai 1911.

(A SA SŒUR.)

... Je lis *Buez ar Zent* de M. Perrot. J'ai été heureux de t'y trouver... avec tes deux vers si charmants :

Lakit en hon liorzou bep bloas kals a vleuniou,
Ha da gutuilh anezho kals a vugaligou.

C'est un très beau travail qu'a composé M. Perrot. Quels progrès a fait la langue bretonne !

Xa-Doai, 1911.

(A SON FRÈRE.)

... J'espère que vos Instituts bretons vont marcher, et qu'il en sortira une belle Revue comme celle que je rêve depuis longtemps.

J'irai au Congrès Marial du Folgoët, s'il est vraiment breton. On m'invitera nécessairement à parler, à cause de ma barbe. Je me contenterai de paraphraser le cantique : « *Peguen kaër ez eo Mam Jezuz* » : la beauté de la Bretagne, la beauté de Marie. Ce sera le clou de la fête.

Thuân-Nghià, 12 Mars 1919.

(A SA SŒUR.)

... Je lis *Sarmoniou an Aotrou Quéré* (1). Il y en a de très beaux, et comme c'est breton ! Une bonne école pour les jeunes prédicateurs.

Thuân-Nghià, 5 Juillet 1919.

(A SON FRÈRE.)

... Reçu *Kanaouennou Kerne* (2) que j'ai lu aussitôt. C'est du breton, du joli breton bien tourné, mais peu de poésie. La palme de la poésie de notre temps reste à M. Guillou...

(1) Deux volumes, Châteaulin, Coreuff, 1906.

(2) De M. Quéré, curé de Châteaulin.

et à *c'hoar vras* avec *Eostik Breiz-Izel, Al laouenanik hag ar voc'hruzik, Eürusted eur baourez*. Il n'y a pas de plus beaux vers dans la langue que ces deux qui méritent la survivance que leur assure *Buez ar Zent* de M. Perrot :

Lakit en hon liorzou bep bloas kals a vleuniou,
Ha da gutuilh anezho kals a vugaligou.

Dans leur simplicité, par la fraîcheur de l'image, ils l'emportent sur la strophe de Victor Hugo qu'ils rappellent :

Seigneur préservez-moi, préservez ceux que j'aime, etc...

J'ai reçu aussi le prospectus de *Feiz-ha-Breiz*, et j'espère que la guerre ayant ouvert bien des yeux, cette petite revue — une amie d'enfance — trouvera plus de bonnes volontés. Alors que toutes les races se remuent pour retrouver leur vie propre, la race bretonne ferait-elle donc exception et ne s'intéresserait-elle pas plus que par le passé à sa langue, à son histoire et à ses beautés de nature et d'art ? Je voudrais bien avoir les 2, 3 premiers numéros pour voir la nouvelle tournure de la publication, et de temps en temps un numéro, quand il y aura quelque chose qui en vaille la peine.

Un travail à faire, ce serait un précis de la littérature bretonne depuis sa renaissance qui date de Le Gonidec et La Villemarqué. Les poètes : Proux, Luzel, Guillou, etc..., sans citer les vivants, et sans compter les auteurs inconnus de pièces charmantes. Les prosateurs, qu'on retrouvera surtout dans la collection de *Feiz-ha-Breiz*, dont parmi les vivants l'auteur de la traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*, fine fleur de la langue bretonne. Les grands prédicateurs : Quéré, Cloarec, Marc, etc., et je suppose qu'il y en a aussi parmi les vivants.

Ce précis bien fait, paraissant par morceaux courts, pendant un an ou deux et plus, éveillerait de jeunes talents, et serait un stimulant par la reproduction des plus jolies choses, car bien qu'on n'écrive pas pour la postérité, on est cependant bien aise de savoir qu'on n'écrit pas seulement pour les moineaux.

... Je pars demain pour une Adoration à Cam-Truong, la plus forte paroisse du district depuis la division de celle de Thuân-Nghià : 2.600 âmes. Ça me prendra 5, 6 jours. Des mon retour, il faut que j'aille à la Communauté pour réunion

du Conseil. Puis je file sur Côn-Cà, la paroisse nouvellement formée où je fais la fête de l'Assomption. Je rentrerai vers le 20, en passant par Dong-Xuân, la paroisse fondée l'an dernier. Alors il en sera probablement de ma lettre d'Aoùt à *c'hoar vraz*, comme dans le jeu de notre enfance :

Peleac'h e et al logoden ac'halenn. — En toull all.
 Peleac'h e et al logoden ac'halenn. — En toull all.
 Peleac'h e et al logoden ac'halenn. — En toull all.
 Peleac'h e et al logoden ac'halenn. — Drebet gant ar c'haz.
 Peleac'h e et ar c'haz ? — Beuzet gant an dour.
 Peleac'h e et an dour ? — Evet gant an eujennet.
 Peleac'h e et an eujennet ? — Et d'ar c'hoat braz da redet...

Et cours après ma bonne *c'hoar vras*.

D'ailleurs, cette lettre en vaut deux, et elle est pour *breur bras* et *c'hoar vras*... *hag an oll obligationou*.

Thuân-Nghià, 15 Septembre 1919.

Je disais à *breur bras* qu'il y a peu de poésie dans les *Kanaouennou Kerne* de M. Quéré. Mais il y en a. Nulle part autant que dans *An daou gudon*. Les premiers vers sont délicieux.

Daou gudon e'r memuez guezenn,
 A rea ho daou ho c'heusteuren ;
 Ho daou ganet e'r memuez deiz,
 Ho daou savet e'r memuez neiz ;
 Ho daou koant, ma zoa eun drugar,
 Glaz ho bruched, ruz ho diou c'har ;
 Var genn ho fenn bouchou briket,
 E'n ho eskel plunv arc'hantet,
 Mantellou voulouz var ho choung,
 Kel'hou aour e'n dro d'ho gouzoug.

Toute la pièce est très jolie... Quel joli breton !

Thuân-Nghià, 21 Janvier 1921.

(A SA SŒUR.)

... Je lis avec plaisir *Mouez ar Vro* (1). C'est un mouvement vraiment breton. On est parti, on arrivera, et nous redeviendrons une vraie race, avec laquelle il faudra compter plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici. C'est cet instinct, cette fierté de la race, qui a gardé la foi en Irlande et en Pologne, malgré toutes les persécutions. *Ra deuo Mouez ar Vro da grozall evel mouez ar mor braz*. Déjà on l'entend de bien loin, puis-

(1) Journal du barde Gourvil, Morlaix.

qu'elle fait bondir de joie à 4.000 lieues de distance le vieux Breton que je suis.

Thuân-Nghià, 1^{er} Mars 1921.

(A SON FRÈRE.)

... Qui est donc ce *Charlez ar Braz* qui, dans *Mouez ar Vro*, donne de si jolis vers dans un si joli breton ? Quelle aisance de versification ! C'est comme M. Jourdain qui faisait de la prose sans s'en douter ! On ne sent pas le moindre effort. Il n'a qu'à bien choisir ses sujets, il fera un très grand poète breton (1). C'est comme *Mouez ar Vro*, qui pourrait devenir d'un plus grand intérêt, en choisissant bien le thème des articles : Histoire du pays, Monographies genre *Le Guennec*, Monuments du pays, les beaux sites, Littérature celtique bretonne, poésie, coutumes, costumes du pays et leur origine, etc., etc... Quand j'aurai 100 ans, j'irai *brouder* (2) un peu ces jeunes gens. En attendant, je vais dire mon bréviaire.

Thuân-Nghià, 4 Novembre 1921.

(A SON FRÈRE.)

... *Izol hag Elle* (3). C'est du fin breton, de la fine poésie et de la fine versification. *Diaoul ar Yeurc'h* (4). Pour un *bleiz* ce n'est pas mal non plus.

C'est ennuyeux que les gens qui écrivent le breton et tournent des vers si bien ne s'entendent pas pour avoir un *Feiz-ha-Breiz* vraiment digne.

... *Kenavo*, cher *breur bras*. Toujours *breur bihan*.

Divaguelet, pell zo e bet
 Divreurbianet, ne vo ket.

Thuân-Nghià, 18 Août 1922.

(A SA SŒUR.)

... Tu as certainement remarqué *Kanaouen an eastig de Bleiz-Nevet*, dans *Feiz-ha-Breiz* du mois de Juin. Que c'est

(1) Il l'est déjà. Si tu le connais, fais-lui les compliments d'un...
 vieil annamite.

(2) Aiguillonner.

(3) *Feiz-ha-Breiz*, 1921, p. 232-234. Cette pièce est de l'abbé Jean Roudot.

(4) De l'abbé Horellou, ancien aumônier de la Retraite de Quimperlé.

joli ! Que c'est bien ça ! mais pour savourer la pièce et en saisir la justesse, il faut avoir, comme moi, passé des heures à écouter le rossignol, de ma chambre du séminaire, qui touchait le parc de la Sainte-Vierge, couvert de grands arbres.

Doe ra vezo meulet, ar brezounek ne ket maro.

... Mille amitiés à tous, *ha c'huec'h batimanchat pokou.*

Thuân-Nghià, 1^{er} Septembre 1922.

(A SON FRÈRE.)

... J'ai été obligé de mettre sous clef *Kanaouen an eastik*, pour ne pas être tenté de le relire continuellement. C'est si joli, si bien tourné et si chant de rossignol ! A l'occasion, tous mes compliments à l'auteur :

Nijet eo, divleizet da vad,
D'ar stereden tostik, tostik,
Var huella skour euz ar c'hoad
E tiskan da gan peb eastik.

Ça me fait jubiler de voir que l'on compose encore de si jolies choses en breton.

Thuân-Nghià, 28 Novembre 1923.

(A SON FRÈRE.)

... Si tu ne m'as pas encore désabonné au petit journal de Quimperlé, continue l'abonnement. ou envoie-le moi quand il y a des choses intéressantes au point de vue du mouvement breton auquel je m'intéresse tant.

... Qu'est-ce que l'*Association bretonne* qui a tenu un congrès à Quimper en Septembre ? Tu as parlé à la cathédrale et aux réunions ?

... As-tu quelque chose à m'envoyer qui me donne une idée des trouvailles de Penmarc'h ?

1° Si *Nicolazig* qu'on a joué à Lesneven est imprimé, je voudrais bien l'avoir.

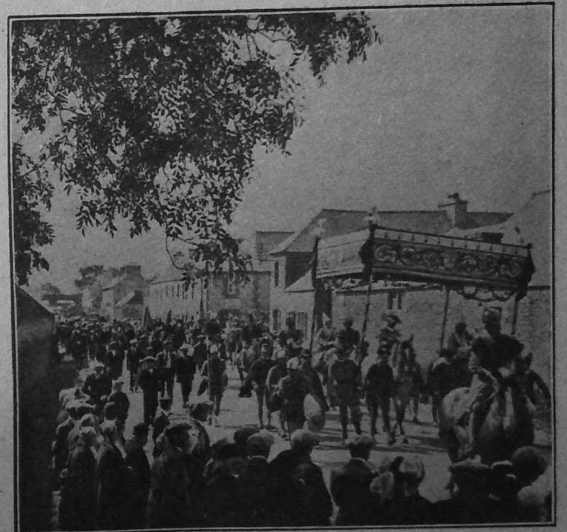
2° Et *Salaün ar foll* ?

Je voudrais bien avoir aussi un numéro ou deux de *Breiz atao*, pour voir ce que c'est.

Thuân-Nghià, 4 Décembre 1923.

(A SON FRÈRE.)

... J'ai lu d'abord la lettre de *c'hoar vras*, parfait résumé en trois petites pages, et déjà j'étais ému. Mais quand j'ai passé à la tienne, mon émotion était si grande que j'ai eu mille peines à retenir mes larmes. Je me souviens de t'avoir écrit que quand il y aurait en Bretagne d'aussi belles choses



Le défilé historique du Folgoat, au *Bleun-Brug* de 1923.

que celles qui font ma joie ici, je prendrais le premier bateau. C'est ce que j'ai fait, et toute la nuit, éveillé ou endormi, j'ai assisté aux belles fêtes bretonnes de Lesneven et du Folgoat.

Le compte rendu de *Feiz-ha-Breiz* m'avait laissé froid, parce qu'il ne fait pas ressortir ce qui fait le côté émouvant de cette manifestation. Je pensais en le lisant que les figurants du cortège étaient des châtelains et châtelaines faisant les beaux et les belles, tandis que ce sont de purs bre-

tons et pures bretonnes, des enfants de nos campagnes bretonnes, dont la beauté et la noblesse me touchent jusqu'aux larmes.

J'ai suivi aussi l'excursion. Dire que j'ai passé 33 ans de ma vie au pays, sans m'intéresser à ces beaux souvenirs ! Ce qu'on était bête avant le réveil breton auquel tu as contribué pour ta part et *c'hoar vras* aussi.

Thuân-Nghià, 17 Décembre 1923.

(A SON FRÈRE.)

... Hier, ayant du temps libre et ayant les yeux libres aussi, j'ai relu tout d'un trait *Maro sant Tremeur*, de M. Roudot, et en ai apprécié la valeur plus encore que la première fois. Si M. Roudot avait continué à produire, il aurait pu faire des œuvres de toute première valeur.

De ceux qui produisent maintenant à ma connaissance, soit dans *Feiz-ha-Breiz*, soit dans *l'Union...* de Quimperlé, le P. L'Helgoualc'h est le plus fort. C'est malheureux qu'il ne soit pas resté au pays pour se perfectionner encore.

J'ai toujours les fêtes de Lesneven et du Folgoat me trottant dans la tête. Pour les prochaines fêtes du *Bleun-Brug*, j'ai fait cette nuit, une Passion jouée en pleine place de Saint-Pol, cette nuit aussi, devant une foule énorme, et tout le monde pleurait à chaudes larmes. Cette Passion qui l'écrira ? Je parie qu'on y pense. Les rêves parfois se réalisent. Ainsi soit-il pour le mien.

Thuân-Nghià, 4 Février 1924.

(A SON FRÈRE.)

... A propos, je suppose que je ne me trompe pas et que *Tintin Anna*, dans le *Feiz-ha-Breiz*, c'est bien *c'hoar vras*. Un doute m'est venu parce que, dans sa dernière lettre, elle me détaille l'emploi de sa journée et il n'est pas question qu'elle écrive. Et cependant c'est bien elle. Il n'y a qu'elle à écrire si bien des choses si bretonnes, dans un breton si breton. En prose comme en vers, elle a un très réel talent et c'est malheureux que ce qu'elle a écrit soit destiné à disparaître. Il y a là matière à un livre très intéressant et très utile pour apprendre à penser en breton et écrire en vrai breton.

Thuân-Nghià, 3 Mai 1924.

(A SON FRÈRE.)

... Mon papier se mouille de sueur et boit. Je voudrais aussi boire *leiz va c'hof euz dour stivel koat-ar-ped*. Que ce doit être bon !

La Passion à Saint-Pol (1). Ça m'a fait bien plaisir. L'année prochaine on y ira, et ce sera plaisir surtout d'y rencontrer *breur vras, c'hoar vras, hag an oll obligationou* ! En attendant, *kenavo*, et tenez-vous *boujantik*.

Thuân-Nghià, 15 Mai 1925.

(A SA SŒUR.)

Il faut absolument que tu fasses *an amzer gôz*. Il suffit de t'y mettre, tu y prendras plaisir, et ce sera une bonne action. N'y aurait-il donc plus de Bretons qu'à 4.000 lieues du pays ? *O Breiz-Izel, o kaera bro !* vu à cette distance et à travers tant d'années. Et de près, est-ce qu'on l'aimerait moins ?

Mois de Mai pieux et joyeux comme toujours. Processions, offrande de fleurs à la Sainte Vierge, avec chants appropriés, jolie assistance, petits enfants sur les bras de leurs mères. Il y a plus de joie qu'en France, et cependant, rien ne me fera oublier le *Miz Mari* de notre enfance : *kantikou*, courses à l'aller et au retour, ciel étoilé, *gousperou ar rânnet e poullik ar pezh daou skouel*, et les notes de piano dans le talus de l'aire, au retour. Premier éveil de la poésie dans mon cerveau... Je te dis cela, tous les ans, parce que, chaque année, ce souvenir me revient toujours aussi jeune, avec les visages d'alors, qui restent aussi les mêmes malgré les ans...

J'ai oublié de te parler des pages de Ivonik Picard que tu m'as envoyées il y a 2 ou 3 mois. La première pièce que j'avais lue de lui, *An toer* (2), m'avait beaucoup plu. Des pièces qu'il a publiées pendant la guerre ne m'ont pas satisfait, ni celle-ci non plus. Il est vraiment breton, aime la Bretagne et le vieux temps, mais son breton est dur, et sa versification sent l'effort. C'est à se demander si le breton est sa langue maternelle, sans quoi on n'y arrive jamais qu'imparfaite-

(1) Il s'agit du mystère breton de la Passion, composé par M. l'abbé Léon, vicaire à Saint-Pol, et donné en représentation à Saint-Pol même.

(2) *Union Agricole* de Quimperlé, 21 Décembre 1913.

ment. On n'a pas à lire dix lignes d'un article breton, et surtout d'une pièce de poésie bretonne pour savoir si on peut, oui ou non, dire de l'auteur : *Lez eur Vretounez a zunas*. Ça, on peut le dire du premier coup des auteurs de *Peden martolod Molenez* et de *Breuriez ar Brezounek* que je viens de lire. (*Feiz-ha-Breiz, miz Ebreul*) (1), c'est vraiment breton de langue et de cœur. Il y a encore des bretons.

Thuân-Nghià, 1^{er} Décembre 1925.

(A SON FRÈRE.)

... Tu ne m'écris plus. Il y a bien quatre mois que je n'ai rien reçu de toi. Ecris-moi au moins une fois par mois, ne serait-ce qu'un mot, un *kenavo*.

Thuân-Nghià, 5 Avril 1926.

(A SON FRÈRE.)

... M. Henry a été le premier ou du moins l'un des premiers dans le clergé, à voir l'absurdité du *brezounek beleg* ! J'aurais bien fait de prendre chez lui autre chose que le *Dialog etre eur bugel hag eun doctor*. Ce bouquin minuscule m'a tenté parce qu'il me rappelait les nombreux passages que *mamm* nous récitait de mémoire, et que je n'avais jamais vu cet opuscule en *skritur moull*.

On a mangé et bien dormi de midi et demi à 2 heures et me voilà *boujantik* :

Lez eur Vretounez a zunas,
Eul lez gwelloc'h eged guin koz .

Thuân-Nghià, 10 Août 1926.

... Reçu le *Feiz-ha-Breiz* de Juillet. La notice de M. Le Guennec sur notre regretté frère Jean-Marie est très belle et pleine de cœur. Je la lis et la relis. Si je connaissais l'adresse de cet homme de cœur, je lui enverrais un mot de remerciement.

La notice que M. Pérennès a consacrée à *breur bras* était probablement sur le « Fontainebleau », qui a pris feu en route, et tout le courrier y a passé.

(1) *Feiz-ha-Breiz*, Avril 1925.

Thuân-Nghià, 10 Avril 1928.

(A SA SŒUR.)

... Dans *Feiz-ha-Breiz, Genver 1928*, il y a une pièce très fine de sentiment et de langue : *Mona*, qui a réveillé dans mon esprit l'écho lointain de je ne savais d'abord quelle poésie lue dans ma jeunesse : j'ai fini par deviner et ai retrouvé dans mes notes la poésie en question que je t'envoie. La pièce bretonne n'est pas inférieure à celle du grand poète français.

Câm-Truong, 4 Août 1928.

... Je fais mes noces d'or le 15 Août prochain. Beau jour ! Demande de prières et de communions à mes chrétiens, et défense absolue de faire autre chose. Les cinq prêtres que j'ai élevés ont voulu faire autre chose, malgré ma défense, et ont été très mal reçus. Je déteste les manifestations annamites, qui ne restent jamais dans les bornes comme démonstrations et dépenses. Tout dans l'église devant Dieu, et rien de plus. — *Penn kalet !*

Penn kalet... ha kalon tener... deoc'h a bez

Breur bihan.

*
*
*

En bon Breton qu'il était, le Père Abgrall usait volontiers de l'idiome de ses pères.

C'est en langue bretonne qu'il offrait à ses correspondants ses vœux de nouvel an.

Eur blavez mad digant Doue,
Hag ar Baradoz d'an ens.

Quand sa lettre était longue, il aimait à le noter :

Eul lizer skrivet gant avalou poas,
Kelt a 'zo alenn da varc'hoas.

Si d'aventure il n'écrivait qu'un mot rapide, il servait ces trois vers :

Kan al Jaouenan a zo ber,
Hogen enihan pegen douster,
Ne ket ir ive ar Bater.

A l'une de ses petites nièces, il écrivait ces mots tout calins :

C'houl zo mignounk din-me, me zo mignounk deoc'h,
C'houl roto 'r menk din-me, me dorro ho pennik deoc'h.
(Tonton Koz.)

Voici en quels termes il dit son affection à ses père et mère :

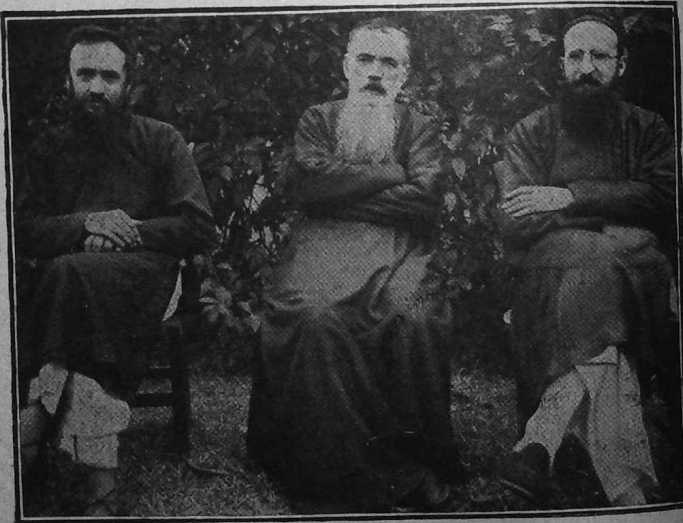
Me ho kar hag ho karo
Betek an heur euz va maro.

A sa maman chérie, il assure qu'il est toujours joyeux :

Ho mab a zo ato drant,
Evel eur guennek var e gant.
(Mabik kez, laouen evel eur pintik.)

Il voudrait qu'elle soit sainte Anne, et lui-même la Vierge Marie, pour être toujours près d'elle :

Mamm, me garje e vijac'h Santez Anna, ha me an Itron Varia, evit beza en ho kichen bepred, ha mont ato dorn a dorn ganeoc'h, evel ma ho gueler en imachou. Er barados e vezo evel-se, hag er bed-ma dija ni n' en em gavo aliez an eil e kichen eguile, dre ar beden, dre ar garantez, dre al liziri.



Entre deux confrères, le Père ABRALL et sa longue barbe.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Cantiques de Sion.** — Paris, Beauchesne, 1919 (*épuisé*).
- Les Psaumes traduits et commentés.** — 1922, Arras, Brunet.
- Les Psaumes dans la Liturgie romaine.** — Lille, Desclée, 1923 (*épuisé*).
- Leçons d'Écriture Sainte. Le Nouveau Testament.** — Paris, Bloud et Gay, 1924.
- Introduction générale aux Saintes Écritures.** — Bloud et Gay, 1926.
- La Troménie de Locronan** (en collaboration avec M. le chanoine J.-R. GUÉGUEN). — Quimper, Le Goaziou, 1923.
- La Mort en Basse-Bretagne**, Direction diocésaine des Œuvres catholiques de Jeunesse. — Quimper, 1924.
- Les Hymnes de la Fête des Morts en Basse-Bretagne.** — Brest, Presse Libérale, 1925.
- M. J.-M. Abgrall, Doyen du Chapitre cathédral de Quimper.** — Brest, Presse Libérale, 1926.
- Coadry en Scaër, Monographie.** — Quimper, Imprimerie Cornouaillaise, 1926 (en vente chez M. le Curé de Scaër).
- Notre-Dame de Penhors.** — Quimper, Bargain, 1928 (se trouve chez M. le Recteur de Pouldreuzic).
- Sainte-Marie du Menez-Hom en Plomodiern** (en collaboration avec l'abbé J. THOMAS). — Brest, Presse Libérale, 1928. S'adresser à M. le Recteur de Plomodiern.
- Notre-Dame de Kergoat.** — Saint-Brieuc, Prud'homme, 1928 (en vente à Kergoat, en Quéménéven).
- Jean-Etienne Riou ; Gabriel Raguénez, prêtres, guillotins en 1794.** — Brest, Presse Libérale, 1929.
- Les Prêtres du diocèse de Quimper morts pour la foi ou déportés pendant la Révolution (II).** — Brest, Presse Libérale, 1929.
- Tréboul et sa région.** — Douarnenez, Sez nec, 1929.
- Les Églises romanes du diocèse de Quimper dans les Églises historiques du pays de France.** — Paris, 17, rue Brézin, Mars 1929.
- La grande Troménie de Locronan.** — *Ibid.*, Mai 1929.
- La Mort en Basse-Bretagne.** — *Ibid.*, Septembre 1929.
-